



Crantecclair

Revue Artistique & Littéraire

EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

ABONNEMENT

UN AN. FRANCE 18 FR.
ÉTRANGER 25 FR.

LE NUMÉRO 1 FR. 50

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE

(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34

R. DU C. SEINE 25195

24^e ANNÉE

N° 252

JANVIER 1929

José GERMAIN.

LA TENTATION DE LA PETITE MAMAN



son horizon, aucun travail urgent non plus. Sa pensée, ordinairement active, s'étonna, s'ébroua, flâna une seconde, puis, lasse d'un repos pour lequel la vie ne lui semblait point faite, exigea une occupation.

Lors, il se souvint, fixant le calendrier, que ce jour chantait l'anniversaire de sa mère, de l'être béni qu'il adorait comme un dieu et dont les soucis de cette marâtre d'existence l'éloignaient quotidiennement. Décider une surprise, se vêtir jeune et bondir jusqu'à elle, vers l'autre bout de la ville, lui furent jeux d'enfants.

« Bonjour, petite mère.
— Bonjour, mon grand. »

Elle ouvrit des bras immenses comme son cœur, qui était un monde tumultueux. Il s'y abandonna comme au temps de son juvénile éveil, puis, réagissant ainsi qu'un homme digne de ce nom :

« Maman, c'est ton anniversaire. Je t'emmène.

— Mais où donc, grands dieux ?

— Je ne sais pas. Où tu veux. Faire les fous. »

Effectivement, il n'y avait encore point pensé. Où ? Mais n'importe où, pourvu qu'il y ait de la joie dans l'air, des arbres frémissants, des concerts dans les branches, des eaux miroitantes et la divine fraîcheur des vallées calmes.

Il l'habilla vite et bien, jeune, si jeune qu'il lui sembla la revoir quand il avait dix ans et que sa suprême occupation de bon fils consistait à la martyriser autant qu'il l'honorait aujourd'hui.

Et puis, il l'emmena : ce semblait une fugue. Elle la goûtait avec une bienheureuse inquiétude et se demandait, dans un petit pincement de cœur, où tant d'heur pouvait bien l'entraîner. C'est que la vie ne lui avait pas toujours été tendre. De ses joies, elle n'avait guère connu que la satisfaction du devoir accompli. Plus elle se souvenait, plus elle se voyait gravissant sans cesse l'interminable calvaire des devoirs de la femme et de la mère. Quoiqu'elle eût maintes fois côtoyé le repos, le bonheur et les grandes ivresses, elle ne concevait nulle amertume de les avoir vus s'enfuir sans pouvoir y atteindre. Dans le silence de son âme repliée, elle offrait au Dieu de sa pensée l'hommage de ses peines, de son dévouement et de ses sacrifices renouvelés.

Comme le fils n'avait rien préconçu, son instinct le conduisit au bord d'une rivière où son adoles-

LA CARNINE LEFRANCQ EST LE REMÈDE HÉROÏQUE
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques.

cence avait infiniment goûté les tendresses illégales, ordinairement permises aux garçons bien constitués. Soudain, là, entre la nacre scintillante des eaux tranquilles où le feu se mirait et l'ombre géante des peupliers que protégeait une avant-garde prête à bondir de saules pleureurs, il aperçut toute sa jeunesse.

Hélène, Jeanne, Suzanne, Madeleine étaient là qui riaient de toutes leurs dents, comme autrefois.

Les chers visages ! Les chers souvenirs ! Comme il leur voulait du bien, de tout ce qu'elles lui avaient donné, et comme il aurait voulu, ne fût-ce qu'une seconde, les presser sur son cœur reconnaissant !

Mais, qu'étaient-elles devenues, les délicieuses amantes ?

Sa pensée les quêtait, yeux rêveurs, mélancoliques, perdus un instant parmi le passé, quand la maman dit :

« C'est ici que tu venais autrefois ? »

— Oui, maman.

— Et tu... tu les regrettes ?...

— Oh ! non, ma petite maman, non, car tu es aujourd'hui plus jeune et plus jolie qu'elles. »

Volontiers, elle l'aurait cru, s'il lui avait juré que c'était vrai, tant le bonheur, en ce jour, la transfigurait.

Comme elle était fière de lui, ce mâle robuste, dur pour lui-même et doux pour elle, fils de toute sa pensée, de tout son cœur, réalisation de tous ses rêves, invraisemblablement reconnaissant dans une époque où on ne l'est plus.

Ils se rafraîchirent sur une terrasse balayée de brise aux foins non coupés, puis, embarquèrent sur une yole légère, si légère qu'il eut peur pour l'adorable passagère. Elle s'en offusqua.

« Quoi ! j'aurais peur avec toi ? »

Non, mais pour qui la prenait-il !

Et la rame coupa des tranches d'eau, éplucha la surface qui s'irisait, battit l'air, régulière comme un balancier d'horloge.

Le crépuscule des canotiers est une heure exquise. Il s'emplit de silences berceurs où l'âme peut enfin s'appartenir. Le grand fils et la petite maman savaient le goûter pleinement. Lui, laissait sa pensée errer entre ce présent calme et le jeune passé enchanteur.

Elle, se mirant dans ses yeux, bleus comme la rivière, pour la première fois, se laissait vivre.

« Tu les emmenais comme ça... en barque ? »

— Oui, maman. »

Oh ! comme elle les avait haïes, ces filles de rien, sans mœurs et sans pudeur, qui lui prenaient chaque fois un peu du cœur de son petit. Aujourd'hui, elle ne leur en voulait plus. Elle leur

voulait même une tendre reconnaissance pour tout ce qu'elles lui avaient apporté de joie. Seulement elle les enviait un peu. Comparant le vide mélancolique de son passé de devoir aux joies douces que les autres, moins honnêtes, avaient connues avec son enfant, un regret lui pinçait l'âme. Mais oui, un regret.

Pour la première fois, la plus honnête des créatures souffrait le remords d'être demeurée trop strictement honnête. Si c'était à refaire...

Et l'homme qui lisait en sa mère comme en un livre, gronda en souriant :

« Maman ! Maman ! Attention aux pensées coupables. »

Surprise en sa pensée qu'elle jugeait illégitime, elle rougit comme on ne rougit pas à dix-huit ans.

« Vilain ! Qu'est-ce que tu crois donc ? »

— Je crois ce que tu as deviné.

— C'est très laid, monsieur, conclut-elle, enjouée, c'est très laid de soupçonner sa mère. »

Ce mot le fit tressaillir. Soupçonner ! Lui, soupçonner cet être sacré ! Il aurait voulu la prendre à nouveau dans ses immenses bras et la bercer doucement comme son enfant, tant elle était frêle.

Mais il fallait ramer. Alors, il la baigna toute dans un long regard d'une infinie tendresse.

Et voilà que la petite maman se sentit fondre ; de grosses larmes coulèrent des beaux yeux doux. Elle les but, tant elles étaient douces, pour ne point arborer le petit pavillon blanc de la tristesse.

Le soir tombait très lentement : il les surprit cependant. Quand elle comprit que ce beau jour allait finir, quand ils eurent abandonné leur frêle esquif, quand, à nouveau, la grand'ville s'offrit à eux, embrumée des tracas quotidiens, elle lui prit les mains simplement, l'adora un peu plus encore, et murmura :

« Je crois bien que c'est le plus beau jour de ma vie ! »

A ces mots il sentit à son tour sa grande poitrine se soulever, comme incapable de comprimer plus longtemps un immense regret, celui de n'avoir pas multiplié semblables joies dans la vie de sa sainte maman. On croit qu'il pleura.

Et la sainte maman, de son côté, s'enfuyait avec sa prière riche d'innocente contrition et qui dura jusqu'au sommeil tardif :

« Seigneur, pardonnez-moi, c'est la première fois que je nourris des pensées impures, que la tentation me frôle..., que j'ai regretté un instant d'avoir toujours été si honnête... Pardonnez-moi. C'est fini ! »

José GERMAIN.

LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La **CARNE LEFRANÇO**

SONT SUPÉRIEURS À CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉURALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE





LE PROFESSEUR GEORGES DIEULAFOY

(1839-1911)

Son portrait par A. RIXENS. — École française

COMTE DE SÉGUR

LES DÉBUTS DE LAFAYETTE

Les trois premiers Français, distingués par leur rang à la cour, qui offrirent le secours de leurs épées aux Américains, furent le marquis de Lafayette, le vicomte de Noailles et moi. Nous étions depuis longtemps unis par amitié, nous l'étions encore par une grande conformité de sentiments, et nous le fûmes bientôt par les nœuds du sang.

Lafayette et le vicomte de Noailles avaient épousé deux filles du duc de Noailles, nommé alors duc d'Ayen ; leur mère, la duchesse d'Ayen, était fille du premier lit de M. d'Aguesseau, conseiller d'Etat et fils du chancelier d'Aguesseau. Il avait eu, d'un second lit, vingt ans après, plusieurs enfants, dont l'un était M. d'Aguesseau, pair de France, une fille mariée à M. de Saron, premier président du Parlement de Paris, et enfin une autre fille que j'épousai au printemps de l'année 1777, de sorte que, par cette alliance, je devins l'oncle de mes deux amis.

Nous nous promîmes tous trois le secret sur nos arrangements avec les commissaires américains, afin de nous donner le temps de sonder les dispositions de notre cour et de rassembler les moyens nécessaires à l'exécution de nos projets. La conformité de nos sentiments, de nos opinions, de nos désirs, n'existait malheureusement pas alors dans nos fortunes : le vicomte de Noailles et moi, nous dépendions de nos parents, et nous ne jouissions que de la pension qu'ils nous donnaient. Lafayette, au contraire, quoique plus jeune et moins avancé en grade que nous, se trouvait, par un singulier hasard, à l'âge de dix-neuf ans, maître de son bien, de sa personne, et possesseur indépendant de cent mille livres de rentes.

Notre ardeur était trop vive pour être longtemps discrète ; nous confiâmes notre dessein à quelques jeunes gens que nous espérions engager dans notre entreprise. La cour en eut connaissance, et le ministère, qui craignait que le départ pour l'Amérique de volontaires d'un rang distingué, qu'on ne croirait pas possible sans son autorisation, ne découvrit aux yeux des Anglais les vues qu'il voulait

encore leur cacher, nous enjoignit formellement de renoncer à notre dessein.

Nos parents, qui l'avaient ignoré jusque-là, prirent l'alarme et nous reprochèrent vivement notre aventureuse légèreté. Ce qui me frappa surtout, ce fut la surprise qu'en témoigna la famille de Lafayette ; elle me parut d'autant plus plaisante qu'elle m'apprit à quel point ses grands-parents avaient jusqu'alors mal jugé et mal connu son caractère.

Lafayette eut de tout temps, et surtout quand il était jeune, un maintien froid, grave, et qui annonçait même très faussement une apparence d'embarras et de timidité. Ce froid extérieur et son peu d'empressement à parler faisaient un contraste singulier avec la pétulance, la légèreté et la loquacité brillante des personnes de son âge ; mais cette enveloppe, si froide aux regards, cachait l'esprit le plus actif, le caractère le plus ferme et l'âme la plus brûlante.

J'avais été mieux que personne à portée de l'apprécier ; car, l'hiver précédent, amoureux d'une dame aimable autant que belle, il m'avait cru mal à propos son rival, et, malgré notre amitié, dans un accès de jalousie, il avait passé presque toute une nuit chez moi

pour me persuader de disputer contre lui, l'épée à la main, le cœur d'une beauté sur laquelle je n'avais pas la moindre prétention.

Quelques jours après notre querelle et notre réconciliation, je ne pus m'empêcher de rire en écoutant le maréchal de Noailles et d'autres personnes de sa famille me prier d'user de mon influence sur lui pour échauffer sa froideur, pour le réveiller de son indolence, et pour communiquer un peu de feu à son caractère. Jugez donc quel dut être leur étonnement lorsqu'ils apprirent tout à coup que ce jeune sage de dix-neuf ans, si froid, si insouciant, emporté par la passion de la gloire et des périls, voulait franchir l'Océan pour combattre en faveur de la liberté américaine !

Au reste, la défense que nous avions reçue de



LE GÉNÉRAL LAFAYETTE

Bibl. Nat. Est.

LA CARNINE LEFRANCO

**enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps**



tenter cette grande aventure produisit naturellement sur nous des effets tout différents; elle consterna le vicomte de Noailles et moi, parce qu'elle nous ôtait absolument toute liberté et tout moyen d'agir, et elle irrita Lafayette, qui résolut de l'enfreindre, assuré de ne manquer d'aucun des moyens nécessaires à la réussite de son dessein.

Cependant il dissimula et parut d'abord obéir comme nous à l'ordre que nous avions reçu; mais, deux mois après, un matin à sept heures, il entre brusquement dans ma chambre, en ferme hermétiquement la porte, et, s'asseyant près de mon lit, me dit :

« Je pars pour l'Amérique. Tout le monde l'ignore, mais je t'aime trop pour avoir voulu partir sans te confier mon secret.

— Et quel moyen, lui répondis-je, as-tu pris pour assurer ton embarquement ? »

J'appris alors de lui qu'ayant, sous un prétexte plausible, fait un voyage hors de France, il avait acheté un vaisseau, qui devait l'attendre dans un port d'Espagne; il l'avait armé, s'était procuré un bon équipage, et avait rempli ce navire non seulement d'armes et de munitions, mais encore d'un grand nombre d'officiers qui avaient consenti à partager son sort. Parmi ces officiers se trouvaient M. de Ternan, militaire brave et instruit, et M. de Valfort, recommandable par sa longue expérience, par sa sévère probité, par ses profondes études. Depuis, mon père lui confia la surveillance de l'École militaire, de sorte qu'il devint le principal instituteur de Napoléon Bonaparte. Ces deux officiers avaient été indiqués à Lafayette par M. le comte de Broglie, auquel il avait confié son projet.

Je n'eus pas besoin d'exprimer longuement à mon ami le chagrin que j'avais de ne pouvoir l'accompagner; il le sentait aussi vivement que moi; mais nous conservions l'espoir que la guerre éclaterait bientôt entre l'Angleterre et la France et qu'alors rien ne s'opposerait à notre réunion.

Lafayette, après avoir fait la même confidence au vicomte de Noailles, s'éloigna promptement de Paris.

Son départ jeta dans l'affliction sa famille, qui le voyait avec une peine extrême non seulement courir tant de dangers de tout genre, mais encore sacrifier à la cause d'un pays si lointain une grande partie de sa fortune.

Sa femme seule, quoique la plus affligée, l'aimait trop pour ne pas partager ses sentiments et approuver sa généreuse résolution.

La cour, promptement informée de sa désobéissance, envoya pour l'arrêter, des ordres qui furent exécutés.

Ainsi, mon malheureux ami, après tant de sacrifices,

se vit privé de sa liberté, au moment où il partait pour défendre celle d'un autre hémisphère.

Heureusement, peu de jours après, ayant trompé la vigilance de ses surveillants, il s'échappa, franchit les Pyrénées, et retrouva sur la côte espagnole son vaisseau ainsi que ses compagnons d'armes, qui déjà désespéraient de le revoir. Il mit à la voile, arriva sans accident en Amérique et reçut l'accueil que méritait sa noble et généreuse audace.

CORNE L.-PHILIPPE DE SÉGUR.
(1753-1836).



CAPITULATION DE CORNWALLIS, A YORK-TOWN
Washington, Rochambeau, Lafayette — 19 septembre 1781
B.H. Nat. Est.

La Carnine Lefranca

est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques



UNE CURE MIRACULEUSE

Au XVIII^e siècle, le docteur Hill, fâché contre la Société Royale de Londres, qui l'avait refusé pour un de ses membres, imagina pour s'en venger, une plaisanterie d'un genre nouveau : ce fut d'adresser au secrétaire de cette Académie, sous le nom supposé d'un médecin de province, le récit d'une cure récente dont il s'annonçait l'auteur.

« Un matelot, écrivait-il, s'était cassé la jambe. M'étant trouvé, par hasard, sur le lieu, j'ai rapproché les deux parties de la jambe cassée, et, après les avoir fortement assujetties avec une ficelle, j'ai arrosé le tout d'eau de goudron. Le matelot, en très peu de temps, continue le malin docteur, a senti l'efficacité du remède et n'a point tardé à se servir de sa jambe comme auparavant. »

Or, cette cure se trouvait publiée dans le temps que le fameux Berkeley, évêque de Cloyne, venait de faire paraître son livre sur la vertu et la propriété de l'eau de

goudron, ouvrage qui faisait beaucoup de bruit, et qui excitait la division parmi les médecins anglais.

Cette lettre, dans laquelle le docteur Hill expliquait le bienfait de la cure par l'eau de goudron, fut lue et écoutée très sérieusement dans l'assemblée publique de la Société Royale, et l'on y discuta, de la meilleure foi du monde, sur la cure merveilleuse. Les uns n'y virent qu'un témoignage éclatant en faveur de l'eau de goudron ; les autres soutinrent, ou que la jambe n'était pas réellement cassée, ou que la guérison n'avait pu être si rapide. On allait imprimer pour et contre, lorsque la Société Royale reçut une seconde lettre du médecin de province, qui écrivait au secrétaire :

« Dans ma dernière lettre, laquelle vous faisait le récit de cette merveilleuse cure par l'eau de goudron, j'ai oublié de vous dire que la jambe du matelot était une jambe de bois. »

LEON TREICH (*Histoires Médicales*)

ANÉMIE PERNICIEUSE : BOV'HÉPATIC-SIROP

PARIS — MUSÉE DU LOUVRE



LES JEUNES PAILLENT COMME CHANTAIENT LES VIEUX
par Jacob JORDAENS (1593 + 1678). — École flamande.

LES DÉBUTS DU PROFESSEUR DIEULAFOY

Dès son enfance, Georges Dieulafoy manifesta le désir d'être médecin et ne voulut jamais entendre parler d'une autre profession. Aussi, lorsqu'il fut reçu bachelier, s'empressa-t-il de se faire inscrire à l'École de Toulouse où il commença ses études sous la direction de son oncle, le Docteur Paul Dieulafoy, Professeur de Clinique chirurgicale, dont il fut plus tard l'interne.

Au cours de sa troisième année d'études médicales, en mai 1863, Georges Dieulafoy vint à Paris.

Malgré son origine méridionale, il était très timide et le fut toujours en dépit des apparences. Sa première pensée, en arrivant à Paris, fut de se rendre à l'Hôtel-Dieu dans le service de Trousseau, dont les cliniques publiées récemment avaient fait sur lui une profonde impression.

Dieulafoy avait d'ailleurs des lettres de recommandation pour l'illustre professeur qui semblait personnifier la médecine française à cette époque. Il n'osa pas les lui remettre et pendant plusieurs jours, il suivit sa visite, mêlé à la foule des élèves; il fut enthousiasmé de ses leçons et sa timidité s'en accrût; Krishaber, élève du service, avec lequel il commença à se lier, lui proposa de le présenter au maître; mais le jeune Toulousain refusa et il se dissimula plus que jamais parmi les auditeurs.

Il a raconté lui-même, dans sa leçon d'ouverture du cours de Clinique à l'Hôtel-Dieu⁽¹⁾, l'heureux hasard qui le mit en contact avec le grand clinicien.

Un jour, pendant la visite, à la salle des

femmes, une malade était en proie à une légère attaque d'hystérie. Trousseau qui présentait l'état mental des hystériques, attira l'attention de ses élèves sur le besoin de se mettre en évidence, de se donner en spectacle, qui s'observe chez un certain nombre de femmes, même en dehors de l'hystérie. « Ce travers existait déjà dans l'antiquité, dit-il, comme en témoigne Ovide, lorsqu'il décrit l'Enlèvement des Sabines, qui avaient accepté l'invitation des Romains, autant pour se faire voir que pour voir elles-mêmes la fête à laquelle elles étaient conviées. »

Trousseau, ancien professeur de rhétorique, tout imbibé de ses classiques qu'il possède à fond, cite le passage d'Ovide concernant cet épisode, mais voilà qu'arrivé au vers qui résumait si bien sa pensée, sa mémoire le sert mal, il cherche un instant, puis s'adressant autour de lui :

« Qui de vous va me rappeler ce vers d'Ovide? »

Nul ne répond; après un moment d'hésitation, Dieulafoy lança le vers demandé :

Spectatum veniunt, veniunt spectentur et ipsae.

Trousseau, enchanté de la réplique, demanda le nom du jeune latiniste et l'engagea à venir le voir; la connaissance fut bientôt faite, et Dieulafoy conquist le patronage du maître.

Nommé à l'externat à la fin de l'année il entra comme externe en 1865 dans le service de Trousseau qui reconnut bien vite ses remarquables qualités et l'honora, dès ce moment, d'une bienveillance toute particulière⁽¹⁾.

D'après A. SIREDEY

(1) Presse Médicale 1896.

(1) Discours à la Société Médicale des Hôpitaux de Paris.

PRIMAVERA

Voici les premiers jours de printemps et d'ombrage,

Déjà chantent les doux oiseaux;

Et la mélancolie habite le feuillage;

Les vents attiédissent soufflent dans le bocage

Et font frissonner les ruisseaux.

Et les concerts légers que le printemps amène

Avec ses rayons et ses fleurs;

Les troupeaux mugissants, la verdoyante plaine,

Et les blancs papillons qui respirent l'haléine

Des violettes tout en pleurs;

Et l'air nouveau chargé de parfums et de vie,

L'azur où luit le soleil d'or,

Réveillant de l'hiver la campagne ravie,

C'est toute une prière où le ciel nous convie

A nous sentir jeunes encor.

Entends les mille voix de la nature immense

Elles nous parlent tour à tour.

Ma belle, on les comprend souvent sans qu'on y pense;

Le rayon nous dit: « Dieu! », la nature: « Espérance! »,

La violette dit: « Amour! »

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Dans la Médecine Infantile
La Carnine
Lefrancq

est de
beaucoup



Supérieure
*aux huiles de foie de morue,
 sirops antiscorbutiques, etc.*
Médications à longue échéance
Son action est plus
rapide et les enfants
la réclament avec
plaisir.



Tableau de Nicolas Lacour (1790-1743). — Ecole Française.



l'antectclair

Revue Artistique & Littéraire

EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

ABONNEMENT

UN AN. FRANCE ... 18 FR.
ÉTRANGER. 25 FR.

LE NUMÉRO 1 FR. 50

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE

(SEINE)

TEL COMBAT 01-34

R. DU C. SEINE 25195

24^e ANNÉE

N° 253

FÉVRIER 1929

EN MARGE DE L'AVIATION



tribua beaucoup à la renaissance des sciences, écrivit plusieurs ouvrages avec liberté, mais souvent avec obscurité. Ce grand homme en décrivant, ou plutôt en s'étendant sur ce que peuvent la nature et l'art, dit : « On peut faire quelques instruments volants, de manière à ce qu'un homme assis au milieu fasse, au moyen de quelque mécanisme, mouvoir des ailes artificielles qui puissent battre l'air comme un oiseau volant. » Le marquis de Bacqueville s'avisait, en 1742, de réaliser ce rêve du vieux mage. Ce marquis était un seigneur opulent et d'humeur singulière ; étant mécontent de l'esprit général de son écurie, il avait fait pendre un de ses chevaux pour édifier les autres. M. de Bacqueville annonça un beau matin aux sujets du roi Louis XV qu'il allait leur donner le spectacle d'un gentilhomme volant. Au jour indiqué, la foule s'amassa devant son hôtel, situé sur le quai des Théâtres, au coin de la rue des Saints-Pères. Le

marquis de Bacqueville apparut, pourvu de deux ailes « semblables à celles qu'on donne aux anges ». Il s'éleva au-dessus de sa terrasse et alla tomber, au bord de la rivière, sur un bateau de blanchisseuses ; on le releva avec une jambe cassée. Il ne renouvela point l'expérience.

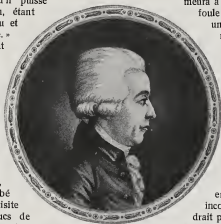
Vingt ans après, l'héroïque tentative fut reprise par Jean-Pierre Blanchard. Bacqueville n'était qu'un dilettante excentrique. Blanchard avait d'un inventeur véritable l'audace, le savoir et le génie. A seize ans, il créait une voiture mécanique ; à dix-neuf ans, une machine hydraulique. L'échec de Bacqueville lui fit entreprendre des recherches qui durèrent plusieurs années. Le 28 août 1781, Blanchard adressa une note aux auteurs du *Journal de Paris*. « Peu de personnes ignorent que, depuis un certain laps de temps, je m'occupe, proche Saint-Germain-en-Laye, à construire un vaisseau qui puisse naviguer dans l'air ... L'idée d'une voiture volante me fut suggérée par les essais de M. de Bacqueville ; certainement, si cet amateur, qui était fortuné, eût poussé la chose aussi avant que moi, il eût fait un chef-d'œuvre ; mais malheureusement on se rebute quelquefois aux premiers essais et par là on ensevelit dans l'obscurité les choses les plus magnifiques... » Suivait la description de la machine. « Sur un pied en forme de

LA CARNINE LEFRANCQ EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX
contenant tous les ferments vivants du tissu musculaire.
TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÈNÈRE LE SANG
ET RENFORCE LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME

croix est posé un petit navire de quatre pieds de long sur deux de large, très solide, quoique construit avec de minces baguettes. Aux deux côtés du vaisseau s'élèvent deux montants de six à sept pieds de haut, qui soutiennent quatre ailes de chacune dix pieds de long, lesquelles forment ensemble un parasol qui a vingt pieds de diamètre et conséquemment plus de soixante pieds de circonférence. » L'inventeur concluait : « L'on me verra fendre l'air avec plus de vivacité que le corbeau, sans qu'il puisse m'intercepter la respiration, étant garanti par un masque aigu et d'une construction singulière. »

Le tort de Blanchard fut de surexciter la curiosité publique trop longtemps à l'avance. Il avait en outre contre lui la science officielle. « Il est, déclarait Lalande, démontré impossible qu'un homme puisse s'élever ou même se soutenir dans l'air. » Cependant des curieux d'élite étaient admis à visiter le vaisseau aérien, dans un local prêté par l'abbé de Vieunay. Il y eut une visite spéciale pour MM. les ducs de Bourbon et d'Enghien, surtout pour le duc de Chartres qui avait promis à Blanchard, en cas de succès, une gratification de mille louis. Les badauds trouvaient l'attente un peu longue ; on blaguait. Pour faire prendre patience au public, Blanchard fit graver par Martinet l'image de son vaisseau aérien. Cette estampe a figuré à l'Exposition de 1900 : M. Louis Béraud l'avait prêtée à la section française rétrospective de la classe 34. Elle se trouve dans la riche collection qu'a donnée à la Bibliothèque Nationale M. le baron de Vinck, et dont M. Bruel a commencé le catalogue critique. On y voit le pilote aérien manœuvrant les bascules et les pédales qui devaient communiquer le mouvement aux ailes d'ascension et de direction. Il est en habit rose et bas blancs ; les ailes et le gouvernail sont peints en vert. Derrière le pilote, un siège vide est réservé à un compagnon de voyage. On lit, sous ses pieds :

Si par son art il peut dompter le fier Éole,
Il sera des Français l'Archimède et l'Idole.



PIERRE BLANCHARD
Aéronaute
Bibl. Nat. Est.

Le 5 mai 1782, Blanchard donna une grande séance publique de démonstration. L'événement intéressa les Parisiens plus encore que l'ouverture de la nouvelle salle de la Comédie-Française. « Malgré, disent les *Mémoires secrets*, le temps effroyable qu'il faisait et une pluie averse, les curieux abondaient en telle quantité que la garde nombreuse n'a pu contenir la foule et qu'elle a inondé la cour, le jardin, les escaliers et les appartements de la maison. » La machine de-

meura à l'abri du mauvais temps. La foule attendait un miracle ; elle eut un discours. L'inventeur se borna à lire une belle harangue, dans laquelle il avouait les difficultés de son entreprise.

« M. Blanchard n'a pas dissimulé qu'il prévoyait deux inconvénients très grands qu'il n'avait pu encore parer, celui de se trouver mal dans cette machine à ne plus pouvoir lui donner le jeu nécessaire pour se soutenir, et celui, ne voyant point au-dessous, d'ignorer sur quel endroit il rabattait. Le premier inconvénient cependant deviendrait presque nul s'il avait un compagnon ; mais ce ne sera pas aisé à trouver pour le premier essai. »

Ce premier essai, les Parisiens se lassèrent de l'attendre. L'imagerie devint gouailleuse. Une caricature montrait un cercle formé par des aveugles, des ânes à lunettes, un singe armé d'une loupe, un renard placé devant un télescope, observant tous le vaisseau volant qui ne volait point. La légende disait :

Ah ! le bel oiseau vraiment
Qui s'est mis dans cette cage
Ah ! le bel oiseau vraiment.
Depuis vingt mois on l'attend.

Les chansonniers s'en mêlèrent. De Piiis écrivit un vaudeville, d'ailleurs douloureusement stupide : *Le bateau volant*.

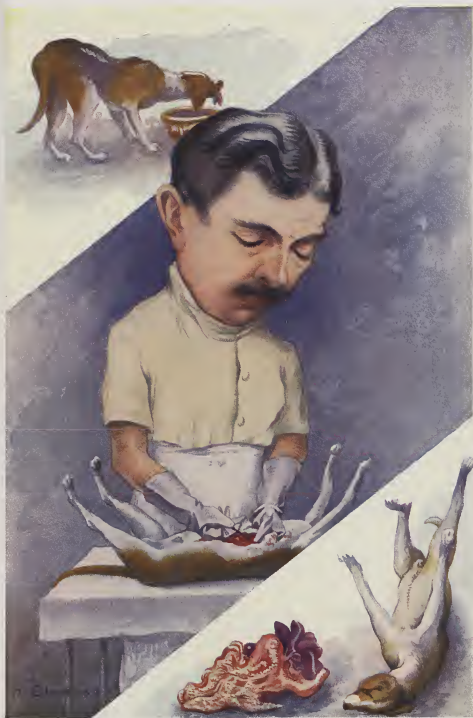
De voler publiquement
Dans une gondole,
Sais-tu, Pierre, qu'un savant
A donné parole ?
Va-t'en voir s'il vole,
Jean
Va-t'en voir s'il vole !

La Carnine Lefrancq



DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages eueptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients



Le Docteur PIERRE BROCC

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris

Il y a dix-huit couplets, dont le premier est le plus spirituel.

Criblé d'épigrammes, le pauvre Blanchard se décida à tenter une expérience quasi secrète, dans le parc d'un château de la Villette. Il en a résulté, dit un contemporain, l'impossibilité absolue de s'élever de terre par la trop grande pesanteur de la machine. S'obstinant à la faire aller, M. Blanchard l'a dérangée et brisée en grande partie. Il ne se décourage pas. Il en a tout de suite imaginé une autre plus légère, d'un moindre volume et d'une nouvelle forme. Elle ressemble à une cage ronde ; elle est fort avancée, et il pourra sous peu de temps donner ce nouveau spectacle. Mais quelle confiance prendre en un machiniste qui calcule aussi mal ses forces et se trompe aussi lourdement ? »

Il est à retenir, à la gloire de Blanchard, que ses malheureuses tentatives précédaient les ballons des frères Montgolfier. Lorsqu'il vit les premiers aéronautes, Blanchard ne leur marchandait point la louange. Il résolut de se servir des ballons pour enlever son vaisseau volant. « Je rends, disait-il, un hommage pur et sincère à l'immortel Montgolfier, sans le secours duquel j'avoue que le mécanisme de mes ailes ne m'aurait peut-être jamais servi qu'à agiter un élément indocile, qui m'aurait obstinément repoussé vers la terre comme le lourd autruche, moi qui comptais disputer à l'aigle le chemin des nues. »

D'aviateur il était modestement devenu aéronaute. La *Correspondance de Grimm*, en lui rendant justice, fit des rêves : « Le génie de M. Blanchard, encore tout étourdi des huées qu'il avait essuyées l'année dernière, s'est réveillé tout à coup au bruit de la renommée de MM. Montgolfier.

En combinant sa machine avec le secret nouvellement découvert, il n'a pas renoncé à l'honneur d'être le premier navigateur aérien. Nous pouvons donc espérer d'avoir des voitures de toute espèce et pour voguer dans les airs, et pour voyager peut-être même de planète en planète. On a déjà prévu que pour les courses de cérémonie, pour les équipages ordinaires de la cour, rien ne serait plus décent que de beaux attelages d'aigles ; le

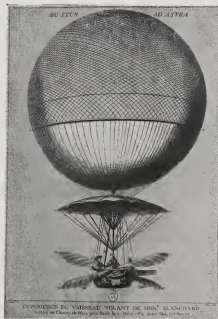
paon, l'oiseau de Junon, serait consacré pour le service de la reine ; les colombes de Vénus en seraient trop jalouses si elles n'en partageaient pas quelquefois la gloire ; on perfectionnerait tout exprès la race des hiboux et des vautours pour conduire les demi-fortunes des philosophes et des médecins. »

Chacun sait que, par la suite, Blanchard se couvrit de gloire. En 1784, il alla en ballon de Paris à Billancourt. Le 7 janvier 1785, avec son compagnon, l'Américain Jeffries, il traversa la Manche. Les deux aéronautes, partis du château de Douvres, vinrent atterrir en France, après un voyage de deux heures. Calais leur fit une ovation. Ils furent reçus à Versailles ; le roi les complimenta. Madame de Polignac les admit à sa toilette. « Elle nous accueillit, dit Jeffries, avec force politesse et bonté, quoiqu'elle fût à s'habiller, entourée de

cinq dames tout en blanc. Elle ressemblait à Vénus. »

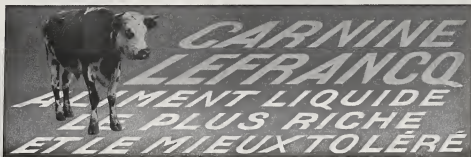
Tant en France qu'en Amérique, Blanchard fit soixante-six ascensions. En 1808, frappé d'apoplexie dans son ballon, il tomba d'une hauteur de vingt mètres et mourut quelques jours après. — « Va-t'en voir s'ils volent, Jean ! Va-t'en voir s'ils volent ! »

HENRY ROUJON, de l'Institut.



LE VAISSEAU VOLANT DE BLANCHARD

Bibl. Nat. Est.



GABRIEL HANOTAUX
de l'Académie Française

LES ORIGINES DE JEANNE D'ARC

Jeanne la Pucelle, appelée d'Arc ou Daix, du nom de son père, ou encore, comme elle le dit elle-même, Romée, du nom de sa mère, naquit à Domrémy, hameau situé sur la Meuse et ne faisant qu'une paroisse avec le village de Greux.

Domrémy et Greux « étaient du Barrois, sous la mouvance de France, frontière de Champagne et de Lorraine, assez près et au-dessus de Vaucouleurs, petite ville sur la même frontière qui est de domination française. » Le roi de France revendiquait une autorité directe sur toute cette région.

L'incertitude qui régnait sur ces prétentions en vertu des droits anciens de comté de Bar et de l'évêché de Toul, explique que Jeanne d'Arc ait été nommée, traditionnellement, « la Bonne Lorraine », alors qu'elle était considérée et se considérait elle-même comme Française. Les documents contemporains, même parmi ceux qui la font naître en Barrois, lui attribuent toujours, et avec raison, la nationalité française.

Quant est de l'ostel de mon père,
lui fait-on dire à elle-même,

Il est, en pays barrois,
Honneste et loyal François.

Le père de Jeanne d'Arc était peut-être originaire du village d'Arc (maintenant, Art-sur-Meurthe), près de Saint-Nicolas-du-Port. Après avoir habité à Ceffonds, il vint s'installer à Domrémy, quand il épousa Elisabeth ou Zabille Romée, originaire de Vouthon, près de Greux-Domrémy, qui fut la mère de Jeanne d'Arc.

On accepte, généralement, comme date de la naissance de Jeanne, le 6 Janvier 1412. Ses parents eurent cinq enfants : trois fils et deux filles. Jeanne, la plus jeune des filles, fut baptisée à Domrémy. Dans son village, on l'appelait Jeannette. Sa sœur s'appelait Catherine.

Jeanne grandit près de ses parents, paysans de condition modeste, mais estimés de tous ; elle fut occupée, comme ses frères et sœur, aux travaux des champs et de la maison.

— Pour coudre et filer, disait-elle à son procès, je ne crains femme de Rouen.

Comme elle gardait, parfois, des bêtes au pâturage,

on dit qu'elle était une « bergerette ». Elle n'apprit ni à lire ni à écrire, et ne savait, dit-elle, « ni a ni b ». Mais sa mère, « et nul autre que sa mère », lui enseigna sa créance et ses prières, le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*. Élevée pieusement, elle fréquentait l'église dédiée à saint Remi et toute voisine de la maison paternelle. Le tintement de la cloche l'émouvait profondément ; quand elle était aux champs et qu'elle l'entendait, elle s'agenouillait et priait.

Au procès de Jeanne, ses ennemis, qui prétendaient la faire passer pour sorcière, alléguèrent certaines superstitions locales subsistant à Domrémy, comme partout ailleurs : les fées, disait-on, apparaissaient sous un hêtre ancien, nommé le « Beau May », près d'une fontaine peu éloignée du village, la fontaine des Groselliers ; à certaines époques de l'année, les habitants du pays y célébraient des cérémonies traditionnelles qui furent considérées comme suspectes ; les flévreux s'y baignaient pour obtenir guérison. A une demi-lieue de la maison de Jeanne, sur le coteau, un bois de chênes domine la vallée : c'est le « Bois Chesnu » ; à ce fait, on rattacha une prophétie plus ou moins authentique attribuée à Bède le Vénéral, à Merlin, à la Sibylle, annonçant qu'une vierge viendrait pour le salut du royaume :

Car Merlin, et Sebeille, et Bède,
Plus de mille ans a, la veirent
En esperit...

dit Christine de Pisan,
dès 1429.

Jeanne, interrogée plus tard sur ces divers points, répondit avec beaucoup de simplicité qu'elle ne savait, de tout cela, que ce qu'on en disait dans le pays ; elle allait jouer et mettre des couronnes au « Beau May », avec les enfants du village, à la « fête des Fontaines ». Mais elle n'a jamais vu de fées et n'a jamais cru à ces contes de bonnes femmes. En fille catholique, elle disait ses prières dans l'église de Domrémy, où se trouvait une statue de sainte Marguerite, qui existe encore ; à Maxey, où on vénérât saint Michel, et à l'ermitage de Bermont, devant la statue de la Sainte Vierge, qui subsiste également ; elle y brûlait des cierges.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie Française.



Photo Beaux et C^{ie}

JEHANNE D'ARC

par F. LEMATTE

tard sur ces divers points, répondit avec beaucoup de simplicité qu'elle ne savait, de tout cela, que ce qu'on en disait dans le pays ; elle allait jouer et mettre des couronnes au « Beau May », avec les enfants du village, à la « fête des Fontaines ». Mais elle n'a jamais vu de fées et n'a jamais cru à ces contes de bonnes femmes. En fille catholique, elle disait ses prières dans l'église de Domrémy, où se trouvait une statue de sainte Marguerite, qui existe encore ; à Maxey, où on vénérât saint Michel, et à l'ermitage de Bermont, devant la statue de la Sainte Vierge, qui subsiste également ; elle y brûlait des cierges.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie Française.

LA
CARNINE LEFRANCO
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Museulaire



LA CARNINE LEFRANCQ

NE CONTIENT PAS UNE GOUTTE DE SANG

A notre grande surprise, on nous demande assez fréquemment si la

CARNINE LEFRANCQ

doit sa belle coloration au sang de bœuf.

*Nous croyons donc qu'il est utile de rap-
peler que la chair musculaire qui sert à la
préparation de la CARNINE ne contient pas*

UNE GOUTTE DE SANG

Quant à la coloration du plasma lui-même qui rappelle en effet celle du sang, elle provient uniquement de la matière colorante de la fibre musculaire.

Car on ne rencontre pas dans la cellule musculaire, d'où est extrait le plasma zomothérapique, les éléments figurés : globules rouges, globules blancs, cellules de diverses natures, qui caractérisent le sang, non plus que les microbes qui se trouvent parfois dans le sang des animaux, même bien portants.

LA CARNINE LEFRANCQ EST PRÉPARÉE

AVEC LE CONTENU DES CELLULES DU MUSCLE

C'EST DU MUSCLE DE BŒUF LIQUÉFIÉ ET CONCENTRÉ



LA PETITE BERGÈRE

par J.-F. MILLET (1814-1875). — École Française.

PARIS. — MUSÉE DU LOUVRE (Collection Chaudard.)

J'AI PRESQUE PEUR,
EN VÉRITÉ....

*J'ai presque peur, en vérité,
Tant je sens ma vie enlacée
À la radieuse pensée
Qui m'a pris l'âme l'autre été.*

*Tant votre image, à jamais chère,
Habite en ce cœur tout à vous,
Mon cœur uniquement jaloux
De vous aimer et de vous plaire :*

*Et je tremble, pardonnez-moi,
D'aussi franchement vous le dire,
À penser qu'un mot, un sourire
De vous est désormais ma loi,*

*Et qu'il vous suffirait d'un geste,
D'une parole ou d'un clin d'œil,
Pour mettre tout mon être en deuil
De son illusion céleste.*

*Mais plutôt je ne veux vous voir,
L'avenir dût-il m'être sombre
Et fécond en peines sans nombre,
Qu'à travers un immense espoir,*

*Plongé dans ce bonheur suprême
De me dire encore et toujours,
En dépit des mornes retours,
Que je vous aime, que je t'aime*

PAUL VERLAINE.

CHEZ LES TOUT-PETITS, Débilisés, Malingres, Athrepsiques, l'emploi de la CARNINE LEFRANCQ, à la dose d'une cuillerée à café mélangée au lait froid, donne
Toujours des Résultats Merveilleux

LE DOCTEUR PIERRE BROCC

Pierre Brocc est né le 1^{er} Août 1884, à Montflanquin, en Lot-et-Garonne; fils de Henri Brocc, ex-bâtonnier de la Cour d'Appel d'Agen, et neveu de Louis Brocc, médecin honoraire de l'Hôpital Saint-Louis.

Après avoir fait ses études au Lycée d'Agen, Pierre Brocc devenait externe des hôpitaux de Paris en 1905, interne en 1909, interne lauréat (médaillon d'argent de Chirurgie) en 1913, et aide d'anatomie à la Faculté en 1912.

Il soutenait sa thèse de doctorat en 1914, et était alors successivement: prosecteur (1919), chef de clinique (1919), chirurgien des hôpitaux (1923) et agrégé en 1926.

Actuellement, le docteur P. Brocc fait fonction d'Assistant à la clinique chirurgicale de l'Hôpital Saint-Antoine auprès du professeur Lejars.

La thèse du docteur Brocc, sur le *Traitement sanglant des ankyloses vicieuses du genou*, lui valut le prix Dubreuil, à la Société de Chirurgie, et le prix Amassat, à l'Académie de Médecine, en 1914.

Depuis, le jeune chirurgien a écrit, sur les *Pancréatites aiguës chirurgicales* (Masson 1926); sur la *Chirurgie de la tête et du cou* (en collaboration avec Ch. Lenormant), dans le *Précis de Technique opératoire des Prosecteurs* (Masson); sur les *Maladies des mâchoires* (en collaboration avec L. Ombredanne), dans la collection du *Traité*

de *Chirurgie de Delbet* (Baillière); sur le *Traitement chirurgical des accidents de la dent de sagesse inférieure et l'extraction de cette dent encore incluse* (*Presse Médicale*, 25 octobre 1924) sur la *Grefte épiloïque libre, étude expérimentale, essai d'indications* (en collaboration avec

Ducastaux et Rully, *Journal de Chirurgie*, 1922); sur les *Tumeurs bénignes de l'intestin grêle et les fibro-myômes en particulier* (en collaboration avec Hertz, *Revue de Chirurgie*, 1921); sur l'*Invagination intestinale de l'adulte, formes cliniques et étude radiologique* (en collaboration avec Guilleton, *Journal de Chirurgie*, 1920); sur la *Pathologie du tissu osseux, des articulations, des bourses séreuses, des nerfs, des veines et des lymphatiques* (en collaboration avec Wilmoth, dans le *Précis de Pathologie externe*, chez Baillière).

Le docteur Brocc ne s'est pas spécialisé. Il fait de la chirurgie générale.

Il est membre adjoint de la Société d'Anatomie et membre de la Société de Gynécologie.

Croix de Guerre et Chevalier de la Légion d'Honneur en mai 1918.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Pierre Brocc réalisant expérimentalement la pancréatite hémorragique par injection de bile dans le canal pancréatique d'un chien en digestion.

En haut: un chien mange de la viande grasse.

En bas: dans les 12 heures qui suivent l'injection de bile, le chien est mort. Vue du pancréas ouvert.



Photo Henri Manori.

DU SURMENAGE

A notre époque, où le surmenage sportif, mondain et intellectuel entraîne les prédisposés vers l'anémie, la neurasthénie et la tuberculose, le médecin prudent appelle à son aide la zomothérapie, qui est une véritable puissance thérapeutique: le suc musculaire devant être considéré comme un *médicament-aliment animé et vivant*.

Sous la forme de CARNINE LEFRANCO, le suc musculaire est pris, non seulement sans répugnance, mais avec plaisir et sollicité promptement, la rénovation trophique: enrichissement globulaire, bonne tension artérielle, fermeté des muscles, reconstitution de l'assimilation et de la nutrition.

Tels sont les principaux bienfaits à espérer de la CARNINE LEFRANCO, dont les praticiens du monde entier ont proclamé la supériorité toutes les fois qu'il est besoin de reconstituer énergiquement l'organisme affaibli, de lutter contre les ennemis morbides, de rénover le sang et de stimuler le système nerveux. C'EST UNE PRÉPARATION INIMITABLE.



FABIOLA

par J. J. HENNER — Photo Braun et Cie



L'HOMME A LA CHAISE

Tableau de Henri de BRAEKELEER (1840-1888). — École d'Anvers.

La CARNINE LEFRANCQ, Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT
— C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ —



Pantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE
(SEINE)

TEL. COMBAT 01-34 R. DU C. SEINE 25

24^e ANNÉE

N° 254

MARS 1929



JEAN BERTHEROY

LA PÂQUE DU VIEUX JORIS



petite ville de Zaandam, il n'y a pas de place pour les manifestations spacieuses de l'orgueil, et la seule chose qui se fasse jour au dehors, c'est la quiétude sereine des âmes; elle se reflète cette quiétude, aux larges baies des fenêtres, aux surfaces lisses des canaux, aux vapeurs pâles de l'atmosphère, où tout ce qui respire semble enlormé sous une vaste cloche de cristal.

Ici, les larmes doivent être plus discrètes qu'ailleurs, et plus discrets aussi les sourires. Pourtant, larmes et sourires y fleurissent comme partout — partout où règne l'amour. Et l'amour, précisément, a élu domicile dans la claire maison peinte en rose, devant laquelle s'aligne un jardinet verdoyant: il

a élu domicile dans le cœur d'Emma, dont on aperçoit la tête pensive, inclinée derrière le vitrage à travers les tiges élançées des jacinthes.

Emma est l'aînée d'une nombreuse famille: cinq frères, quatre sœurs, qui vont s'étagant d'année en année jusqu'au plus petit, que la mère nourrit encore. Tous se ressemblent, tous ont la même figure blanche, les mêmes yeux gris, luisants comme de l'étain, la même chevelure d'un blond lavé plantée très en arrière sur les tempes. On dirait une seule image répétée à plusieurs exemplaires. Mais Emma est la plus jolie; elle porte sur ses traits le mystère tendre de son âme, qui donne à toute sa personne une grâce indéfinissable; elle n'est plus tout à fait elle-même; elle est la fiancée de Franz, le marin, à qui elle s'est promise au printemps dernier.

Cela s'est fait très simplement, sans grandes effusions et sans discours inutiles. Ils se connaissent depuis longtemps et se voyaient presque chaque jour, causant librement sous les arbres, devant le port. Et jamais ils ne s'étaient rien dit de leur mutuelle affection jusqu'au moment où Franz avait dû s'embarquer pour l'archipel malaisien.

Alors, il était venu trouver Emma dans la claire maison, à l'heure du repas du soir. Toute la famille était réunie: les parents assis l'un à côté de l'autre au haut bout de la table, les enfants échelonnés par rang d'âge, le plus jeune rejoignant l'aînée

LA CARNINE LEFRANCO, Suc de Viande de Bœuf CRUE, CONCENTRÉ,
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN, ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT

Tout le monde grave et silencieux. Franz avait ôté sa casquette et avait dit simplement à Emma :

— Voici : je pars ; je reviendrai dans un an pour la Pâque prochaine. Volez-vous me donner votre main et me promettre de m'épouser au retour ?

Et Emma avait regardé son père et sa mère, qui s'étaient contentés d'incliner la tête en signe d'assentiment. Alors, elle avait laissé les prunelles ardentes du jeune homme pénétrer les siennes et elle avait dit :

— Oui, Franz, je ne demande pas mieux que de devenir votre femme. Allez ! et que Dieu vous protège !

Sa voix tremblait un peu, ses paupières étaient mouillées de larmes, mais son cœur débordait d'une joie infinie ; car c'était cela justement qu'elle demandait à Dieu chaque jour dans ses prières : devenir la femme de Franz, le suivre chez lui, dans sa maison, lui appartenir corps et âme !

Et voilà que Pâques est venu ; mais Franz n'est pas encore de retour. Emma, cependant, ne s'en inquiète pas outre mesure. Elle sait que, souvent, les bateaux n'entrent pas à l'heure dite dans le port, que mille incidents peuvent entraver leur marche. Elle a confiance dans la parole de son fiancé. D'ailleurs, il n'est pas permis d'être triste en un jour pareil, avec tous ces carillons qui battent l'air, toutes ces physionomies souriantes que rehausse l'éclat des parures. Elle-même, Emma, s'est mise en tenue de fête, comme tout le monde. Elle a emprisonné sa chevelure dans une coiffe de mousseline blanche surchargée de dentelles, et attaché à son front la chaîne d'or d'où pendent de larges boucles précieuses. Ainsi, elle est encore plus charmante dans ce blanc et dans cet or qui encadrent suavement son visage. On la prendrait pour un ange aux ailes repliées, ou pour une sainte de vitrail. Elle n'est ni l'un ni l'autre ; elle est simplement la fiancée très fervente de Franz, la vierge sage à qui l'amour ne fait oublier aucun des devoirs de la vie.

Elle se rend à l'église entre sa mère et ses sœurs. Il fait beau ; le soleil a percé la cloche de cristal qui semble couvrir la ville ; il caresse la façade lisse des maisons, se joue au ruban clair de la route ; comme le pays est plat à l'entour, on voit très loin dans la campagne les moulins, drapés dans les plis de la lumière blonde qui les habille d'une robe de fin brocat, tandis que leurs grands bras se tiennent tout droits, barrant l'espace, et l'on voit aussi, dans le port, les bateaux, les jolis bateaux, avec la quenouille fine de leurs mats auxquels la voile reste enroulée. C'est Pâques,

aujourd'hui, et tout se repose ; l'eau même est immobile, sans tressaillement, pareille à l'azur calme du ciel.

C'est égal, quand le service sera fini, Emma ira faire un tour près des bateaux, du côté du port. Là, elle se sent comme rapprochée de son bien-aimé, elle se trouve plus à l'aise pour penser à lui. Puis, qui sait si elle ne l'apercevra pas, se hâtant de venir à elle, ayant juste pris le temps de revêtir, lui aussi, ses habits de fête ? En tout cas, elle apercevra sa maison, ou plutôt la maison du vieux Joris, le père de Franz, qui vit là tout seul, tandis que son fils est en voyage. Elle n'est pas très belle, cette maison, et bien moins riante que celle des parents d'Emma. Elle est peinte d'une couleur grise un peu passée et, par devant, les arbustes sont chétifs, le sol inégal. N'importe ! Emma ne rêve point d'autre demeure pour abriter son amour. Que de fois elle est venue là, en face de la maisonnette grise, songer au moment prochain où elle habiterait derrière ces fenêtres closes ! Alors, elle serait heureuse, pleinement heureuse, car le bonheur n'est point un champ somptueux dans lequel la récolte peut se faire d'avance, au hasard, mais un verger étroit que l'on cultive de ses propres mains, pieusement, et dont on cueille un à un les fruits.

Son pèlerinage accompli devant la petite maison du port, Emma est rentrée chez elle, l'âme rassérénée. Vraiment, elle se sent à l'unisson de la gaieté paisible qui flotte partout. Dans la salle, ses frères et ses sœurs sont déjà réunis pour le festin de Pâques, repas solennel, qui figure l'antique tradition de la Cène, et où tous les membres de la famille vont rompre le même pain et poser les lèvres à la même coupe. Le père et la mère ont pris place, ainsi que d'habitude, au haut bout de la table, et Emma les regarde avec attendrissement : comme ils sont jeunes encore et pleins de vie tous les deux ! On sent que le lien puissant de la tendresse conjugale les préserve de toute défaillance, que leur cœur n'a pas cessé de sonner dans leur poitrine, chaque année, l'*alleluia* des jours accomplis.

Et leurs enfants autour d'eux donnent raison à cette persistante verdure. Ils sont tous sains et forts, et derrière leurs prunelles limpides transparaît la douceur éternelle de leur race. Le dernier-né est assis à côté d'Emma. C'est lui qui paraît le plus grave. Il a joint ses petites mains. Son front large et blanc, sa bouche étroite, se plissent d'un soupçon d'inquiétude. A-t-il conscience de l'importance exceptionnelle de ce jour, ou bien sont-ce seulement les beaux cristaux de



Le plus énergique reconstituant
LA CARNINE LEFRANCO
 est préparée avec de la viande
 de bœuf crue, choisie, dans une
 USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la
 science actuelle sont rigoureusement observées

la nappe éblouissante, les hanaps de cuivre d'où s'élancent de hautes tulipes et les friandises de toutes sortes qui l'impressionnent ?... Il reste sage, recueilli presque, ne demandant rien et ne mangeant que ce qui lui est servi.

Cependant, on a fait dignement honneur au repas, et le moment est venu de partager le gâteau pascal. Mais, selon l'usage, auparavant, on va lire un verset de l'Ecriture. C'est à Emma, l'aînée de la famille, qu'incombe ce pieux devoir.

— Prenez la Bible, ma fille, lui dit son père.

Emma s'est levée; elle a été chercher sur le bahut, où il reste toujours en honneur, le livre saint, que recouvre une toile blanche, et de ses doigts, qui tremblent un peu, elle fend l'épaisseur des feuillets. Que va lui dire la voix de l'Esprit ? Quel sera l'enseignement dont elle devra faire profiter sa conscience durant cette année et toutes les autres de sa vie ? Elle ouvre le volume et lit à haute voix le premier passage qui tombe sous ses regards; c'est le commencement du cantique d'Ezéchias :

« Seigneur, je ne verrai plus l'homme qui devait habiter avec moi la terre. Il a été emporté loin de moi comme la tente du pasteur. Mon voyage est fini : du matin au soir, vous avez terminé mes jours... »

Emma s'est assise de nouveau et a mangé sa part du gâteau; elle a trempé ses lèvres à la coupe pleine de vin rosé; mais elle est inquiète; un pressentiment triste l'agite: les paroles du prophète continuent malgré elle à obséder ses oreilles, à s'enfoncer peu à peu dans son cœur. Serait-il arrivé quelque chose à Franz ? Elle ne veut pas le croire. Et, pourtant, il n'est pas là ! Il n'est pas là, et le jour s'avance, et déjà le soleil, si brillant ce matin, commence à se ternir et se noie dans des fumées grises, dans des nuées violettes, comme si le ciel était en deuil.

Elle détourne les yeux. Tout à coup, elle a tressailli. La grille du jardin s'est ouverte. Quelqu'un est entré dans la maison. Franz ! Ce ne peut être que lui ! C'est ainsi qu'il vint l'année précédente, à la même heure, quand le repas finissait,

lui dire adieu, emporter sa promesse. Cette fois, il vient en réclamer l'accomplissement...

Non. Ce n'est pas Franz qui a pénétré dans la salle, c'est le vieux Joris, son père. Il a l'air d'avoir reçu quelque mauvais coup. Ses cheveux, très longs, tout blancs, tombent en désordre autour de son visage traversé de rides. Ses lèvres remuent longtemps avant de formuler des paroles. Il s'adresse à la fois, à Emma, à ses parents, aux enfants muets et surpris autour de la table : Franz ne reviendra plus; Franz est mort. La nouvelle lui en a été apportée tout à l'heure par un autre marin du même navire et qui, lui, est revenu bien portant. De tous ceux qui s'étaient embarqués ensemble,

un seul est resté là-bas, en terre de Malaisie. Et c'est Franz ! le plus vaillant, le plus intrépide ! Que va-t-il devenir, maintenant, lui, le vieillard privé, à la fois, du fils qu'il avait élevé et de la fille qu'il regardait déjà comme sienne ? De jour en jour, il sentait ses forces diminuer; et seul, assis sur le banc derrière sa maison, il se disait, pour reprendre courage :

— Ils seront deux, désormais, pour me soigner, pour m'empêcher de mourir.

Et voilà qu'il se trouvait, tout à coup, rejeté dans la plus affreuse solitude. Plus personne auprès de lui ! Personne !

Le vieux Joris a débité tout cela d'un ton lamentable où s'entre-chocquent les regrets de son amour paternel

et ceux de son inconscient égoïsme. Emma s'est levée, elle s'est approchée de ses parents et leur a dit quelques mots à voix basse, et son père, en étendant la main sur elle, lui a donné une bénédiction rapide, et sa mère l'a lentement embrassée au front.

Très calme, une fierté auguste dans les yeux, Emma regarde le vieux Joris.

— Franz est mort, lui dit-elle, mais je n'en serai pas moins votre fille; c'est moi, désormais, qui aurai soin de vous.

Et, dans la rue muette et paisible, où le soleil achevait de s'éteindre, la jeune fille suivit le vieillard.

JEAN BERTHEROY.



L'ATTENTE

par J. ISRAËLS. — Photo Braun et C^e.

La CARNINE LEFRANCQ
est, avant tout, un agent producteur de
mononucléoses, par conséquent un
excitateur des défenses naturelles
de l'organisme

LE QUART D'HEURE DE RABELAIS

Après être resté à peine six mois à Rome, Rabelais fut rappelé en France. En arrivant à Lyon, il fut forcé de s'arrêter dans une hôtellerie, faute d'argent pour continuer sa route, et, comme il ne voulait pas se faire connaître, il imagina le stratagème suivant pour sortir d'embaras :

Il se déguisa de manière à n'être reconnu de personne, et il fit avvertir les principaux médecins de la ville qu'un docteur de distinction, au retour de longs voyages, souhaitait leur faire part de ses observations ; la curiosité lui amena un nombreux auditoire, devant lequel il se présenta vêtu singulièrement et parla longtemps, en contrefaisant sa voix, sur les questions les plus ardues de la médecine.

On l'écoutait avec stupéfaction, quand tout à coup il se recueillit, prend un air mystérieux, ferme lui-même toutes les portes et annonce aux assistants qu'il va leur révéler son secret.

L'attention redouble.

« Voici, leur dit-il, un poison très subtil que je suis allé chercher en Italie pour vous délivrer du roi et de ses enfants. Oui, je le destine à ce tyran, qui boit le sang du peuple et qui dévore la France. »

A ces mots, on se regarda en silence, on se leva et on se retira ; Rabelais est abandonné de tous. Mais peu d'instant après, les magistrats de la ville font cerner l'hôtellerie, on se saisit du

prétendu empoisonneur, on l'enferme dans une litière, et on l'emmène à Paris sous une bonne escorte.

Pendant la route, il est hébergé aux frais de la ville de Lyon ; on le traite magnifiquement comme un prisonnier de distinction, et il arrive enfin frais et dispos à sa destination.

François I^{er} est prévenu de l'arrestation d'un grand criminel, il veut le voir ; on conduit devant lui Rabelais, qui a repris son visage et sa voix ordinaires. François I^{er} sourit en l'apercevant. « C'est bien fait à vous, dit-il en se tournant vers les notables de Lyon, qui avaient suivi leur capture ; ce m'est une preuve que vous n'avez pas peu de sollicitude pour la conservation de notre vie ; mais je n'aurais jamais soupçonné d'une méchante entreprise le bonhomme Rabelais. » La-dessus, il congédia très gracieusement les Lyonnais confondus, et retint à souper Rabelais, qui but largement à la santé du roi et à la bonne ville de Lyon. (Tiré d'une *Notice historique* écrite par le bibliophile Jacob, en 1853).

Or, ce serait par allusion à l'embarras financier où Rabelais se trouva dans cette ville que l'on a eu la locution proverbiale le « quart d'heure de Rabelais », pour désigner le moment où il faut payer la dépense d'une consommation quelconque.

ÉMAN MARTIN
(Locutions et Proverbes).

STANCES

« Amour, qui fut mon maître, a pris votre visage
Afin de m'apparaître ainsi que je vous vois,
Et j'ai prêté l'oreille à son divin langage
En lui reconnaissant le son de votre voix ;

« Et voici, maintenant que toute ma sagesse
S'en va comme un manteau déchiré par le vent
Et qu'une éblouissante et terrible allégresse
Me brûle de sa flamme et de son feu vivant ;

« Mes mains qui netressaient que la pâle couronne
Que pose le regret au front du souvenir
Ont cueilli dans l'éclat de leur pourpre d'automne
Les feuilles de l'espoir et la fleur du désir.

« Qu'importe, je le sais, cette heure est éphémère,
Car le plus beau destin est cruel malgré lui,
Même quand il emprunte une voix printanière
Pour nous parler d'aurore alors que vient la nuit.


« Et quand vous partirez et que ma vie obscure
Sera plus sombre encor de cet éclair trop court,
N'écoutez pas crier le sang de ma blessure,
Si je pleure dans l'ombre en maudissant l'amour,

« Car votre chère voix et votre cher visage
Un instant m'ont sauvé du temps injurieux,
Et c'est un dieu qui m'a, debout au noir rivage,
Parlé par votre bouche et souri par vos yeux. »

HENRI de RÉGNIER,
de l'Académie Française

Manque d'appétit !
La
Carnine
Defranco

est particulièrement indiquée
chez les personnes qui s'alimentent
mal ou insuffisamment et
sont, de ce fait, menacées de
déchéance physique. Ramène
TOUJOURS
l'appétit dès
le premier
flacon



MYASTHÉNIE

La myasthénie ou affaiblissement musculaire apparaît souvent dans la convalescence des maladies aiguës ou comme symptôme inquiétant dans les maladies chroniques. Les convalescences difficiles, le manque habituel d'appétit, le surmenage physique et intellectuel, les diarrhées rebelles ont souvent aussi, sur le système locomoteur, un retentissement des plus marqués. La médecine a cherché, de bien des côtés, à supprimer cet abattement des forces et à relever le tonus musculaire, ainsi que la résistance vitale. C'est par l'emploi judicieux de la Carnine Lefrancq, la plus

concentrée des préparations zomothérapiques, que le dynamisme de la contractilité se vitalise de la manière la plus sûre et la plus efficace. La Carnine est, par excellence, l'accumulateur d'énergie et le contre-poison naturel de la débilité musculaire sous toutes ses formes. Elle agit même dans les fièvres graves, les cardiopathies, les affections chroniques des bronches, les états neurasthéniques anciens et les dyspepsies avec lésions organiques, — triomphant constamment de la myasthénie, qu'elles qu'en soient les causes et l'ancienneté.

PARIS — MUSÉE DU LOUVRE



LES PELERINS D'EMMAÛS

Tableau de REMBRANDT (1606 + 1669). — École Hollandaise.

LE PROFESSEUR HENRI ROUVIÈRE

de la Faculté de Médecine de Paris

Rouvière Henri est né au Bleynard dans la Lozère, le 23 décembre 1875.

Après avoir fait ses études classiques aux collèges de Riom et de Mende, il alla faire à Montpellier ses études médicales et fut, successivement, dans cette ville : aide d'Anatomie (Concours de 1898), prosecteur (Concours de 1902) et chef des travaux anatomiques (Concours de 1905).

Le docteur Henri Rouvière, à la suite du concours d'agrégation de 1910, fut alors nommé professeur agrégé d'Anatomie, à la Faculté de Médecine de Paris. Deux ans après, il était nommé chef des travaux d'Anatomie ; puis, en 1925, professeur sans chaire ; et enfin, en 1927, il obtenait la chaire de professeur d'Anatomie à la Faculté de Paris.

Dans les différentes branches des sciences anatomiques, le professeur Rouvière a fait

des recherches ayant pour objet : 1^o l'étude des dispositions anatomiques ignorées ou imparfaitement connues ; 2^o l'anatomie rationnelle, c'est-à-dire l'explication des faits anatomiques ; 3^o l'embryologie.

On lui doit un *Précis d'Anatomie et de Dissection*, édité en 1911 chez Masson (en deux volumes) ; et une *Anatomie descriptive et topographique* éditée également chez Masson en 1924 (en deux volumes).

Le professeur Rouvière est officier de la Légion d'Honneur (1925) et décoré de la Croix de Guerre (1918).



Photo Sirexilas.

Explication du Portrait-Charge. — Exclusivement anatomiste, le Professeur Rouvière, par le procédé des injections au bleu de méthylène — qui ne va pas sans élaboussures — se livre à l'étude des lymphatiques chez un nouveau-né.

LA CARNINE LEFRANCQ AGIT TOUJOURS ET TRÈS VITE

ÉLECTIONS PARISIENNES

En juillet 1871, Paris avait à nommer vingt-et-un représentants. Voici à titre documentaire, quels furent les élus :

Alfred André, Emile Brelay, Général de Cissey, Corbon, Denormandie, Dietz-Monin, Drouin, Gambetta, Krantz, Edouard Laboulaye, Laurent-Pichat, Léon Lefébure, Louvet, Pernolet, Marquis de Plœuc, E. de Pressensé, Scheurer-Kestner, Sebert et Wolowski.

Parmi ceux qui furent rejetés, on doit signaler : Victor Hugo, Ernest Renan, de Freycinet, Challemel-Lacour, Charles Floquet, Georges Clemenceau, Ed. Lockroy, Ranc, Louis Ulbach, Ed. Rousse, Alfred Assolant, Lachaud, Edouard Hervé, etc.

En apprenant son échec, deux jours après — le dépouillement avait été long et difficile — le célèbre avocat Lachaud, qui venait parmi les moins favorisés, déclara :

— Il ne nous reste plus qu'à redoubler tous d'amour pour la patrie ; le reste ne compte pas.

L. TREICH (*Histoires Politiques*).



LA VENTOUSEUSE

Gravure de Cornelius DU SART (1696). — École Flamande.
Bibl. Nat. Est.



L'INSPIRATION

Tableau de J. H. FRAGONARD (1732 + 1806). — Ecole Française.

ANÉMIES GRAVES

APPLICATION
DE LA MÉTHODE
DE WHIPPLE

Boo Hépatique Sirop

TOUS LES
FERMENTS ET
PRINCIPES SOLUBLES
DU FOIE DE BŒUF CRU

TOLÉRANCE PARFAITE



L'Artisteclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— DIRECTION —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34 R DU C. SEINÉ 25195

24^e ANNÉE
N° 255

AVRIL 1929

EMILE FAGUET
de l'Académie Française

BALZAC



le menton ronds, les lèvres épaisses et spirituelles, le nez court, un peu fort, aux narines larges et mobiles. Plus tard, dès la seconde jeunesse, il devint gros, à cou épais, à ventre proéminent, à double menton et enlaidit sa figure par des cheveux longs mal réprimés et une moustache épaisse et tombante. Il garda toujours son très beau front large, haut et arrondi, et ses beaux yeux, non très grands, mais bien faits et pailletés d'or, et son regard pétillant d'intelligence, de franchise et de curiosité. Ses manières étaient lourdes, brusques et sans grâce, son ajustement à la fois prétentieux et négligé. Tout ce qu'on appelle distinction lui était absolument étranger.

Son caractère, également, était commun. Il n'avait aucune élégance morale, aucune délicatesse, je ne dis pas aucune moralité, car il est évident qu'il était honnête en affaires et y fut beaucoup plus exploité qu'exploiteur, mais je dis aucune susceptibilité de conscience. Le sans-gêne avec lequel il accepta l'argent de M^{me} de Berny est incontestable et l'on peut supposer que sa fidélité à M^{me} Hanska visait presque autant la fortune de cette dame que sa personne, quelque digne, du reste, qu'elle en pût être.

Il avait cet égoïsme profond, commun du reste à presque tous les artistes, mais chez lui, naïf, ingénu et qu'il ne pouvait dissimuler, ni réprimer, qui consiste à voir toutes choses comme insignifiantes en comparaison de son œuvre. Un jour que Jules Sandeau, qui était alors son secrétaire, revenait d'enterrer une sœur, Balzac l'interrogea avec intérêt sur sa famille, puis, la réponse à peine entendue : « Allons, assez de raisonnement comme cela ; revenons aux choses sérieuses : Le Père Goriot. »

Un personnage assez important de son

LA CARNINE LEFRANCQ rend la Zomothérapie agréable
ELLE PLAÎT AUX MALADES, ELLE NE S'ALTÈRE PAS, ELLE AGIT !

œuvre, est le Dr Bianchon. Presque mourant, il disait : « Allez chercher Bianchon ; il n'y a que Bianchon qui puisse me tirer de là. »

Il était jaloux de ses rivaux, quelquefois même, des morts. Sainte-Beuve ayant fait un article sur le poète Loyson, très digne d'être ramené à la lumière, il écrivait : « La muse de M. Sainte-Beuve est de la nature des chauves-souris... Sa phrase molle et lâche, impuissante, couarde, côtoie les sujets ; elle tourne dans l'ombre comme un chacal ; elle entre dans les cimetières et elle en rapporte d'estimables cadavres qui n'ont rien fait à l'auteur pour être ainsi remués, des Loyson, des... » Balzac était jaloux de Loyson comme Sainte-Beuve l'était de Chateaubriand.

Mais il avait quelques qualités assez hautes. Sainte-Beuve a dit de lui, en l'accusant d'une négociation commerciale qu'il a été prouvé à peu près qu'il n'a pas faite : « Ce mélange de gloire et de gain m'importune. » Or, en fût-on importuné, c'est bien cela. Il a aimé le gain ; mais il a aimé aussi la gloire et ce ne fut jamais uniquement pour l'un et ce fut toujours aussi pour l'autre qu'il a travaillé. Il aimait à raconter qu'en Russie, une demoiselle de compagnie apportant le thé et la maîtresse de maison disant : « Eh bien ! vous disiez donc, monsieur de Balzac... » La jeune fille, de saisissement, avait laissé tomber le plateau. « Je sais ce que c'est que la gloire, » ajoutait-il, vraiment heureux. A la vérité, le plateau serait sans doute tombé également pour Frédéric Soulié ; mais le mot n'en est pas moins aimable et rend sympathique celui qui l'a dit.

Encore, il était certainement bon, généreux et franc. Il a gardé longtemps auprès de lui un secrétaire, illustre depuis, du reste, qui ne faisait rien du tout et qui

était très indigne de son indulgence. Son humeur était familière et joviale, pour mieux dire elle était passionnée ; il avait des colères, des emportements terribles et (le plus souvent, du reste) une grosse gaité populaire, de grosses plaisanteries, un éclat de rire énorme. On disait à Fontenelle : « Vous n'avez jamais ri ! » — « Je n'ai jamais ri, » répondait-il, c'est-à-dire je n'ai jamais fait :

Ah ! Ah ! Ah ! Tout au contraire, Balzac ne souriait jamais ; mais il faisait : Ah ! Ah ! Ah ! presque tout le temps. Il était peuple dans le mauvais et aussi dans le bon sens du mot, de la tête aux pieds.

Ses opinions aristocratiques étaient, comme il arrive souvent que sont les opinions politiques, juste à contresens, du moins en apparence, de son tempérament. Il était peuple et avait des opinions aristocratiques, comme Béranger, à l'inverse, voulait être peuple et y réussissait du reste et avait le tempérament et le caractère d'un bourgeois discret, avisé, adroit, malin, prudent et délicat dans ses goûts.

Il eut plutôt des camarades que des amis. M^{me} de Girardin l'aimait assez, quoique un peu gênée quelquefois par ses incartades ; Gautier avait pour lui cette aimable et majestueuse indulgence au delà de laquelle il n'allait guère en amitié ; Hugo l'aimait d'admiration et, du reste, savait maintenir quelque distance entre lui et soi ; George Sand, qui l'admira toujours, qu'il aime et dont il a tracé un beau portrait dans sa *Mademoiselle de Maupin*, le trouvait trop rabelaisien, lui disait : « Vous êtes un polisson ! » à quoi il répondait : « Vous êtes une bête ! » à quoi elle répliquait : « Je le sais bien ! » Je ne vois guère que Henri Monnier, Léon Gozlan, Méry, de plus petits que lui, avec qui il ait eut un commerce suivi et intime.



HONORÉ DE BALZAC
d'après un daguerrétype de Nadar.



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCO

PUR SUJ DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAUCEUR AGRÉABLE

FUMOUE - 78, Faub. St. Denis, PARIS

R. C. SEINE
25.137



Le Docteur Léon BINET
Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris

Il ne déplut pas à Lamartine, ce qui est singulièrement à son honneur. Le grand poète de l'idéal en parle ainsi : « Balzac était debout (chez M^{me} de Girardin) devant la cheminée de ce cher salon où j'avais vu passer et poser — je crois qu'il n'y met pas de malice — tant d'hommes ou de femmes remarquables. Il n'était pas grand, bien que le rayonnement de son visage et la mobilité de sa stature empêchassent de s'apercevoir de sa taille; mais cette taille ondoyait comme sa pensée; entre le sol et lui il semblait y avoir de la marge; tantôt il se baissait jusqu'à terre comme pour ramasser une gerbe d'idées; tantôt il se redressait sur la pointe des pieds pour suivre le vol de sa pensée jusqu'à l'infini. Il ne s'interrompit pas plus d'une minute pour moi (il n'était rien moins que timide; il ne l'était pas même dans cette mesure où la timidité est de la politesse), il était emporté par sa conversation avec M. et M^{me} de Girardin. Il me jeta un regard vif, pressé, gracieux, d'une extrême bienveillance. Je m'approchai pour lui serrer la main, je vis que nous nous comprenions sans phrase et tout fut dit entre nous; il était lancé, il n'avait pas le temps de s'arrêter. Je m'assis et il continua son monologue, comme si ma présence l'eût ranimé au lieu de l'interrompre. L'attention que je donnais à sa parole me donnait le temps d'observer sa personne dans son éternelle ondulation. Il était gras, épais, carré par la base et les épaules; le cou, la poitrine, le corps, les cuisses, les membres puissants; beaucoup de l'ampleur de Mirabeau, mais nulle lourdeur; il y avait tant d'âme qu'elle portait tout cela légèrement et gaîment comme une enveloppe souple et nullement comme un fardeau; ses bras gesticulaient avec aisance; il causait comme un orateur parle... » On sait que, sous le nom de Canalis, Balzac a tracé de Lamartine un très beau et bienveillant portrait.



LA MAISON DE BALZAC, A PARIS

Bibl. Nat. Est.

C'était un travailleur, il ne faut pas dire infatigable puisque, évidemment, il s'est fatigué et que, de puissante constitution et né pour mourir octogénaire, comme son père, il est mort à cinquante ans; c'était un travailleur acharné et puissant. Il a écrit près de cent ouvrages — quelques-uns courts — en vingt-cinq ou vingt-six ans, et cela non pas, ainsi qu'on dit, comme "une force de

la nature", laquelle fait toujours la même chose, mais à travers mille projets, mille entreprises et mille desseins qui tourbillonnaient sans cesse dans sa tête fumeuse; à travers cent voyages et toujours aux prises avec les soucis harcelants et les mortels embarras de la dette indestructible et renaissante. Il travaillait d'ordinaire la nuit, quelquefois jour et nuit, sans sortir, sans presque bouger de sa table de travail, se soutenant et, malheureusement, s'excitant avec d'innombrables tasses de café noir. *La Cousine Bette* fut ainsi écrite en six semaines, ce qui donne dix pages par jour et, probablement, de sept à huit heures de travail

par jour, chiffre énorme pour ceux qui savent ce que c'est qu'une véritable heure de travail littéraire. Il corrigeait ou plutôt augmentait infiniment, il lui fallait cinq, six ou sept épreuves d'imprimerie. Le manuscrit qu'il avait donné aux typographes n'était pour lui souvent, du moins, qu'une maquette qu'il agrandissait ou qu'un canevas sur quoi il brodait. Comme Victor Hugo (on le sait par l'examen des manuscrits de celui-ci) son texte lui par lui l'inspirait et lui suggérait ses plus beaux traits; mais ce qui inspirait Hugo, c'était son manuscrit et ce qui inspirait Balzac, c'était le déjà imprimé.

C'était un admirable ouvrier de lettres, probe, consciencieux, scrupuleux et acharné. Il est de ceux pour qui ont été choses méritées, même moralement, le succès et la gloire.

EMILE FAGUET, de l'Académie Française

**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANCO
réussit
toujours et très vite

GERARD D'HOVILLE

LE CHANT DES OISEAUX

Avant même qu'une première lueur se soit glissée entre les volets clos dans la chambre dormante, on entend les petites voix des oiseaux, d'abord hésitantes, puis enhardies, qui s'éveillent, qui murmurent, qui jaspent, qui s'appellent, qui se répondent et qui semblent dire à la paresseuse qui sommeille : « Bonjour ! Ouvre les yeux. Voyons ! hâte-toi ! Une fois encore c'est l'aube, le soleil, la vie ! Une fois encore nous allons palpiter dans l'air joyeux, planer, passer, chanter, errer, nous reposer sous les branches après nous être enivrés de ciel. Pour tout un jour encore nous possédons la nature. Pour tout un jour le printemps est à nous ; le printemps est à toi... en veux-tu délaïsser une heure ? Quoi ! tu te rendors, imprudent ! Sait-on jamais si l'on s'éveillera demain ? Nous, joyeux, ravis, éblouis, charmés, nous ne voulons pas perdre une seule minute lumineuse. Quelle folie que celle qui te fait préférer les ténèbres du sommeil à la clarté limpide de l'aurore. Réveil ! ô divin réveil ! qui nous rends dans un éblouissement doré tous les trésors de la vie ; réveil, nous te célébrons, nous te chantons ; réveil qui épanouis les roses, réveil qui rajeunis les ramures, qui recrées le monde, réveil aux ailes de lumière, réveil au vol empourpré qui t'élance hors de ton nid sombre, réveil plein d'amour, réveil plein d'allégresse, nous t'adorons ! »

Ainsi parlent sans doute les mille voix babillardes qui étourdissent de leur ramage le premier matin pâlisant et gris. Une première voix d'abord a donné le signal. Une autre y répond... Puis une troisième. Il semble que les petits chanteurs invisibles se demandent avant d'attaquer le grand morceau d'ensemble : « Est-il temps?... Il est temps... Il est temps. » Et alors tous les petits gosiers obéissants commencent le grand chœur de l'aube, prélude argentin à l'ardent cantique du soleil. Ah ! qu'ils chantent bien, les oiseaux des matins de mai ! les oiseaux bavards qui veulent chasser le sommeil, et qui déchirent à coups de bec joyeux le grand voile nocturne du silence ! Comme l'eau de sources aériennes, cristallin, rebondissant, intarissable, leur chant circule et s'épanche et retombe en mille gouttes qui étincellent. C'est de toutes ces chansons pures, de tous ces

courants babillards que vient la rosée matinale. Les notes aiguës, les trilles, les sifflements, les roulades alternent, se rejoignent ou se confondent dans un ruissellement de perles limpides. Et toutes les gouttes irisées, qui bientôt tremblent au bord des fleurs ou des feuillages, sont les notes perdues de cette unanime chanson dont s'égosillent à l'aurore les oiseaux vainqueurs de la nuit.

**

Certes ! je crois qu'ils ont été créés, les charmants oiseaux, en même temps que la lumière.

Dès que la lumière fût, de milliers de petits gosiers encore invisibles jaillit et s'épancha leur jubilation matinale. Les voix des oiseaux étaient nées. Peut-être que les oiseaux eux-mêmes ne furent créés que plus tard, après les fleurs et les feuillages. Mais leurs voix, mais leurs chansons animaient déjà l'air prêt à la vie. J'aime à croire cela et, chaque matin où l'universel gazouillement, malgré moi, si tôt ! m'éveille, évoquer les premiers matins de la terre entre deux rêves.

Aux heures chaudes, il se taisent, les oiseaux. Peut-être dorment-ils un peu. Le soleil les garde et ils n'ont pas peur comme la nuit. Parfois l'un d'eux exécute un air difficile ; un autre répond et de menus pépiements applaudissent. Puis c'est le silence, que déchire seulement le cri enroué de quelque paon, le silence doux qu'accompagne en sourdine le

roucoulement de quelque ramier. Et soudain, avec un bruit de soie, un pigeon rapide et d'un blanc d'argent sur le ciel et la mer s'élance et disparaît...

Avant le soir, les hirondelles tournoyantes font entendre leurs cris rapides. Puis peu à peu elles s'en vont... on ne les voit plus... Où sont-elles ? Ont-elles dépassé le crépuscule ? Se sont-elles enfoncées comme des flèches dans les nuages orangés du couchant ? Ont-elles blessé le ciel vert ? Mais de nouveau, c'est le silence, la solitude ; il semble que tout se recueille avant d'écouter l'adieu des oiseaux. Tout à coup leurs voix, leurs petites voix mélancoliques, leurs voix sans soleil, leurs voix sombres s'élèvent timidement, tristement. D'abord, comme à l'aube, ils s'interrogent, ils s'appellent



PRINTEMPS

par L. F. KUWALSKY. — Photo Bross & Cie.



LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,

l'élément spécifique, actif, thérapeutique, **C'EST LE JUS**

D'HERICOURT
17, LA ZOO-THÉRAPIE, Ruef, éditeur

« Est-ce elle? est-ce bien elle? la nuit? Ce n'est pas un nuage? C'est bien la grande ombre. La nuit... C'est la nuit... O nuit !... ».


Et dans leur chant d'adieu, dans le bonsoir qu'ils s'adressent passe et tremble je ne sais quoi d'émouvant et de pathétique. Le jour, le jour délicieux une fois de plus est mort! Une fois de plus, il va falloir subir l'angoisse des ténèbres... Et le soleil renaitra-t-il jamais? De toute cette ombre immense, infinie, comment s'élèvera de nouveau la clarté? N'est-ce pas la nuit éternelle? O jour resplendissant! pourquoi nous as-tu abandonnés?

Et c'est alors que dans la nuit obscure, mystérieuse comme une fontaine cachée sous les branches, pure comme l'onde d'une source ignorée, ruisselle la voix adorable du noir rossignol printanier. Tel qu'un jet d'eau d'argent qui jaillit, sanglote et retombe dans la vasque ténébreuse, sa voix monte, sa voix s'élève aussi lumineuse qu'un rayon de lune, sa

voix s'étend, transperce l'ombre et se tait après un trille clair.

On m'a dit qu'il mourait d'amour pour la rose et qu'il chantait les peines de son cœur par les nuits parfumées, aussi bien quand la lune est ronde, ou lorsque scintillent les astres, que lorsque l'ombre est noire profondément. J'ai longuement écouté son chant, son chant où frémit l'éternel émoi de la saison la plus amoureuse. Oui, c'est un chant d'amour, un beau chant d'amour, mais ce n'est pas un chant de tristesse. Il dit que le jour reviendra et qu'il ne faut pas craindre la douce nuit; il dit avec une confiante ardeur que la plus belle aurore sera peut-être la prochaine aurore. Il dit l'espoir du renouveau, la secrète splendeur de la vie. Il dit que tout passe et que rien ne meurt, et que chaque nuit que les oiseaux redoutent les conduit à l'émerveillement d'une nouvelle aube. Et tout en exaltant la lumière future, son chant, son chant adorable et mystérieux, rend les ténèbres tellement divines que l'on ne souhaite plus voir venir le jour.

GÉRARD D'HOVILLE.



La Carnine
RÉGÈNÈRE LE SANG
REFAIT DES MUSCLES
ACCROÎT LE POIDS
DU CORPS

Lefrancq

TOULOUSE — MUSÉE DES AUGUSTINS



LE MASSAGE — SCÈNE DE HAMMAM

Tableau de Ed. DEBAT-PONSAN (1847 + 1913). — École Française.

LE DOCTEUR LÉON BINET

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris

Né près de Provins, en Seine-et-Marne, Léon Binet arrivait à l'Internat en 1913, et en 1922, il était Médaille d'or. En 1923, il été nommé professeur agrégé de physiologie, et en 1925, médecin des Hôpitaux.

Il est en outre, actuellement Chef du Laboratoire de Physiologie de la Faculté de Médecine.

Les travaux du docteur Léon Binet sont fort nombreux et ses recherches portent, surtout, sur la respiration et la physiologie des poumons. Avec le professeur Roger, il a montré l'action du poumon sur les graisses; puis il y a étudié les réactions mécaniques et biochimiques déclenchées par l'asphyxie. Il a démontré que la rate est un réservoir d'éléments figurés annexé à la respiration. Il a fait avec Langlois l'étude du pneumothorax expérimental, et, avec Blanchetière, il a établi le rôle du soufre dans la respiration des tissus.

D'autre part, le docteur Binet s'est attaché à l'étude expérimentale de certaines maladies : de l'occlusion intestinale (avec Gosset), de la pancréatite hémorragique (avec Brocq).

Parmi les ouvrages du jeune et savant physiologiste, nous devons citer : une *Physiologie du Nourrisson*, (avec Lesné), 1921 ; des *Recherches sur le Tremblement* (1918) ; l'*Examen du Pou-*

mon, avec Achard, 1922 ; et *Questions Physiologiques d'actualité*, 1927. Notons d'ailleurs que le docteur Binet est secrétaire général d'un *Traité de Physiologie* en onze volumes, publié par la librairie Masson.

Expérimentateur très actif, le professeur agrégé

Binet consacre cependant une grande partie de son activité à l'enseignement. Depuis 1923, il fait à la Faculté de Médecine des Conférences de Physiologie ; en 1925, il a inauguré des Conférences sur les *Actualités Physiologiques*, et en 1928, il fut envoyé à la Faculté de Médecine de Gand comme professeur d'échange.

Lauréat de la Faculté de Médecine, de l'Académie de Médecine, de l'Académie des Sciences et de la Société de Biologie, le docteur Léon Binet est trésorier de la Société de Biologie.

Médecin d'un bataillon d'infanterie pendant la guerre, il est l'auteur d'un livre sur le *Médecin aux tranchées*. Puis,

attaché à l'*Inspection des études chimiques*, il y poursuit des expériences sur les gaz de combat.

Il est chevalier de la Légion d'Honneur.

Explication du Portrait-Charge. — Le Docteur Léon Binet étudie le poumon dans ses rapports avec le métabolisme des graisses et dans ses relations avec la physiologie de la rate (chasse splénique au cours de l'asphyxie).



Photo G. L. Manuel Frères

STANCES

*Un hymne harmonieux sort des feuilles du tremble
Les voyageurs craintifs, qui vont la nuit ensemble.
Haussent la voix dans l'ombre où l'on doit se hâter.
Laissez tout ce qui tremble
Chanter.*

*Les marins fatigués sommeillent sur le gouffre.
La mer bleue où Vésuve épand ses flots de soufre
Se tait dès qu'il s'éteint, et cesse de gémir,
Laissez tout ce qui souffre
Dormir.*

*Quand la vie est mauvaise on la rêve meilleure.
Les yeux en pleurs au ciel se lèvent à toute heure.
L'espoir vers Dieu se tourne et Dieu l'entend crier.
Laissez tout ce qui pleure
Prier.*

*C'est pour renaître ailleurs qu'ici-bas on succombe,
Tout ce qui tourbillonne appartient à la tombe.
Il faut dans le grand tout tôt ou tard s'absorber.
Laissez tout ce qui tombe
Tomber.*

VICTOR HUGO.



PREMIÈRES ÉPREUVES

par ALBERT GUILLAUME. — Photo Braun & Cie.



SAINT CHARLES BORROMÉE ASSISTANT LES PESTIFÉRÉS DE MILAN
Tableau de Gaspar de CRAVER (1584 + 1669). — École Flamande.



Prantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE

EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— DIRECTION —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE

(SEINE)

TEL. COMBAT 01-34 R DU C. SEINE 25.105

24^e ANNÉE

N° 256

MAI 1929

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE TOULOUSE ET SES ORIGINES

La Faculté de Médecine de Toulouse est, après celles de Montpellier et de Paris, la plus ancienne de France.

« L'Université de Toulouse a été fondée en 1229 par Raymond, comte de Toulouse, qui fut obligé à ce faire par le Pape et par le roi saint Louis, pour réparer les désordres que l'ignorance et l'hérésie des Albigeois avaient causés dans la province. » « Pour réfuter fortement l'hérésie. » (Synode de 1229.)

L'Université se composait des quatre Facultés de Théologie, Droit Civil et Canon, Médecine et Arts.

L'enseignement de la médecine consista, à l'origine, dans la lecture, avec commentaires en latin, des œuvres d'Hippocrate, selon le programme de l'Université de Paris, qu'on avait pris pour modèle, et conformément à l'esprit d'orthodoxie du temps. L'Université de Toulouse ajouta à ce programme une nouveauté : « Les médecins enseignent Galien ; de même, on entend lire les livres de nature (Aristote) interdits à Paris. »

Cette manière de concevoir l'enseignement médical étonne aujourd'hui, où l'on sacrifie moins aux

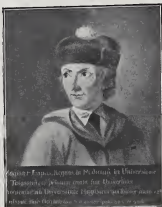
dissertations qu'aux recherches expérimentales ; mais il faut faire la part des erreurs du temps, et

apprécier toutes choses selon le milieu, les préjugés, les passions et les puissances des siècles précédents.

L'Eglise, plus encore que l'État, domine l'Université, surtout dans cette région où l'on a érigé celle-ci comme un boulevard contre l'hérésie albigeoise.

Le tempérament général des Universités est profondément dominé par les influences originelles, et leur histoire se ressemble partout, à Paris comme à Toulouse. Produites en pleine féodalité, elles en suivent les traditions : les distinctions établies entre les classes sociales sont pareillement introduites dans la science, et les médecins se constituent en aristocratie professionnelle ; ils considèrent comme humiliante la pratique manuelle, et se cantonnent dans l'étude des textes et les dissertations sur les auteurs, dans les théories scolastiques. La Faculté

développe cet esprit et encourage ces tendances ; avec le titre, elle confère des privilèges aux docteurs qu'elle institue.



LUPUS
Médecin du Comte Raymond VII
(1179-1267)

NUMÉRO SPÉCIAL ÉDITÉ PAR LA CARNINE LEFRANCQ A L'OCCASION DU
VII^e CENTENAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
(1229 - 1929)

De ce mépris des œuvres opératoires naît la corporation des chirurgiens, barbiers et apothicaires, c'est-à-dire l'exercice de la chirurgie et de la pharmacie, la médecine pratique en un mot; comme il y avait deux partis, la guerre s'alluma, guerre sans trêve ni merci; et la vie de la Faculté de Médecine est remplie des revendications que les docteurs-régents, jaloux de leurs privilèges, exercent contre les maîtres-chirurgiens, durs au labeur, ardents à la riposte et décidés à conquérir un rang que la Faculté conteste ou refuse à l'Ecole de Chirurgie.

La division est profonde et définitive entre les deux établissements: la Faculté de Médecine, organe de l'Université, confère des grades, fait des bacheliers, licenciés et docteurs; ses professeurs portent le titre de docteurs-régents; l'enseignement qu'elle distribue est une sorte de scolastique médicale, faite de lectures et commentaires, d'argumentations ou plutôt de « disputes », qui se renouvellent à propos de chaque examen et de chaque concours; elle institue des praticiens sous le nom de docteurs.

Le Collège des Chirurgiens, plus tard Ecole Royale de Chirurgie, était une simple corporation; il faisait des praticiens nommés maîtres en chirurgie; les élèves s'appelaient compagnons ou aspirants à la maîtrise; aux professeurs, on avait imposé le titre de démonstrateurs; et ils démontraient en effet, car leur enseignement était essentiellement pratique: les opérations, l'anatomie, etc.

Tous les centres universitaires eurent ainsi, à côté de la Faculté, établissement médical officiel, un établissement libre: le Collège des Chirurgiens.

L'ancienne Faculté de Médecine (1229-1792)

A la création de l'Université, en 1229, les professeurs en médecine, étaient compris dans la Faculté des Arts sous le nom de philosophes. Plus tard, l'énorme accroissement de la population scolaire donnant plus d'importance aux études médicales, celles-ci constituèrent un groupe indépendant: la Faculté de Médecine, qui se fixa dans des locaux distincts, sis « Rue des Loix ».

L'histoire de la Faculté de Médecine est fort incertaine pour les premiers temps, et les documents relatifs à cette époque sont rares. Un des plus

curieux est la lettre de Charles VI (10 juillet 1411), faisant droit aux réclamations de l'Université toulousaine sur l'exercice illégal de la médecine, qui était pratiquée « non seulement par des hommes ignorants et dépourvus de titres, mais encore par des femmes ». Il est enjoint aux uns et aux autres de ne point exercer sans avoir été examinés, *examinati vel examinatos*, en présence des Capitouls, devant des maîtres-jurés. On ne s'attendait guère à trouver la question des femmes-médecins, résolue par l'affirmative au commencement du XV^e siècle.

En 1597, le roi confirme par lettres-patentes les statuts de la Faculté de Médecine en l'Université de Toulouse et l'enregistrement en est fait par le Parlement en 1599.

En 1604, Henri IV ajoute aux deux chaires primitives, une troisième chaire pour la chirurgie

et la pharmacie, en faveur de Jean de Queyras, docteur de l'Université de Montpellier.

Un siècle plus tard, en 1705, création d'une quatrième chaire pour l'anatomie et la chirurgie. Jean-Joseph Courtiat, qui occupait la charge de conseiller-médecin ordinaire de la ville de Toulouse, en fut le premier titulaire, par érection de sa charge en chaire de Faculté.

En même temps, la troisième chaire consacrée à la chirurgie et pharmacie prenait le titre de chaire de « pharmacie et chymie ».

Cette création aussi fut imposée à la Faculté par édit royal, mais surtout par la force même des choses. La corporation des chirurgiens enseignait l'anatomie depuis longtemps déjà et son amphithéâtre devenait « de jour en jour plus célèbre et plus nombreux » par la quantité des étudiants qui assistaient aux démonstrations anatomiques.

La Faculté ne pouvait rester plus longtemps étrangère à ce mouvement vers l'art manuel et elle enseigna l'anatomie. Il est probable toutefois qu'à Toulouse, la pratique de la dissection ne fut pas adoptée d'emblée, et que d'abord le docteur-régent expliquait, gardait sa dignité et ne



RAYMOND DE SÉBONDÉ
Auteur de la *Theologia Naturalis*
traduite par MONTAIGNE, et citée
dans ses « ESSAIS »



FRANÇOIS SANCHEZ
Médecin et Philosophe
(1550-1623)

La Carline Lefrançois est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques

touchait jamais au sujet, la dissection étant faite par un aide, ordinairement un chirurgien.

En 1754, le roi Louis XV avait confirmé par lettres-patentes les statuts de la communauté des chirurgiens de la ville de Toulouse et, en 1761, fondé l'École Royale de Chirurgie.

Ces avantages conquis par la corporation rivale poussent la Faculté à l'abandon de ses anciens errements; en 1773, les professeurs Perez et Arrazat fondent une nouvelle chaire dont ils fournissent le capital, soit 20.000 livres, et le roi Louis XV établit cette cinquième chaire avec le titre de Médecine pratique pour les étudiants de troisième année. Les études médicales duraient alors trois années pour l'obtention du grade de bachelier; il est probable que la plupart des élèves allaient ensuite à Montpellier, où les attirait l'éclat de cette faculté célèbre, pour y terminer leurs études et y conquérir le grade de docteur; cependant nous possédons plusieurs thèses soutenues devant la Faculté de Toulouse, qui prouvent qu'elle aussi avait le privilège de conférer ce grade.

Le XVIII^e siècle était le temps des initiatives personnelles. À la même date (1773-1775), on agrandit la Faculté de Médecine et on construisit un amphithéâtre propre à tenir un cours de chimie et d'anatomie. Pendant la durée des réparations, l'Hôtel-Dieu accorda son amphithéâtre pour la continuation des études anatomiques (Février 1772).

Les professeurs avaient dû emprunter 8.000 livres pour cette entreprise; et en décembre 1793, l'Université payait encore intérêt pour cette créance.

Depuis longtemps déjà, et sans doute à la suite de l'édit de 1707, portant règlement de l'enseignement de la médecine, chirurgie, pharmacie et botanique, pour les collèges en médecine, la botanique aussi était enseignée à la Faculté, et le zèle des professeurs avait suppléé au défaut de fonds pour la chaire de botanique. En 1783-1784, la Faculté réclama et obtint des administrateurs de la ville un terrain, avec deux tours du rempart, situé entre les portes Matabiau et Arnaud-Bernard pour être converti en jardin botanique, et, de plus, mille écus pour son établissement.

L'ensemble de l'enseignement médical était donc constitué par cinq chaires magistrales et par un cours complémentaire de botanique.

La Révolution trouva la Faculté de Toulouse parmi les plus importantes du royaume. Le rapport de Fourcroy à la Convention (7 germinal, an XI) porte que,

sur dix-huit Facultés de Médecine nominales, neuf seulement étaient en activité, et plus ou moins prospères. Paris occupait le premier rang, Montpellier le second, Toulouse le troisième.

Les annales toulousaines ont gardé les noms de quelques-uns des professeurs de l'ancienne Faculté; d'autres ont survécu par leurs œuvres. La Faculté a conservé « les portraits de plusieurs professeurs célèbres dont les noms l'ont illustrée: les portraits de Lupus, de Raymond de Sébonde, d'Augier Ferrier, dont le buste en marbre occupe un rang distingué dans la Galerie des Illustres; et celui du célèbre Sanchez, surnommé le Sceptique, sont placés aux quatre angles, comme les principales colonnes de la Faculté ».

Lupus, premier médecin de Raymond VII, comte de Toulouse, signa en 1239, en qualité de professeur en médecine, la quittance de la somme que le comte avait été obligé de payer pour l'entretien de l'Université pendant dix ans. Il avait été nommé à la fondation de l'Université.

Raymond de Sébonde, né à Barcelone, professa à Toulouse la médecine et la théologie. — *In Academia Tolosana medicinae professor, doctoratus gradu in philosophia et sacra scientia illic insignatus. Mort en 1432.* Il est l'auteur de la *Théologie naturelle*. Montaigne lui a consacré dans ses *Essais* un long chapitre intitulé « Apologie de Raimond Sebond ».

et fit même pour son père une traduction de ce livre « basti d'un espagnol baragouiné en terminaisons latines ».

Augier Ferrier, né vers 1513, mort en 1588; obtint au concours, en 1551, la chaire de médecine, après avoir été médecin de la reine Catherine de Médicis. Il composa un traité de la peste.

François Sanchez, Lusitanien, né en 1553, mort en 1623. Son surnom de « Sceptique » lui vint de son traité fameux: *de Multum nobili et primâ universali scientiâ: quod nihil scitur*.

Jean Queyrats, qu'un édit royal avait fait professeur de chirurgie et pharmacie en 1604, n'occupa sa chaire qu'en 1610; il consentit à abandonner sa régence en 1612 et l'obtint peu après par « dispute ». Il mourut en 1642.

Jean Lecocq, appelé en 1645 à la régence de la chirurgie, vacante par suite de l'absence de Glaçon, docteur-régent en chirurgie et pharmacie, lequel étant parti pour Bologne, en Italie, n'était pas rentré dans les deux mois, conformément à un arrêt du Parlement. Lecocq mourut en 1661.



JEAN LOSTALET
Maître-Chirurgien
1669



JEAN PONTAC
Maître-Chirurgien
1634



Le plus énergique reconstituant
LA CARNINE LEFRANÇO
est préparée avec de la viande
de bœuf crue, choisie, dans une
USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la
science actuelle sont rigoureusement observées

François Bayle, né à Boulogne-en-Cominges en 1662, mort en 1709. Il fut deux fois concurrent à une chaire de médecine, d'abord pour la succession de Ryordan, où Jean Cartier lui fut préféré. Il fut évincé à cause de ses opinions avancées; dans ses disputes il avait eu le courage de discuter Aristote et Gallien, de faire l'apologie de la science et du progrès. Il laissa une grande réputation de probité et de zèle infatigable dans ses fonctions de professeur. Il a publié de nombreux ouvrages, d'une indépendance et d'une hauteur d'idées fort surprenantes: il combat la possession, les influences du mauvais esprit; il considère les épidémies des convulsionnaires comme des états particuliers du système nerveux ayant pour cause des lésions organiques.

Jean Astruc, né en 1684, fut professeur à la Faculté de Toulouse de 1710 à 1715, puis à celle de Montpellier où il remplace Chirac. En 1729, il quitte Montpellier et devient médecin du roi de Pologne, Auguste II. En 1730, on le retrouve à Toulouse comme Capitoul de la ville. En 1731, il est à Paris, professeur au Collège de France où il remplace Geoffroy. Enfin en 1743, célèbre depuis longtemps déjà par ses écrits, il est reçu docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, avec des honneurs inaccoutumés. Il occupa sa chaire pendant vingt-trois ans, jusqu'à sa mort, en 1766, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Médecin savant, il fut proclamé l'ornement de son siècle. La longue liste de ses écrits embrasse une période féconde de soixante-cinq ans (1702 à 1766) et porte sur les sujets les plus divers de médecine, histoire naturelle, métaphysique, théologie, etc.

Gardell, médecin et mathématicien, né à Toulouse en 1726, mort en 1808 à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il fut d'abord Oratorien à Paris, puis abandonna la robe, se lia avec Diderot et d'Alembert, fut rédacteur à la *Gazette de France*, et enfin se voua tard à la médecine. Il se fixa à Toulouse et conquit « après dispute » la chaire de médecine à la Faculté et celle de mathématique à l'Université (1773-1779). On lui doit une traduction des œuvres d'Hippocrate.

Pierre Gouazé, élu en 1731; membre et fondateur de l'Académie des Sciences de Toulouse, célèbre à la Faculté par son éloquence et son savoir, autant qu'à la ville comme praticien éminent.

Thomas de Perez, fondateur, en 1773, de la chaire de médecine théorique et pratique.

Tous ces maîtres de l'ancienne Faculté ont leur portrait conservé à la Faculté actuelle de Médecine, où ils forment une précieuse galerie d'ancêtres scientifiques.



ALEXIS LARREY
Professeur d'Anatomie
(1750-1827)



DOMINIQUE LARREY
Chirurgien
de la Garde Impériale
Statuette en terre cuite
(Faculté de Toulouse)

Le Collège des Chirurgiens et l'École Royale de Chirurgie.

Les Almanachs historiques de Baour consacrent aussi une notice à l'École de Chirurgie; et ils sont instructifs, même par le rang où ils placent cette institution dans le corps du volume. Quoiqu'il fût devenu École Royale, le Collège des Chirurgiens n'est pas compris dans le cadre de l'Université; bien plus, il figure dans l'Almanach après l'Académie d'Equitation et l'Académie d'Escrime.

Les origines du Collège furent modestes: les maîtres-chirurgiens s'étaient de bonne heure établis en corps de communauté; à leur tête étaient des syndics ou « bailes » au nombre de quatre nommés par chacune des sections que comprenait la corporation. Ils avaient rédigé des statuts et règlements pour l'exercice de la « chirurgie et barberie ».

Il existe des lettres-patentes datées de 1290, portant défense à tous autres qu'aux gradués d'exercer la médecine et la chirurgie. De nouvelles lettres, en 1483, portent confirmation des privilèges du premier barbier du Roy et des autres barbiers du royaume faisant la chirurgie.

En même temps la communauté s'était imposée le devoir d'enseigner la profession. Elle se nommait, chaque année, un maître pour démontrer l'anatomie, l'ostéologie et les opérations. L'enseignement de la chirurgie comprenait donc un seul cours, et on changeait chaque année celui qui en était chargé. Les leçons étaient données dans un lieu à ce destiné et situé contre les « Pauvrettes ». Telle fut l'origine du Collège des Chirurgiens.

L'enseignement, le droit de conférer la maîtrise et le droit d'exercer la chirurgie appartenait donc à la corporation des maîtres en chirurgie; mais la Faculté avait la haute main sur la collation des degrés. Une ordonnance royale donnée à Blois en 1579 porte que les chirurgiens doivent être reçus par les docteurs-régents en médecine.

Les élèves du Collège, compagnons chirurgiens ou apprentis, avaient aussi leur office de chirurgie et barberie, et en 1517 ils publièrent les ordonnances et statuts de la communauté, auxquels les Capitouls donnèrent leur approbation.

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉURALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCHONDRIE



LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La **CARNINE LEFRANÇOIS**

SONT SUPÉRIEURS À CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES



LES CAPITOUX DE TOULOUSE

*Nommés par arrêt du Parlement, le 28 Novembre 1622
Tableau peint par Jean CHALETTE (Troyes : 1581 — Toulouse : 1643)
pour la Chapelle de l'Hôtel-de-Ville de Toulouse (Décembre 1623)*

Leur conseil se composait d'un abbé ou chef, d'un lieutenant et de quatre conseillers.

Dans les statuts et règlements de la communauté, confirmés par le roi en 1754, le droit d'enseigner la profession était incontestablement reconnu par l'article 21, dont le texte même est curieux à lire :

« La communauté fera démontrer publiquement dans la chambre commune ou dans l'amphithéâtre ordinaire, par un des maîtres, qu'elle nommera tous les ans, l'anatomie, l'ostéologie et toutes les opérations de la chirurgie; et en cas qu'elle ne puisse pas avoir un sujet humain, la démonstration se fera sur un sujet desséché, et sur des animaux pour les opérations du bas-ventre et de la poitrine, et sur la tête d'un veau pour le trépan. »

Mais il fut aisé de reconnaître qu'un seul professeur était insuffisant pour remplir d'une manière convenable ces différents programmes; aussi, à la demande des maîtres-chirurgiens, le roi créa en 1761 une École de Chirurgie à Toulouse avec cinq professeurs-démonstrateurs royaux. Dès lors, l'enseignement devint régulier et complet avec cinq chaires: pour les premiers éléments ou principes, — les maladies des os, — l'anatomie, — les opérations, — les accouchements. Plus tard, en 1764, une sixième chaire devait être ajoutée pour la matière médicale et chirurgicale.

L'ouverture solennelle de l'École eut lieu le 4 avril 1762, dans la salle de l'Académie des Sciences.

De cette époque date pour Toulouse une ère brillante; cette création est accueillie avec faveur par tous les pouvoirs, qui concourent à sa prospérité. En 1763, l'Hôtel-Dieu accorde à l'École de démonstration d'anatomie, quatre cadavres, comme il en est accordé quatre à l'École de médecine.

En 1786, sur la demande des professeurs, la ville fonde seize prix pour exciter l'émulation des étudiants.

Dans les services publics, les chirurgiens tenaient une place plus importante que les médecins: il y avait des chirurgiens pour la peste « pro peste », pour les contagions, pour la visite des malades pauvres.

De même les études pratiques en vue du grade étaient plus solides qu'en médecine. Les chirurgiens avaient un stage à faire à l'hôpital avant la maîtrise; ils étudiaient l'anatomie sur le cadavre, et ils se livraient à ces recherches avec passion. En 1734, le Conseil de l'Hôtel-Dieu avait autorisé un chirurgien de la Maison à faire un cours d'anatomie.

En 1751, le chirurgien de l'Hôtel-Dieu Taillard, fils de l'hôpital un cours d'anatomie, ostéologie et opérations. On y pratiquait aussi les autopsies, non toutefois sans difficulté, car les registres font mention des empêchements que donnent les prêtres à l'ouverture des cadavres, en avançant l'heure des funérailles, etc. (Septembre 1754, Janvier 1767.)

Dans la profession comme dans l'enseignement, la chirurgie l'emporta donc à la longue sur la médecine, et la valeur scientifique des chirurgiens devint, par la force des choses, un appui plus sûr que toutes les lettres de noblesse.

À la fondation de l'École Royale, en 1761, les professeurs désignés furent: Cazabon, Bécane, Brun, Sicres, Fronton père. Peu après, en 1764, Taillard, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, fut nommé à la nouvelle chaire de matière médico-chirurgicale.

L'École de Médecine et de Pharmacie (1806-1887)

La Faculté de Médecine et l'École Royale de Chirurgie se développèrent parallèlement, jamais confondues, souvent rivales, et, par des enseignements distincts, préparèrent à deux professions bien distinctes.

La Révolution trouva les choses en cet état; puis la Convention abolit la distinction entre la médecine et la chirurgie et réunit toutes les branches de l'art de guérir. Au moment où fut rendu le décret du 18 août 1792, l'enseignement des sciences médicales appartenait à la Faculté de Médecine composée de cinq professeurs: Dubernard, Gardeil, Arrazat, Dubor et Perrolle, et à l'École Royale de Chirurgie dont les six professeurs étaient: Cazabon, lieutenant du premier chirurgien du Roi, Bécane, Bosc, Villar, Frizac, Baquier.

La réunion de ces deux corps enseignants, qui comprenaient onze chaires, faisait de Toulouse une des plus importantes Facultés du royaume.

La Convention supprima les universités et les collèges de chirurgie, et créa à la place trois écoles de santé, destinées exclusivement à former des chirurgiens pour les armées. Elles eurent leur siège à Paris, Montpellier et Strasbourg (14 frimaire, an III: 4 décembre 1794).

Pour les praticiens civils, aucun établissement scolaire; on délivrait des patentes à qui en demandait, les anciens grades constituaient autant de droits à la pratique, et le charlatanisme fit fureur.

Mais les villes, privées de leurs universités et



ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE (1840-1855) — Cliché Lussile.

LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, C'EST LE JUS

D^r HÉRICOURT
"LA ZOMOTHÉRAPIE" Rueff, éditeur





C. CAUBET
(1844-1913)



BUSTE DE M. JEANNEL
(1850-1918)



ARISTIDE LABEDA
(1838-1905)

écoles, constituèrent à la place un enseignement médical libre, subventionné par les municipalités.

Nous sommes certains qu'à Toulouse l'enseignement de la médecine n'a point été interrompu pendant la période révolutionnaire; il s'était promptement rétabli dans les trois hôpitaux: à la Grave, ce fut Larrey, l'oncle de l'illustre baron Larrey qui professa pour les élèves; Catenat et Vivès, à l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques; Adoue, à l'Hôpital Militaire, organisèrent un enseignement d'où sortirent Larrey, Delpech et Viguerie.

Ces hommes distingués, professeurs par initiative personnelle, ne tardèrent pas à se réunir, à former la Société actuelle de médecine et à constituer dans son sein un enseignement médical. Afin de lui donner plus d'importance, et pour exciter l'émulation des élèves, les professeurs, chacun dans sa spécialité, instituèrent des concours et distribuèrent des prix; et comme les ressources municipales faisaient défaut pour acheter des livres, Larrey, voulant récompenser les lauréats, vidait les rayons de sa propre bibliothèque.

Tant de zèle et tant de services ne devaient pas rester longtemps ignorés. L'École de Toulouse, qui existait en fait, acquit une situation légale par décret du 1^{er} mars 1806:

« C'est au crédit, au zèle et aux soins de M. J.-D. Larrey, inspecteur général des armées, officier de la Légion d'Honneur, que Toulouse doit cette École, qui est la seule dans son genre. Que de reconnaissance l'École et les Toulousains ne doivent-ils pas à cet estimable compatriote, qui se glorifie d'avoir reçu les premiers principes de la chirurgie dans cette ville. »

Le 7 mai eut lieu, en grande pompe, l'inauguration et l'installation des professeurs, sous la présidence du Préfet.

En novembre 1806, parut le règlement concernant les cours publics de médecine et de chirurgie établis à l'ancienne École de Médecine et de Chirurgie de Toulouse. La nouvelle école occupait ces locaux en commun avec la Société de Médecine, Chirurgie et Pharmacie organisée sous le Consulat (1801).

Le tableau du personnel comprenait six professeurs: Larrey, directeur, Tarbès, Duclos, Lafont; Dubernard père, Viguerie; quatre suppléants-adjoints: Amiel, Adoue, Tournon, Dubernard fils; prosecteur: Naudin.

Avec la Restauration, les Écoles de Médecine furent en faveur, mais le nom du directeur n'eut pas le don de plaire au nouveau pouvoir et Larrey fut remplacé par Dubernard, en 1816.

En 1820, un nouveau règlement fut édicté pour l'École secondaire de Médecine de Toulouse. Celle-ci devint École de Médecine et de Pharmacie, après la promulgation de la loi de 1840, sur la réorganisation de l'enseignement médical, due à l'impulsion d'Orfila.

La réorganisation de 1854 établit de nouvelles bases d'études pour les Écoles préparatoires.

Celle de Toulouse fut reconstituée en 1855 et resta sous ce régime jusqu'en 1890.

Pendant cette longue période de quatre-vingts ans, l'École de Médecine a fourni des professeurs qui l'ont honorée de leurs travaux et de leur renommée professionnelle: Larrey, Viguerie, Naudin, Ducasse, Lafont-Gouzy, Dieulafoy, Desbarreaux-Bernard, Estivenet, Gaussail, Filhol, Joly, Bonamy.

Elle a fourni aussi des médecins illustres: Pinel, Esquirol, Barthéz, le baron Larrey, Delpech, Fages.

Extraits d'un mémoire
de l'ancien Doyen C. Caubet.

La CARNINE LEFRANCQ

est, avant tout, un agent producteur de mononucléoses, par conséquent un excitateur des défenses naturelles de l'organisme



LA PREMIÈRE FÊTE
DES JEUX FLORAUX, le 3 Mai 1324
par Jean-Paul LAURENS (1838-1921)

...Devant le "Consistoire de la Gaie Science" assemblé pour la première fois publiquement et en présence d'une foule de nobles et bourgeois, le poète Arnaud Vidal, de Castelnaudary, qui a obtenu le Violier d'Or, récite, accompagné par les lyres, les théorbes et les flûtes, son poème à la Vierge :

Mayres de Diau, Verges pura,
Vas vos me vir de col pur...

Mère de Dieu, Vierge pure,
Vers vous, je tourne mon cœur pur...

(H. RAMET, *Le Capitole et le Parlement de Toulouse*).

La Faculté Moderne

C'est cette École préparatoire qui, grâce à l'initiative et à la ténacité d'hommes comme Filhol, C. Caubet et Labéda est devenue la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie. Créée conditionnellement le 8 novembre 1878, elle ne fut cependant constituée que le 24 mars 1891. Le professeur Caubet, le recteur Perroud et l'adjoint au maire Jean Jaurès étaient enfin parvenus, après de nombreux efforts, à écarter tous les obstacles que de puissants intérêts opposés avaient déversés comme à plaisir au dernier moment (*Gerber*).

Elle resta sous un régime municipal jusqu'en 1903. Celui-ci fut remplacé alors par un régime d'État. Mais, c'est seulement en 1920, que le système des enseignements disparut pour faire place à la création de chaires magistrales comme dans les autres Facultés.

En même temps, la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie faisait construire des laboratoires nouveaux et augmentait le nombre de ses classes qui s'élève actuellement à vingt-sept. On compte, en

outre, quatorze cours complémentaires et sept enseignements donnés par des agrégés.

Les locaux de la Faculté comprennent deux groupes distincts l'un de l'autre, dont le plus récent correspond à une annexe pour les sciences biologiques et pharmaceutiques. A ces divers services, il faut ajouter, pour être complet, trois Instituts spéciaux : Institut d'Hydrologie, Centre régional contre le Cancer, Institut de Puériculture.

Les limites de cette publication nous interdisent de nous étendre sur l'histoire de ces trente-huit premières années de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Toulouse. En songeant néanmoins à l'initiative féconde et à la gloire de ses premiers maîtres, parmi lesquels elle s'enorgueillit de compter des hommes comme André, Caubet, Charpy, E. Certeau, Frébault, Hermann, Jeannel, Maurel, Soulié, Tourneux, aujourd'hui disparus, et tant d'autres, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle a entièrement répondu à la pensée de ses fondateurs en devenant un centre d'enseignement médical dont l'importance ne cesse de se développer.

E. B.



LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE TOULOUSE, EN 1929

Ph. Lallie

Premier rang, en bas, de gauche à droite :

1. P^r BARDIER ; 2. P^r MOREL ; 3. P^r MARIE ; 4. M^{me} CONDAT, P^r Agrégé ; 5. P^r MOISSÉ ; 6. P^r ABELOUS, Doyen ; 7. P^r BÉZY ; 8. P^r AUDRETT ; 9. P^r LAFORGUE ; 10. P^r FRENKEL ; 11. P^r RÉMOND ; 12. P^r RIBAUD.

Deuxième rang, de gauche à droite :

1. D^r J. TAPE, Agrégé ; 2. D^r GORCE ; 3. D^r NUX ; 4. P^r DANERIN ; 5. P^r BAYLAC ; 6. P^r TAPE ; 7. P^r RISFAL ; 8. P^r CESTAN ; 9. P^r SORREL ; 10. P^r MORIN ; 11. P^r ESCANDE.

Troisième rang, de gauche à droite :

1. P^r SERR ; 2. D^r MIGNIAC, Agrégé ; 3. P^r MOOG ; 4. D^r DECEING, Agrégé ; 5. P^r GARIPUY ; 6. D^r MARTIN ; 7. D^r CLERMONT, Agrégé ; 8. D^r ROQUE, Agrégé ; 9. P^r ARGAUD ; 10. D^r VALDEGUE, Agrégé ; 11. P^r RÉULAPÉ ; 12. D^r FLORENCE, Agrégé.

**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANCO
réussit
toujours et très vite



LES FAUCHEURS (*Panneau Central au Triptyque des SAISONS*)
par HENRI-MARTIN, Membre de l'Institut — École Française

LA CARNINE LEFRANCQ REND LA ZOMOTHÉRAPIE PRATIQUE ET AGRÉABLE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, ELLE NE S'ALTÈRE PAS, ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT



Chantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE

EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —

CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34 N° 9, DU C. SEINE 20.195



4^e ANNÉE

N° 257

JUIN 1929

LES PASTELS DE LA TOUR

La Tour a au Louvre une grande et magnifique place. Il y est représenté par treize pastels d'un voisinage écrasant pour ses prédécesseurs, pour les pastels durs et noirs de Vivien, pour les pastels aimables et légers de la Rosalba. C'est d'abord la Pompadour (1), son grand tableau populaire; puis son portrait par lui-même, qui ressemble dans son effacement et sa fonte, à un portrait de fantôme ironique dans une aube de couleurs; le René Frémin à la coloration puissante; le personnage au Saint-Esprit qui étonne par le miraculeux différencement des trois noirs de son habillement, se touchant sans se confondre: le noir du velours de l'habit, le noir du satin de la doublure, le noir de la soie des bas; le Roi, le Dauphin, le maréchal de Saxe, la Marie Leczinska (2), un délicieux pastel où l'on admire cette si douce et si jolie tonalité de la figure, le rendu et le modelé de cette chair douillette, de ce teint de malade et de dévôte, sur lequel jouent de tranquilles lumières et que ramènent au ton général de petits badinages de jaune pur dans le bleuâtre des demi-teintes. Un admirable dessin, du sourire cache la bonté aux deux coins de la bouche. La pâte du pastel arrêtée à l'ombre, qui n'est pour ainsi dire

qu'un glacis de crayon, donne à toute la tête la transparence de la chair. Le pastelliste a fait des merveilles d'adresse et d'exécution dans cette robe

agrémentée, comme les aimait la femme de Louis XV, tout enjolivée de franfreluches, de passequilles, de pompons, entremêlée, enlacée de chenille, de cordonnet, de millanaise, d'or, de dentelle frisée, que piquent, de distance en distance, des touffes de cette passementerie qu'on appelait, je crois, *soucis de hanneton*. Pourtant ce portrait même de Marie Leczinska, si achevé, si complet, n'est pas au Louvre l'œuvre la plus remarquable de La Tour. Il y a de lui un meilleur morceau, bien supérieur au grand portrait de Mme de Pompadour, quoiqu'il n'en ait ni l'importance ni la célébrité: c'est le portrait de la dauphine de Saxe jouant avec la monture d'un éventail renversé, — un coquet mouvement qu'affectionne le portraitiste et qu'il a déjà donné à Marie Leczinska. Le travail du portrait de la reine est un peu froid, un peu sage: ici, dans la dauphine, quelle liberté s'ajoute à la finesse du faire! Qu'on se figure une vraie chair d'Allemande, une admirable lumière bleue des yeux, un teint éblouissant que vergètent de santé de petites hachures rouges, la pommette des joues avivée dans leur doux vermillon avec deux ou trois égrenures de carmin,



Pinot Bellen.

LA TOUR

Son portrait par lui-même.
Musée du Louvre.

(1) V. Reprod. en coul. dans *Chantecclair* N° 173. (N. D. L. R.)
(2) V. Reprod. en coul. dans *Chantecclair* N° 253. (N. D. L. R.)

La Carnine Lefranco est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques

des treblotements de crayon friable sur le fondu du pastel, des jeux de crayon d'une autre couleur qui tournent et jouent dans le sens des muscles, brisant, diversifiant la teinte générale, lui donnant la coloration rompue et nuancée de la chair; là-dessus, un dernier travail presque imperceptible de hachure de craie, étendant comme la trame d'un blanc laiteux sur toutes ces teintes assemblées; et ça et là dans le portrait, des miracles de dessin, de touche, d'éclairage, le reflet de dessous le menton, les pâlours de la gorge où trois petits crayonnages d'azur semblent mettre le bleu des veinules; et cette main! cette main délicate de l'indéfinissable rose pâle d'une main de femme à demi éclairée, avec son coup de jour nacré et ces touches de lumière qui jouent sur le satiné de la peau et le perlé des ongles... Mais tous les mots peignent mal un tel portrait: il faut le voir, aller respirer le charme devant le pastel même.

* * *

Qu'est le Louvre cependant pour l'histoire et l'étude de La Tour auprès du vrai musée du pastelliste, de son musée à Saint-Quentin (!) ? Ici, ce n'est plus quatorze pastels: c'est une salle entière, garnie du haut en bas, peuplée, encombrée jusque sur le retour des murs des œuvres du Maître; une collection de plus de quatre-vingts portraits terminés ou préparés, finis ou ébauchés, déroulant le défilé des contemporains, les ordres et les types du temps, montrant côte à côte, dans le coudelement de la contemporanéité, le philosophe Rousseau et le financier la Reynière, la danseuse Camargo et le marquis d'Argenson, M. de Breteuil et le directeur de théâtre Monnet, la chanteuse Favart et l'économiste Forbonnais, le bouffon Manelli et le prince Xavier de Saxe, Moncrif et Parrocel, l'abbé Le Blanc, et Silvestre, et le tragique Crébillon, l'iconologie presque entière de l'époque.

Stupéfiant musée de la vie et de l'humanité d'une société! Quand vous y entrez, une singulière impression vous prend, et que nulle autre peinture

(1) Les pastels du Musée La Tour, à Saint-Quentin, ont reçu, après la guerre, l'hospitalité du Musée du Louvre, où ils sont encore actuellement. (N. D. L. R.)

du passé ne vous a donnée ailleurs: toutes ces têtes se tournent comme pour vous voir, tous ces yeux vous regardent, et il vous semble que vous venez de déranger dans cette grande salle, où toutes les bouches viennent de se taire, le XVIII^e siècle qui causait.

De cette foule, de ces cadres, de toutes ces figures où La Tour, selon la remarque de Gautier Dagoty, a si bien vaincu la difficulté de garder le lumineux de la peau sans la laisser noircir par le blanc de la poudre, se dégageant et se lèvent tout d'abord une tête et un tableau.

La tête, c'est le portrait de Silvestre coiffé d'un mouchoir lilas, en robe de chambre de lampas bleu à ramages; une admirable étude où la conscience et l'art ont tout rendu d'un masque de vieillard: la clarté de carnation froide des vieillilles chairs, le *brugnoné* du teint, le travail des rides, le pli de l'amas des années, le chiffonnement puissant du front, les boursoffures flasques des joues et du menton, la sculpture tremblée de la vieillesse sur la face de l'octogénaire.

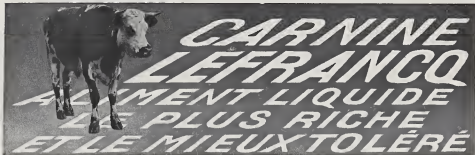
Le tableau, c'est l'abbé Hubert. — Le bonhomme d'abbé est représenté à mi-jambes, assis de côté sur un bout de fauteuil, le coude appuyé sur une table couverte d'un damas vert. Devant lui, un gros in-folio, relié en veau, se dresse sur deux gros volumes jetés l'un sur l'autre, et faisant pupitre. Une de ses mains disparaît, posée sur la page ouverte; l'autre joue dans la tranche rouge du volume d'où sort une marque blanche. La figure de trois quarts, l'abbé lit. Penché sur la table, son large estomac relevant le rabat gros bleu du temps qui s'en-voie à demi, les lèvres avancées, la

mine gourmande, il semble enfoncé en plein dans une jubilation ecclésiastique et une jouissance épicurienne de bénédictin. On le voit sucer la moelle du gros bouquin, savourer des lèvres l'apèlement des lettres, des lignes, de la page. Juché sur un carton, un chandelier de cabinet à deux branches porte devant le lecteur deux bougies; une seule brûle encore, faisant flamber sur le noir sourd du fond le prisme de sa flamme à base bleue et au bout du lumignon charbonné de sa mèche en feu, sa langue de lumière blanche; de l'autre bougie creusée, ravivée par un fumeron, et



Photo Beaux.

LA MARQUISE DE POMPADOUR
(Musée du Louvre)





MADAME DE LA POUPLINIÈRE

Pastel de Maurice-Quentin de La Tour (1704-1738). — École Française

LA CARNINE LEFRANÇO EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX
contenant tous les ferments vivants du tissu musculaire.
TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÈNÈRE LE SANG
ET RENFORCE LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME.

qui a laissé pendre en grappes, en stalactites, en cascades, sur la bobèche, les énormes coulées de sa cire, il se lève en l'air les deux ronds de fumée d'une lumière éteinte à l'instant même.

C'est tout le tableau. Un abbé, un livre et deux bougies — de cela, La Tour a su faire, avec l'harmonie du vrai et l'intérêt de la lumière, ce chef-d'œuvre où, dans un cadre à la Chardin, le pastel s'élève presque à Rembrandt.

Pourtant, ce n'est point encore là, dans tous ces morceaux achevés, dans tant de portraits précieux que se trouve pour l'amateur la grande révélation, l'enchantement du musée de Saint-Quentin. Les préparations lui révèlent et lui font goûter un La Tour de premier jet, peut-être supérieur à l'autre, le La Tour de ces études prodigieuses qui mettent un vrai visage, avec son premier mouvement, derrière le verre d'un cadre. Qu'on regarde sur le mur de droite toute cette ligne d'esquisses posées sur la cimaise, cette rangée de têtes coupées qui font songer, sans qu'on sache pourquoi, à ces portraits de la Terreur, au bas desquels le bourreau a arrêté la main du peintre : le procédé disparaît, le pastel s'efface, la nature apparaît présente et toute vive, sans interposition d'interprétation et de traduction. Sur ces visages d'hommes et de femmes on ne voit plus les couleurs qui font le teint, mais le teint même; ce n'est plus de l'art, c'est la vie.

Merveilleux spectacle que ces figures dont l'existence et le cou s'arrêtent, sur le papier bleu, dans quelques raies du dernier pastel employé et tout sale, ou bien dans les larges hachures d'un crayon brun! Leurs cheveux ne sont qu'une espèce de tamponnage à la diable, ayant le massé et le nuage gris de la poudre, avec une noire hachure à grands coups au-dessus d'une apparence fuyante d'oreille; et là-dedans, dans cet encadrement brutal, il y a une physionomie, prise au vol, fortement, victorieusement, par une main de génie et de fièvre, par un maître hardi et inspiré à froid, en lutte enragée avec la nature, oubliant les règles, les principes, ce qu'il a appris pour ce qu'il voit. Ce sont des transparences de dessous de nez faites avec des touches de pur camlin, des appuiements de blanc de Troyes rayant de lumières cassées et ressautant la fonte et le marbre d'une teinte, des fouetages de crayon, des bleus ou des jaunes purs brisant la platitude d'un ton, des sillons dans le courant des muscles laissant comme un passage d'étrille sur la rondeur d'une joue, toutes sortes d'audaces arra-

chées par la verve du moment, la vue du modèle, et qui jettent sur le papier, bien mieux que le pinceau sur la toile, la vivacité, l'intensité d'animation, le trompe-l'œil miraculeux des traits et de la chair.

Et ces préparations sont des ressemblances où l'historien, l'observateur, le médecin, le physiologiste peuvent étudier le tempérament de l'individu. Le caractère de santé, d'âge, d'esprit, la constitution de l'homme ou de la femme, les variations de coloris du sang, de la bile, la particularité des natures, tout est exprimé par le pastelliste.

Dans le plaisant de cette bouche, dans cette face fine et presque simiesque, dans l'ironie de ces yeux qui brillent sans point lumineux, ne retrouve-t-on pas le mystificateur grimacier, le mime philosophe du persiflage et des imitations, — d'Alembert tout entier?

Cette figure ramassée sous cette ébauche de cheveux battus d'un flottement d'étoffe, ces yeux écarquillés, ce nez polisson, court, épaté, sensuel, ce retroussis d'une bouche habituée à jeter des lazzi au public, cette femme, le masque effronté de la malice au village, — voilà Bastienne et Mme Favart.

A côté, une autre apparition de théâtre : sur un fond frotté de bleu vif, d'un bout de chevelure poudrée sortant d'un tire-bouchonage de crayon noir, se détache une sèche petite figure, vivement

martelée de tons bicus et roses qui la fouettent d'un vie rosée. Elle a le front spirituellement bossu, des sourcils noirs finement arqués, de ces yeux noirs qu'on appelait des pruneaux, un nez légèrement et délicatement busqué, une bouche sardonique, des traits affinés, ciselés et presque pincés, une charmante maigreur de l'ovale et la vivacité de teint d'un tempérament nervoso-sanguin : — c'est la Camargo.

Voulez-vous la Pompadour vraie, celle de l'étude et non du portrait, la favorite bourgeoise, prise à cru et à nu, avant l'idéalisation du pastel officiel?

La voici, l'œil à fleur de tête, l'œil bleu de faïence, un duvet très marqué au-dessus de la lèvre supérieure, le teint sans jeunesse, brouillé, chlorotique, transpercé de bleuissements, *trutté* comme dit une chanson du temps, avec du rose fané aux pommettes et du vermillon pâle sur la lèvre.

Et à côté de ces têtes connues et célèbres, que d'autres têtes anonymes sur cette même ligne, jeunes ou mûres, voluptueuses ou pensive, mutines ou profondes, devant lesquelles la pensée s'attarde et s'oublie, cherchant et croyant retrouver à un signe une



Photo Bailor

M^{lle} CLAIRON
(Musée La Tour — St-Quentin)



Photo Bailor

M^{me} FAVART
(Musée La Tour — St-Quentin)

LA CARNINE LEFRANCQ ENRICHI LE SANG EN HÉMOGLOBINE

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 8 % D'HÉMOGLOBINE

APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 9,7 % D'HÉMOGLOBINE

femme des *Confessions* de Rousseau ou l'héroïne d'un conte passionné de Diderot.

* * *

Ces têtes de La Tour ne vivent pas seulement par la vérité de leur construction, la réalité de leur dessin, l'illusion matérielle du physique de l'individu; le peintre observateur saisit le moral de la ressemblance. Il fait, en prodigieux physiognomiste, le portrait du caractère dans le portrait de l'homme. Ses visages pensent, parlent, s'avouent, se livrent. A tous, La Tour donne cet esprit et cette âme des yeux, le *mens oculatorum*, l'expression par où sort et jaillit la personnalité. Les contemporains disaient justement: Qu'on ôte à Mondoville son violon, il restera la figure de l'enthousiasme musical; qu'on dépouille Manelli de son costume théâtral, qu'on le décolle de sa perruque ridicule, ce sera toujours le type du bouffon ultramontain; et qu'on regarde le portrait de M. de la Condamine, on sentira, on verra la surdité. Diderot, méconnaît ce grand côté du talent de La Tour quand un jour il ne veut reconnaître en lui qu'un grand praticien, un machiniste merveilleux. La Tour est plus que cela. Il disait lui-même de ses modèles: *Ils croient que je ne saisis que les traits de leurs visages, mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu, et je les remporte tout entiers.* Voilà ce qui chez le portraitiste dépasse le praticien: c'est l'effort et l'ambition d'être, avec ses crayons, un confesseur d'humanité. Entrer dans la peau de ceux qu'il peint par la fréquentation et un pénétrant commerce, les sortir d'eux-mêmes par la conversation, les tirer à lui, les accoucher du fond et du secret d'eux-mêmes, les « remporter tout entiers », comme il dit, c'est là ce qu'il veut et ce qu'il lui faut pour ses portraits: embrasser toute l'individualité d'un personnage, signifier tout l'homme par le dedans comme par le dehors, par la pose habituelle, le mouvement de nature, le geste échappé, l'attitude révélatrice, caractériser jusqu'à l'homme social par les marques de l'état ou les signes du métier, tels furent la haute idée, le grand rêve poursuivis par La Tour, et qui élèvent sa vue et sa gloire d'artiste au-dessus de celle d'un simple grand ouvrier d'art. Ecoutez-le lorsqu'il en parle: « Il n'y a dans la nature, ni par conséquent dans l'art, aucun être oisif. Mais tout être a dû souffrir plus ou moins de la fatigue de son état. Il en

porte l'empreinte plus ou moins marquée. Le premier point est de bien saisir cette empreinte, en sorte que s'il s'agit de peindre un roi, un général d'armée, un ministre, un magistrat, un prêtre, un philosophe, un portefaix, ces personnages soient le

plus de leur condition qu'il est possible. Mais comme toute altération d'une partie a plus ou moins d'influence sur les autres, le second point est de donner à chacun la juste portion d'altération qui lui convienne, en sorte que le roi, le magistrat, le prêtre ne soient pas seulement roi, magistrat, prêtre de la tête ou du caractère, mais soient de leur état depuis la tête jusqu'aux pieds... »

Comme l'homme, La Tour peint la femme du temps en la pénétrant. Dans les portraits qu'il fait d'elle, il exprime les pensées et les réflexions qui occupent la tête de ces « liseuses de Newton ». Il lui donne la profondeur, la diversité et la complexité de sa physiognomie. Tout en lui gardant sa poudre, ses mouches et ses modes, il l'élève au-dessus de ce joli de convention dont abusent les portraitistes d'alors. Il lui ôte ces airs de poupée éveillée qui font d'elle, dans la peinture courante, le type vide, creux et fripon, qu'on imaginerait à une « callette » d'Angola. Le peintre de Marie Leczinska et de la Dauphine de Saxe sait donner à la femme la douceur attentive, la bonté réfléchie, le sérieux de la grâce, les plus délicates significations du visage féminin au repos. J'ai là, de lui, sous les yeux, un portrait de femme inconnue, au collier de ruban bleu, au corsage de velours et de dentelle et de cygne; dans ses yeux clairs, aux paupières un peu abaissées et presque clignotantes, il y a le plus doux recueilliement d'idées que l'on puisse imaginer, et sur la lèvre sérieuse glisse le plus méditatif des sourires. A côté de ce pastel, voici une préparation: la Dangeville; l'expression ici est tout autre; c'est la mystérieuse et énigmatique expression d'une Joconde sensuelle, une Joconde des Menus-Plaisirs. Dans ce carton entrouvert, cette image de la Sylvia, est-ce la folâtre et piquante figure qu'on attend d'une comédienne italienne? Non, dans ces traits fins, ce regard perçant, ce masque dénotait de perspicacité, on croirait

voir le portrait d'un diplomate habillé en femme. Et comparez tous les sourires de femmes de La Tour, aucun n'est banal; chacun est personnel, appartient à la personne, dessine et souligne un peu de son caractère, de son humeur, de son intelligence, de son âme, de son cœur. Voyez



Photo Bullos

LOUIS DE SYLVESTRE-LE-JEUNE
(Musée La Tour — St-Quentin)

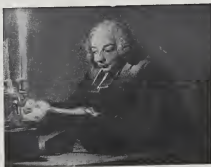


Photo Bullos

L'ABBÉ HUBERT
(Musée La Tour — St-Quentin)

LA CARNINE LEFRANCQ ENRICHIT LE SANG EN HÉMATIES

GLOBULES ROUGES PAR CARRÉ D'HÉMATIMÈTRE :

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 41 — APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 54

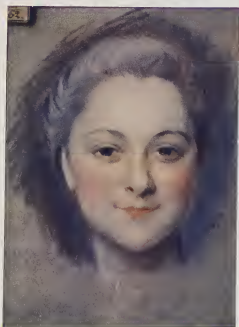


LA DAUPHINE MARIE-JOSÈPHE DE SAXE
Musée La Tour — Saint-Quentin



PORTRAIT D'UNE INCONNUE
Musée La Tour — Saint-Quentin

Carnine Lefrancq :: Reconstituant :: TRÈS ENERGIQUE



Mlle CHASTANIER DE LAGRANGE
Musée La Tour — Saint-Quentin



Mlle DANGEVILLE
Musée La Tour — Saint-Quentin

par exemple, à Saint-Quentin, l'opposition de ces deux femmes qui sourient à côté l'une de l'autre : dans l'une, Mme Massé, c'est le demi-épanouissement fin, délicat, voluptueusement spirituel, de cette quarantaine, qui est l'âge d'accomplissement de la femme du XVIII^e siècle, un sourire noyé comme dans une douce réminiscence, répandu sur tout ce visage grassouillet, se continuant dans le riant modelage des fossettes des joues, mouillant presque la tendre gaieté des yeux ; et à côté, quel contraste, dans ces lèvres de jeune fille poupine, innocentes, moutonnies, ingénues, ouvertes à l'ignorance de la vie avec un sourire qui a la pure effronterie des dix-sept ans ! — Là, comme dans tous ses portraits de femmes, La Tour se montre le dessinateur le plus exquis de la plus fine expression féminine : de la bouche.

* *

Nul peintre du XVIII^e siècle n'eut, comme La Tour, le cerveau occupé, tourmenté, obsédé par l'idée et la conception philosophiques de l'art. Dans l'effort de son talent, « dans cette lutte avec une nature ingrate qui s'opposait à ses progrès », il a été l'artiste le plus méditant, le plus raisonneur avec lui-même, le plus appliqué à chercher les grandes lois et les secrets de la peinture. Pour le juger, l'embrasser tout entier, il faudrait avoir ses conversations en petit comité avec Diderot qui le déclare « bon à entendre », et qui nous a gardé du peintre cet échantillon de pensée et de critique originale à propos de la *Petite Fille au chien noir* et de la manche de chemise manquée par Greuze :

« L'origine de ce défaut, disait La Tour, fest aussi d'une infinité d'autres plus essentiels. Cela vient de ce qu'on prêche de trop bonne heure aux enfants d'embellir la nature, au lieu de la rendre scrupuleusement. Ils se livrent au prétendu embellissement avant de savoir ce que c'est : en sorte que quand il s'agit d'imiter servilement, comme il faut s'y résoudre dans ces petites choses, ils ne savent plus où ils en sont... »

« Les professeurs de notre école, reprenait-il, font deux fautes graves : la première, c'est de parler trop tôt aux enfants de ce principe ; la

seconde, c'est de leur proposer sans y attacher aucune idée. D'où il arrive, qu'entre les enfants, les uns s'assujettissent en esclaves aux proportions de l'antique, à la règle et au compas, d'où ils ne se tirent plus et sont à jamais faux et froids ; et que les autres s'abandonnent à un libertinage d'imagination qui les jette dans le faux et le maniéré, d'où ils ne se tirent pas davantage. »

Il terminait en confiant à Diderot « que la fureur d'embellir et d'exagérer la nature s'affaiblissait à mesure qu'on acquérait plus d'expérience et d'habileté, et qu'il venait un temps où on la trouvait si belle, si une, si liée même dans ses défauts, qu'on penchait à la rendre telle qu'on la voyait, penchant dont on n'était détourné que par l'habitude contraire et par l'extrême difficulté qu'on trouvait à être assez vrai pour plaire en suivant cette route. »

A rouler, à retourner ainsi et dans tous les sens la pensée fixe et la méditation des moyens et du but de l'art, à chercher des principes et des théories, à vouloir trouver la règle d'idéal de son métier, La Tour perdait peu à peu la spontanéité de son talent. Son esthétique à la longue paralysait son inspiration. Et comme il arrive à ces vieillards de peintres trop réfléchis, trop théoriciens il en venait à perdre le feu de son travail et de ses œuvres.

« J'ai vu peindre La Tour, dit Diderot ; il est tranquille et froid ; il ne se tourmente

point, il ne souffre point, il ne haït point, il ne fait aucune de ces contorsions du modelleur enthousiaste sur lequel on voit se succéder les ouvrages qu'il se propose de rendre et qui semblent passer de son âme sur son front, et de son front sur la terre ou sur la toile. Il n'imité point les gestes du furieux ; il n'a point le sourcil relevé de l'homme qui dédaigne, le regard de la femme qui s'attendrit, il ne s'exalte point, il ne sourit pas à son travail, il reste froid (1). »

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.
(L'Art au dix-huitième siècle.)

(1) Chanteclair a reproduit en couleurs dans son N° 173, les pastels représentant M^{lle} Feli et M^{lle} Camargo. (N. D. L. R.)

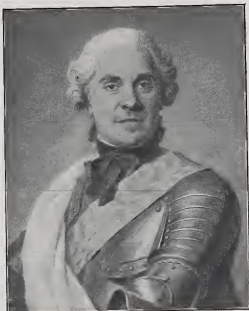


Photo Belles

MAURICE DE SAXE
(Musée du Louvre — Paris)



LA

CARNINE LEFRANCO

renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Museulaire





LE DUC DE VILLARS

Gouverneur de Provence

Pastel de Maurice-Quentin DE LA TOUR (1704-1788) — École Française.

ANÉMIES GRAVES

APPLICATION
DE LA MÉTHODE
DE WHIPPLE

Boo Hépatique Sirop

TOUS LES
FERMENTS ET
PRINCIPES SOLUBLES
DU FOIE DE BŒUF CRU

TOLÉRANCE PARFAITE

P40327



Chantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— DIRECTION —
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE
(SEINE)



24^e ANNÉE
N° 258

TÉL. COMBAT 01-34 R. DU C. SEINE 25 195 JUILLET 1929

APERÇUS D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE EN BELGIQUE (1) II. — GAND

Les splendeurs architecturales de la cité d'Artevelde, en même temps qu'elles sont une évocation

↑ heureusement arrêtées et vaincues à la bataille de Louvain, par Arnold de Carinthie (891), faillirent faire sombrer à jamais une civilisation à peine instaurée. A partir de ce moment le pays pacifié sera façonné par les abbayes.

L'influence prédominante des établissements monastiques dans l'introduction de la civilisation en Europe occidentale, à la chute de l'Empire romain, est un fait trop connu pour que nous y insistions. Lors du voyage triomphal des Souverains Belges au Congo, au cours de l'année 1928, le Roi disait à Mgr Roelands, le premier évêque du Congo : « L'action bienfaisante de vos missions sur le relèvement des tribus indigènes, répète sous nos yeux l'accession à la civilisation des peuplades barbares de l'Europe, sous l'influence des apôtres envoyés de Rome. »



JEAN PALFYN

Cette accession fut lente, entrecoupée de périodes de profonde dépression qui furent marquées par de nouvelles invasions germaniques. Les invasions des Normands (820-891),

↑ était d'écarter tout ce qui, de près ou de loin, rappelait le paganisme. Esprits frustes, rudes au début, ils s'affinèrent et s'exercèrent avec succès

Par deux fois, au ^{ve} et au ^{ix} siècle, les moines ont arraché les Pays-Bas à la barbarie, rétabli l'ordre et le travail, défriché les forêts et les terres incultes, et créé ainsi un terrain solide sur lequel allait pouvoir s'édifier et se développer la grande civilisation des Communes des Pays-Bas, au Moyen-Age.

Avant la période carolingienne, ces pays avaient été évangélisés par des évêques venus de France : saint Eleuthère fonda Saint-Pierre et Saint-Bayon, à Gand ; saint Amand et saint Eloi évangélisèrent les Flandres et le Brabant ; saint Rémacle, les Ardennes, à Stavelot et Malmédy ; saint Trudo fonda Saint-Trond, etc...

La tendance première des moines dans leurs études classiques,

(1) Voir Chantecclair N° 244, Avril 1928

La CARNINE LEFRANCO, Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT
— C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ —

dans les lettres et dans les arts. Les catalogues des Bibliothèques des x^e , xii^e et $xiii^e$ siècles, permettent d'apprécier à leur juste valeur la culture de ces religieux. A cette époque, la grammaire, la rhétorique, la poésie et les sciences y figurent; les arts les plus variés se développent. C'est l'époque des historiens et des enlumineurs; c'est l'âge d'or de l'art monastique dans les Pays-Bas. Jusqu'au ix^e siècle, les rares noms d'hommes qui furent retenus dans l'histoire de cette région, sont des noms de missionnaires, d'évêques et d'abbés.

Dans le très remarquable ouvrage du regretté Docteur Dubreuil-Chambardel, sur les *Médecins dans l'Ouest de la France*, sont notés les noms des écolâtres qui enseignaient la médecine à Tours, Chartres, Marmoutiers... Leurs disciples essayèrent dans les Pays-Bas : à Liège, à Gand, à Oemblioux, à Cologne, etc.

Les abbayes, dans lesquelles le travail manuel, l'étude et l'oraison étaient normalement partagés, étaient des oasis d'intellectualité dans ce monde semi-barbare, et la médecine n'y était pas dédaignée. Le médecin avait sa place indiquée, dans ces colonies religieuses, mais il n'était pas assimilé aux officiers claustraux.

Ce titre était donné aux moines, qui, par leurs études spéciales avaient montré des capacités sérieuses et manifesté des goûts pour cette science de la santé. Ils étaient chargés de missions spéciales pour lesquelles des qualités étaient requises, ils rédigeaient des chartes, copiaient les vieux manuscrits, les livres de médecine, traduisaient et commentaient les vieux auteurs grecs et romains.

Les moines-médecins soignaient les malades de l'intérieur, dans un local spécial, — à l'infirmerie — où les malades de l'extérieur : seigneurs, bourgeois et artisans trouvaient asile. La règle de saint Benoît (xii^e siècle) et celle de saint Bernard ($xiii^e$ siècle) imposaient à leurs fidèles la pratique de la charité et de l'assistance



PORTAIL DE L'ANCIEN
HOSPICE SAINT-LAURENT
à Gand (1564)



ABBAYE DE LA BYLOKE
Pignon oriental du Réfectoire (vers 1330)

médicale. Dans l'acte de fondation de l'abbaye de Cîteaux, qui date de 1094, le prieur est tenu à aménager un local convenable pour abriter quatre-vingts malades. « *Pauperes debent esse in numero quatuor viginti quibus debet dare de mane in hospitio domini mei, desauratae in aliquo loco honesto.* »

Dès le x^e siècle, la profession médicale se spécialise; à côté du médecin est l'apothecarius, l'herbarius, puis tard le pigmentarius qui se sécularise.

Le chirurgien est souvent laïque; il est "rasor", "rasorius", "barbitonsor", "barbifactor", "barbator", "barberius tonsor". Il y a aussi le "phlebotomator", le saigneur, dont l'importance est grande, car la saignée est une pratique obligatoire au monastère. Les constitutions de Cluny la définissent longuement et avec minutie.

S'il faisait bon vivre sous la mitre et la crosse, il faisait bon vivre aussi dans les communes héritières et con-

tinuatrices des abbayes. Les bourgeois y vivaient

libres, à l'abri des tailles et des dîmes dont les paysans étaient victimes de la part des seigneurs féodaux. Mais alors aussi la médecine se sécularise. Des quatre-vingt-quinze abbayes qui existaient dans ces provinces avant la Révolution Française, quatre sont encore vivantes : Parc, Averbode, Postel, Tongerlo; ces trois dernières dans la Campine Anversoise; plusieurs sont en ruines : Villers, Aulnes et Orval; d'autres sont désaffectées : La Cambre, Saint-Pierre, La Byloke, Baudeloo et le Nouveau-Bois. Un grand nombre présentent des restes incomplets, mais souvent de toute beauté.

La ville de Gand semble avoir été privilégiée. Le Nouveau-Bois, abbaye cistercienne du $xiii^e$ siècle, a été rebâtie après la tourmente de 1578; elle avait été au $xiii^e$ siècle, la Maison-mère de la Byloke, abbaye-hospice qui fut, à son tour, pillée et en partie démolie par les "gueux" au xvi^e siècle. Une



LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin; comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, **C'EST LE JUS**

D^r HÉRICOURT
LA ZOMOTHEPIE, Duff, éditeur

nouvelle abbaye fut reconstruite en style Renaissance ; avec son annexe, l'hospice, elle constituait le type de la maison d'assistance médicale d'après la constitution des Cisterciens.

Sous l'occupation française, les religieuses furent dispersées et leur maison mise sous séquestre. Elles y revinrent avec le Concordat et leurs biens furent remis à la Commission d'Assistance publique.

Van Hulthem, le bon citoyen gantois, faisait partie des quarante-cinq députés belges aux "Cinq Cents" ; Jacobin, comme les autres, il cessa de l'être après une première législature ; il eut le courage de prendre la défense de ses concitoyens opprimés et préserva en grande partie l'abbaye de Saint-Pierre dont il fit un musée d'art. De même, il préserva l'abbaye Baudeloo où il fit transporter les bibliothèques des couvents supprimés

de la ville de Gand. Baudeloo était primitivement la maison de refuge des Cisterciens de Petit Sinay,

où ils avaient défriché des milliers d'hectares de forêts. Quand, en 1575, leur abbaye fut brûlée par les "gueux", ils se réfugièrent à Baudeloo et construisirent les bâtiments dont une bonne partie existe encore actuellement. Les archives de la Byloke (*Beluik* - enclos retiré) renferment peu de documents de l'ancienne maison, car presque tout fut brûlé. Les constructions, dont l'ancienne salle des malades, encore en usage, le refectoire, la maison de l'abbesse, ont été heureusement préservées ; elles constituent un ensemble et un milieu approprié aux collections archéologiques qui y ont trouvé asile.

Il résulte d'ordonnances émanant des archives de la Byloke (et que nous devons à l'obligeance de M. Walter, directeur) que le Magis-



BLASON
DES CHIRURGIENS-BARBIERS
de Gand.

GAND — MUSÉE DES BEAUX-ARTS



LE CHRIST AUX OUTRAGES

Tableau de Hieronymus van ACKEN, dit Jérôme BOSCH (1462-1516). — Ecole Flamande (Brabant Septentrional).



ENSEIGNE DE
CHIRURGIEN GANTOIS
XV^e Siècle (1)

duisit en 1745 un procès devant la chancellerie impériale, mais Marie-Thérèse décréta : 1^o Que le bon droit était du côté de l'abbesse, et lui donna deux surintendants, dont l'un devait être un de ses conseillers, l'autre l'abbé de Baudeloo; 2^o Que l'abbesse avait seule le droit de nommer médecins, chirurgiens et apothicaires, comme cela avait existé au début, quand la discipline intérieure était de son ressort.

Quant aux rapports entre les magistrats et l'abbesse, ils semblent avoir été plutôt cordiaux, leurs ordonnances sont sobres mais souvent inspirées par les suggestions des religieuses.

M. Minard, un archéologue érudit, a réuni une collection de méreaux et médailles fort intéressante pour le médecin. Cette collection, qu'on peut voir actuellement au musée de la Byloke, renferme notamment des méreaux de jardins botaniques hollandais, des écussons et des sceaux des Collèges médicaux, entre autres ceux des chirurgiens de Gand; une enseigne de médecin et une autre de chirurgien gantois, etc.

La vie sociale des chirurgiens de Gand ne se différencie guère de celle des autres villes belges, notamment de celle des chirurgiens d'Anvers (*). Ils blasonnaient : *De gueules à deux paires de ciseaux ouverts d'argent au-dessus d'un rasoir d'or au manche d'argent*.

Le sceau des chirurgiens à 43 millimètres de diamètre, il porte sur le champ les images de saint Côme et de saint Damien.

On ne sait quand naquit la corporation des chirurgiens; elle existait en 1302; dans le compte

trat (de Keure) de Gand intervenait fréquemment dans les affaires de l'hôpital : discipline intérieure, nomination des médecins et chirurgiens, fixation de leurs "pensions", admission des malades pauvres, des lépreux, des pestes, etc. Les tables des pauvres, l'assistance publique de ce temps) ou la caisse de la ville, intervenaient dans les frais d'hospitalisation. C'était la règle générale de toutes les œuvres pieuses au Moyen-Age, mais ici, il s'agissait d'une œuvre autonome : un hôpital dépendant d'une abbaye indépendante du pouvoir séculier. Le Magistrat ayant voulu usurper les pouvoirs de l'abbesse, celle-ci intro-

du de l'expédition de Douai, on lit : au chef des Barbiers, XII c. c. Voici quelques détails pittoresques et savoureux sur les mœurs des chirurgiens-barbiers gantois, de cette époque :

— Aucun maître-barbier ne pouvait avoir dans sa maison ou dans sa grange des porcs ou autres animaux, vivant de sang pour les vendre ou les manger, sous peine d'une amende de 5 livres de gros.

— Le 20 Décembre 1525, une ordonnance de "La Keure Scabinale" prescrivait :

Défense aux barbiers de parcourir les rues une sonnette à la main, de solliciter à grands cris les passants sous peine d'une amende de 3 livres parisis, confiscation de la sonnette, des outils à raser que le Doyen de la Corporation pouvait saisir chez le délinquant.

Défense d'abaisser les prix fixés par la Gilde, sous peine d'amende. Pour une barbe, on payait 4 mites; pour raser une tête, 4 mites; pour une tonsure, *idem*; pour arrondir les cheveux, 4 mites; pour couper les cheveux sur le peigne, 8 mites; pour une saignée du bras, 8 mites; pour une saignée de la main, du pied ou ailleurs, un gros (valant 24 mites); pour arracher une dent, un gros; qui le faisait à moins encourait une amende de 5 escalins parisis.

Défense de jeter à la rue du sang provenant d'une saignée, sous peine d'une amende de 5 escalins parisis.

Défense de placer le sang en évidence à la fenêtre. Les vases à raser vides ne pouvaient pas dépasser d'un pied la muraille, sous peine d'une amende de 5 escalins.

— Un barbier ne pouvait contracter avec ses



HÔPITAL DE LA BYLOKE — LA GRANDE SALLE DES MALADES
(XIV^e Siècle) — État actuel.

pratiques pour toute une année, sous peine d'une amende de 3 livres parisis pour chaque cas.

— Le 31 Octobre 1559, le Magistrat de Gand publia une ordonnance par laquelle il était défendu aux barbiers de raser le dimanche.

La Chapelle des Chirurgiens-Barbiers existe encore actuellement, dans le pourtour du chœur

(1) TRADUCTION : *Entree, Seigneur et manant, Jusqu'à ce que la chambre soit pleine, Je fonde la brebia A proportion de sa laine.*

(2) Voir Chanteclair N° 244 - Avril 1928.

**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANCO
réussit
toujours et très vite

de l'église Saint-Nicolas, à Gand. L'autel est orné d'un beau tableau du peintre gantois Nicolas de Liemaekere (dit Roose) représentant "Le Bon Samaritain", tableau exécuté pour la corporation en 1620. De chaque côté de l'autel se trouvent deux belles statues, d'une belle venue, représentant saint Côme et saint Damien.

* *

Le joli carillon qui surmonte la Bibliothèque de l'Université, jadis chapelle de l'abbaye de Baudeloo, évoque aussi des souvenirs se rattachant à l'histoire de la médecine. C'est là, en effet, que s'ouvrit, en 1797, l'école départementale centrale, dont le succès fut nul, les gantois ne goûtant pas fort les doctrines du moment. Un jardin botanique avait été organisé dans le potager de l'abbaye, jardin qui fut rattaché, en 1804, à l'École de Médecine primaire. Ce fut ce jardin qui devint le centre du mouvement horticoles gantois et déjà l'an 1808, s'ouvrit le premier "Salon floral" au local Frascati.

Elle fut fermée en 1830 au moment de la Révolution et demeura en cet état pendant cinq ans.

La Chambre des Pauvres, à l'Hôtel-de-Ville de Gand était, affirme-t-on, le siège des Magistrats de la Keure, ayant dans leurs attributions l'assistance publique; les assistés y avaient accès. Cette chambre était ornée de tableaux représentant les "Œuvres de Miséricorde".



ENSEIGNE DE MÉDECIN GANTOIS
(XVII^e siècle)

La mort dit : Quoi que vous fassiez, il faudra me suivre!

tableaux de grand mérite de la fin du XVII^e siècle. Cette Chambre des Pauvres a été transférée de très heureuse manière au Musée de la Byloke.

* *

Nous en arrivons à Jean Palfijn, l'illustre chirurgien gantois. Né à Courtrai en 1650, d'un modeste chirurgien-barbier qui lui apprit peu de chose, le jeune homme, âpre à l'étude, n'eût de cesse qu'il ne fût autorisé à venir dans la capitale des Flandres, suivre les cours de chirurgie. Au bout de deux ans, suffisamment testé, il vint à



ABBAYE DE LA BYLOKE
LE RÉFECTOIRE

avec Peintures murales du XIV^e siècle

Les débuts de l'École de Médecine furent modestes; elle fournissait des chirurgiens aux armées de l'Empire. En 1817, elle fut supprimée lors de la création de l'Université. Les premiers professeurs furent: J. Kesteloot, venant de La Haye; van Rotterdam, Verbeek, J.-F. Kluyskens, bon chirurgien d'armée qui se distingua à Waterloo.

Les cours se donnaient au *Pakhuis*⁽¹⁾ et à la *Courte Rue du Jour*, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Jésuites.

L'Université eut une mauvaise presse car elle fleurait le calvinisme et l'orangisme, alors que les calvinistes se livraient à Gand à une propagande désordonnée.

(1) Superbe édifice démoli en 1920 (Marché aux Grains).



RÉFECTOIRE DE L'ABBAYE DE LA BYLOKE — LA CÈNE
Peinture murale de 10 m. de largeur. — Période prééeyckienne vers 1330.

Paris. Sur ce théâtre plus grand, où l'étude de l'anatomie était en honneur, il eut l'occasion d'exercer son talent et sa dextérité, mais ses

ANOREXIE



CARNINE LEFRANCO
ramène toujours l'appétit
dès le premier flacon

études terminées, il revint à Courtrai, puis à Ypres où il ne resta que très peu de temps à cause des cabales montées contre lui par les collèges médicaux. Jean Palfijn ne devint jamais médecin; il ne fut ni bachelier, ni licencié, ni docteur. Ce n'est qu'après un nouveau stage des plus fructueux à Paris, de 1694 à 1697, qu'il se décida à retourner à Gand, où il obtint le droit de bourgeoisie et de pratique.

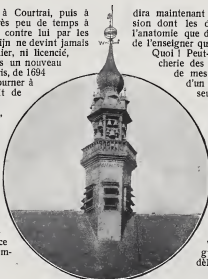
Les biographes de Palfijn, et ils sont nombreux, répètent à l'envie qu'il fut l'objet de persécutions continues à cause de ses dissections. C'est une de ces nombreuses histoires que l'on raconta volontiers pour d'autres, notamment pour Vésale. Même à l'époque de Palfijn, les médecins témoignaient une certaine répugnance pour l'anatomie qu'ils dénigraient parce qu'ils l'ignoraient, ou n'en comprenaient pas la nécessité.

Voici ce que disait en 1628, Riolan, Régent de la Faculté de Médecine de Paris et professeur d'anatomie : « On

dira maintenant que je fais tort à ma profession dont les docteurs ne doivent apprendre l'anatomie que dans les livres et ne sont tenus de l'enseigner que dans les harangues publiques.

Quoi ! Peut-on dire que je fais une boucherie des corps parce que je les dissèque de mes propres mains, action indigne d'un médecin, au dire de mes censeurs, et qui n'appartient qu'au chirurgien. J'avoue qu'il y a en ceci plus de profit pour mes spectateurs que d'honneur pour moi. Comment peut-on jamais devenir un bon anatomiste sans s'exercer de l'œil et de la main. »

Écoutez maintenant Léonardo Fioraventi qui, se plaisant à voir écarteler des hommes vivants, saisis par la justice, déclare qu'il a fait l'anatomie des hommes vivants lorsqu'il partit pour la guerre contre les Maures infidèles. Il s'en repentit, non parce qu'il jugeait une telle action cruelle, mais parce qu'elle lui parut inutile; aussi inutile que l'anatomie des cadavres!



LE CARILLON DE LA CHAPELLE DE BAUDELOO
(XVII^e siècle — État actuel)



PEINTURE NON IDENTIFIÉE AVEC LÉGENDE EN VIEUX FLAMAND

Musée de la Byloke, à Gand — École Flamande du XVII^e Siècle

LE PAPE

Je suis
unique
au monde

L'EMPEREUR

Je n'obéis qu'à
lui seul

LE PRINCE

Je sers ces
deux là

LE MAGISTRAT

Je mets la
brouille parmi
ces trois

LE PAYSAN

Je fais vivre
ces quatre

LE MARCHAND

Je m'enrichis
aux dépens
de ces cinq

LE MÉDECIN

Je tue ces six

LA MORT

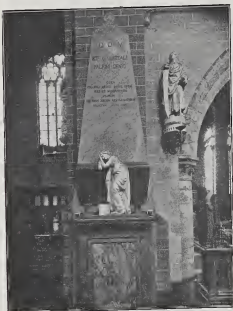
Je mets la
paix parmi ces
sept

Autodidacte persévérant, Palfijn apprit seul le français et le latin, et suppléa par une étude constante à l'insuffisance de sa culture générale; dès qu'il se sentit en forme, il partit pour Paris où il retourna souvent et se tint en contact avec les universitaires les plus éminents: Duverney, Morand, Verdier. De même, il se rendit souvent en Hollande et fréquenta à Delft, Leuwenhoek et Bleyswyck; à Leyden, Boerhave, Albinus, Bidloo; à Amsterdam, Ruysch. En Angleterre, il connut Winslow et Woolhouse et en Allemagne, Hester et von Haller.

La première publication de Palfijn: "Nieuwe Osteologie", parut à Gand en 1701; depuis il ne cessa de produire: quatre éditions flamandes, deux françaises, deux allemandes et deux italiennes, puis nombre d'autres publications sur des sujets variés,



ABBAYE DE LA BYLOKE
Résidence des Bernardins au XVI^e siècle.



MAUSOLÉE DU CHIRURGIEN JEAN PALFIJN
par Ch. van Poucke. — Église Saint-Jacques, Gand.

même l'oculistique. Il y eut des rééditions de ses ouvrages jusqu'en 1792. C'est assez dire que Palfijn connut le succès, succès d'homme de science autant que de praticien. Sa carrière peut être comparée à celle d'Ambroise Paré, cet autre autodidacte qui vécut cent ans plus tôt, mais qui dut aux circonstances d'avoir été prodigieusement précoce et qui vivait dans un milieu particulièrement éclairé. Les Flandres au contraire étaient dans une grande indigence économique, la langue elle-même s'était singulièrement abâtardie et appauvrie.

Le plus beau titre de gloire de Palfijn fut l'invention du *forceps*. Dès qu'il eut conçu son appareil, "ses deux mains de fer", il vint à Paris en faire la démonstration à l'Académie des Sciences. Cette démonstration était à peine faite que, de divers côtés, surgirent des revendications de priorité dont il a été fait justice depuis.

Le moins qu'on en puisse dire, si elles sont fondées, c'est que les auteurs se sont efforcés de cacher leur secret, tandis que Palfijn, sans hésiter, publia le sien.

Le grand homme mourut en 1730, et fut inhumé dans le cimetière de Saint Jacques, à Gand.

Malgré la grande renommée dont il jouit, il fallut attendre plus de cinquante ans, avant que deux monuments lui fussent érigés, dans l'église Saint-Jacques, le premier en 1783 et le second, beaucoup plus important, en 1789. Ce dernier est l'œuvre du sculpteur Ch. van Poucke.

D' A. DE MEYS.

La Carnine Lefranca

est le remède héroïque
des Anémies de la Chlorose du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques





LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE
Tableau de Orlès Le PLAT (fin du XVIII^e Siècle) — École Flamande (Gand).

P40327



Phantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

24^e ANNÉE
N° 259

TÉL. COMBAT 01-34 R. DU C. SEINE 25-195

AOÛT 1929

TRISTAN BERNARD

UN CHARMEUR



Le poète Boidéziles, après sa saison de Barillet-les-Bains, avait décidé de s'en aller dans le Sud-Ouest, où l'attendait une invitation de parents pas très amusants, mais qui habitaient une large villa, où la cuisine était bonne.

Il avait obtenu une passe de chemin de fer de la Compagnie d'Orléans, une autre de celle du Midi et un sleeping à l'œil des Wagons-Lits.... Comme il tenait à partir le mardi 2 août, au soir, et qu'il n'y avait plus de place dans le rapide, il avait mis en mouvement tout le haut personnel des Travaux publics, et l'on avait réussi à lui procurer un sleeping à sa convenance, c'est-à-dire le lit du bas. Je ne sais pas au juste comme on y était parvenu; je me suis laissé dire que l'on avait évincé une vieille dame, en profitant de ce qu'elle avait négligé de faire acquitter en temps voulu le prix du voyage.

Le poète, satisfait, traversait la salle des bagages, où il était venu surveiller l'enregistrement de sa malle, quand il rencontra M. Costo du Gruché, avec qui il avait diné une fois chez des amis.

M. Costo est un architecte de beaucoup de goût, d'esprit fin, et qui possède au plus haut degré une vertu très nécessaire dans les sociétés civilisées, la discrétion. Cette qualité consiste — d'après ce qu'on m'a dit — à ne pas mettre en première ligne, dans ses relations mondaines, la question de son bien-être personnel, et à éviter de demander à ses semblables des services que leur générosité ou leur bonne éducation les obligent à nous rendre, quel que soit l'ennui qui en résulte pour eux. Bien entendu, les poètes ne sont pas tenus à cette bourgeoise vertu. Étant investis d'une sorte de mission dans le monde, ils ont, à cause de cela, un droit de réquisition qu'ils estiment d'origine divine.

Boidéziles, rencontrant M. Costo du Gruché à la gare d'Orsay, en apprenant qu'il partait le lendemain en auto pour Saint-Sébastien, lui demanda, avec une parfaite bonne grâce, de l'emmener en voiture avec lui.

M. Costo du Gruché a une torpédo à quatre places, qu'il conduit lui-même. Sa jeune femme s'assoit d'ordinaire à côté de lui, et les places du fond sont remplies par une partie des bagages, le reste étant confié au chemin de fer. Il n'y eut qu'à modifier ces dispositions. Les valises étaient déjà ficelées dans le fond de la voiture. On les déficela et on les arrima avec beaucoup de précautions sur



Un Seul FLACON de **CARNINE LEFRANCQ** — Un Seul —
vous INSTRUIRA COMPLÈTEMENT sur la VALEUR de cette PRÉPARATION
CAR SES EFFETS SONT TOUJOURS IMMÉDIATS



la place libre du siège, afin que Boisdéziles, à qui Mme du Gruché était bien forcée de tenir compagnie pût voyager aux places d'arrière.

Le couple du Gruché pour obéir à un horaire très strict, devait venir prendre Boisdéziles chez lui, à sept heures du matin.

— Je serai, avait-il dit, devant ma porte.

A sept heures dix, M. Costo, qui avait déjà fait une quinzaine d'appels de trompe, vit apparaître à une fenêtre un monsieur en pyjama, les yeux un peu bouffis, les cheveux très en désordre, et qui criait :

— Je descends !

M. Costo n'imaginait pourtant pas que son invité ferait le voyage en cette tenue.

A huit heures tapant, Boisdéziles, sa valise portée par sa bonne Eugénie, apparaissait sur le trottoir. Il s'efforçait de prendre un visage contrarié, mais M. et Mme du Gruché réussissaient assez bien à sourire. Enfin on se mit en route dans la direction de Versailles.

M. Boisdéziles, bien que mal réveillé, avait déjà commencé une conversation enjouée avec Mme du Gruché. Il lui parlait de ses maux d'estomac, de ses insomnies et des troubles de sa vue... De sa vue ! Il se frappa le front... Il avait oublié ses lunettes... A ce moment, la torpédo abordait vaillamment la côte de Picardie...

— Une paire de lunettes, de chez un opticien spécial, exécutées d'après un méticuleux examen d'un maître oculiste...

— Voulez-vous qu'on retourne ? demanda faiblement M. du Gruché.

— Oh ! je ne voudrais pas... dit Boisdéziles.

Mais déjà M. du Gruché, avec une muette complaisance, exécutait un virage sur un étroit demicercle, et ils reprirent en silence la route de Paris.

Boisdéziles, arrivé à son domicile, s'aperçut qu'il n'avait plus sa clef. Or, Eugénie n'était pas là. La torpédo fit le tour du quartier, stoppa devant la fruiterie, la mercerie, la boucherie... On trouva providentiellement la bonne en conversation avec un facteur des postes.

M. Costo du Gruché avait minutieusement établi les détails de son voyage et retenu une chambre à Angoulême, où, désormais, il n'était plus possible d'arriver avant la pleine nuit... Tant pis ! On allumerait les phares...

Mais le poète, à leur passage à Poitiers, donna de tels signes de fatigue, qu'il fallut bien s'arrêter dans cette ville. Il n'y avait plus, à l'hôtel, qu'une chambre assez spacieuse, que Boisdéziles ac-

cepta après des protestations, laissant, en fin de compte, ses amis s'installer dans une chambre de l'annexe, où ils seraient très bien, affirma un garçon d'hôtel, ancien combattant, que les dures fatigues de la campagne avaient rendu assez accommodant sur les questions de confort.

Le lendemain matin, ce fut le poète, admirablement reposé, qui attendit ses compagnons dans la salle à manger de l'hôtel. On reprit la route, on reprit aussi l'histoire des malaises, lourdeurs, vapeurs de Boisdéziles depuis son enfance jusqu'à nos jours.

De temps en temps, il regardait la carte. Soudain, il eut un sursaut.

Il venait de s'apercevoir que l'on passait à deux kilomètres d'un site extrêmement captivant, qu'il avait contemplé jadis, mais seulement au soleil couchant... Ce n'était qu'un détour de cinq minutes... M. Costo, de plus en plus silencieux, tourna à l'endroit indiqué et prit une route qui, au début, sembla fort raboteuse.

— Le sol est mauvais, mais cela va changer, dit Boisdéziles.

Cela changea. On arriva dans un sentier étroit, profilé en montagnes russes. Un craquement se fit entendre...

— Ça y est, dit M. Costo. J'ai fusillé mon...

Il prononça un mot technique... Le poète, pour qui tout dans la nature avait un langage, qui comprenait la voix de la forêt murmurante, les intentions secrètes des nuages, les arrière-pensées des fleurs, ignorait à peu près tout du mécanisme des autos. Il savait seulement que certaines pannes exigent un travail acharné et salissant, même pour les aides les plus modestes.

Il se proposa tout de suite pour aller, jusqu'à la grande route — un millier de pas — et guetter quelque auto qui, de la ville la plus proche, leur enverrait un mécanicien ou une voiture de remorque.

M. Costo inclina la tête et continua à visiter opiniâtrement sa voiture. Mme Costo, assise sur le bord de la route, évitait de regarder du côté de Boisdéziles, et de lui montrer l'expression de son visage.

Deux heures après, un petit paysan apportait un précieux autographe du poète, transcrit malheureusement à l'aide d'un crayon délébile.

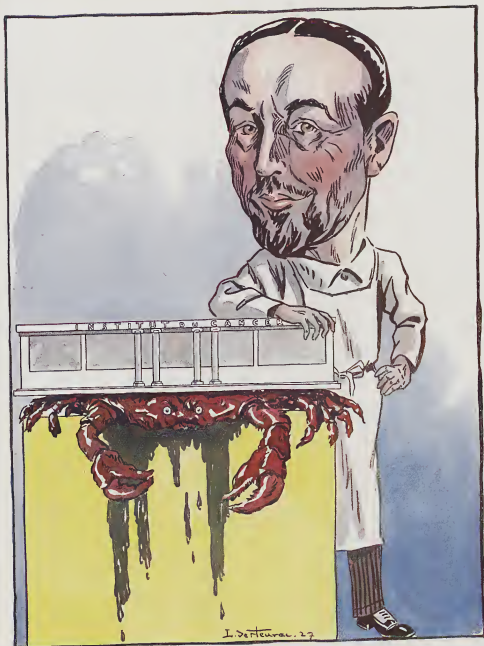
« Tout va bien ! disait-il. J'ai trouvé une auto de médecin qui m'a conduit dans un petit bourg. Là, j'ai rencontré des amis avec qui je déjeune, et qui m'emmènent à Bordeaux. J'ai vu un vieux mécanicien, qui, dès qu'il sera libre, viendra avec une remorque. Mille mercis. Grandes amitiés. Veuillez remettre au porteur ma valise et mon étui à lunettes. »

TRISTAN BERNARD.



Nous garantissons...

QUE LA **CARNINE LEFRANCQ**
ne contient ni SANG, ni ALBUMINE AJOUTÉE
MAIS SEULEMENT
DU SUC MUSCULAIRE DE BOEUF
CONCENTRÉ
EN SOLUTION SUCRO GLYCÉRINÉE



Le Professeur ROUSSY
de la Faculté de Médecine de Paris

LA CARNINE LEFRANCQ EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX
 contenant tous les ferments vivants du tissu musculaire.
 TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÈNÈRE LE SANG
 ET RENFORCE LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME

HENRY HOUSAYE

NAPOLÉON A LA MALMAISON, EN 1815

L'Empereur était encore à la Malmaison. A son arrivée, dans l'après-midi du 25 Juin, il y avait été reçu par la princesse Hortense, qui avait quitté Paris la veille afin de tout mettre en ordre dans ce château inhabité depuis la mort de Joséphine. La petite suite de Napoléon s'installa dans les chambres, trop nombreuses pour elle, du premier étage. Il y avait le grand-maréchal Bertrand, les généraux Gourgaud et Montholon, le chambellan de Las Cases, les officiers d'ordonnance Planat, de Résigny, Saint-Yon, les quelques fidèles qui s'étaient offerts à former dans l'exil la Maison de l'Empereur. Le service d'honneur et de sûreté était assuré par trois cents grenadiers et chasseurs du dépôt de la Vieille Garde établi à Ruil et par un piquet de dragons de la Garde.

Dès le premier jour, les visiteurs affluèrent : les princes Joseph, Lucien et Jérôme, le duc de Bassano, Lavallette, le duc de Rovigo, qui avait pris la résolution de s'expatrier avec l'Empereur, les généraux de Piré, de La Bédoyère, Caffarelli, Chartran.

Napoléon reçut aussi le banquier Jacques Laffitte ; il le retint assez longtemps, et, tout en causant familièrement, il dit ces paroles qui éclairèrent l'histoire : « Ce n'est pas à moi précisément, que les puissances font la guerre : c'est à la Révolution. Elles n'ont jamais vu en moi que le représentant, l'homme de la Révolution. »

Napoléon était profondément triste, mais non abattu. Il exprima à chacun sa ferme résolution de partir pour Rochefort dès que l'ordre d'appareiller aurait été envoyé aux frégates qui devaient le conduire en Amérique.

Avant ces visites, à son arrivée même à la Malmaison, l'Empereur avait dicté une proclamation ou plutôt un adieu à l'armée : « Soldats, je suivrai vos pas quoique absent. Je connais tous les corps, et aucun d'eux ne remportera un avantage signalé sur l'ennemi, que je ne rende justice au courage qu'il aura déployé. Vous et moi, nous avons été colonniers. Des hommes indignes d'apprécier nos travaux ont vu dans les marques d'attachement que vous m'avez données un zèle dont j'étais seul l'objet. Que vos succès futurs leur apprennent que c'était la patrie par-dessus tout que vous serviez en m'obéissant... Sauvez l'honneur, l'indépendance des Français. Napoléon vous reconnaîtra aux coups que vous allez porter. »

Cette proclamation, qui ne pouvait qu'enflammer les soldats contre l'envahisseur, fut envoyée au

chef du gouvernement provisoire pour être communiquée aux troupes et imprimée dans *Le Moniteur*. Fouché tremblait de rappeler à l'armée même le nom de Napoléon. Comme si elle l'avait oublié ! Il enfouit la pièce dans un tiroir.

Sur le soir, le général Beker arriva à la Malmaison. Il avait pour mission ostensible de veiller sur Napoléon et pour mission secrète de le surveiller. Il fut reçu dans la jolie bibliothèque, toute revêtue de hautes vitrines de cèdre, incrustées d'ornements de bronze doré, qui servait de cabinet de travail à l'Empereur. Beker était confus et

peiné de sa mission. Il ne l'avait acceptée qu'à contre-cœur, et ce n'est pas sans trouble qu'il présenta respectueusement à l'Empereur la lettre de service de

Davout : « Sire, dit-il, voici un ordre qui me charge, au nom du gouvernement provisoire, du commandement de votre garde pour veiller à la sûreté de votre personne. » L'Empereur ne se méprit pas sur l'intention que Fouché et Davout portaient à sa sûreté. Il en eut une révolte qu'il maîtrisa vite. Il dit avec hauteur :

« Je regarde cet acte comme une affaire de forme, et non comme une mesure de surveillance. Il était inutile de m'y assujettir, puisque je n'ai pas l'intention d'enfreindre mes engagements. »

Beker était ému jusqu'aux larmes : « Sire, c'est uniquement pour vous protéger que j'ai accepté cette mission. Si elle ne devait pas obtenir l'assentiment et l'entière approbation de Votre Majesté, je me retirerais à l'instant même. » L'émotion sincère de Beker toucha l'Empereur. Adoucissant sa voix, il lui dit avec bonté : « Rassurez-vous, général, je suis bien aise de vous voir près de moi. Si l'on m'avait laissé le choix d'un officier, je vous aurais désigné de préférence, car je connais depuis longtemps votre loyauté. » Il l'entraîna dans le parc par la porte vitrée qui y donnait directement et commença de le questionner sur l'opinion de Paris, les espérances du gouvernement, les nouvelles de l'armée, les négociations. Au cours de cet entretien qui dura deux heures, Beker dit que l'Empereur aurait mieux fait de rester à la tête de l'armée ; qu'il aurait gagné trois mois ; qu'en abdiquant conditionnellement en faveur de son fils, il aurait fort embarrassé son beau-père, l'empereur d'Autriche.

L'Empereur coupa court à ses niaiseries : « Vous ne connaissez pas ces gens-là ! » Puis il exposa les raisons très légitimes de son retour à Paris. « Mais.



NAPOLÉON IER
par PAUL DELAROCHE
Photo Braun



LA
CARNINE LEFRANCO
renferme tous les ferments Vivants
du
Sue Muculaire



conclut-il, il n'y a plus d'énergie. Tout est usé, démoralisé. Comment compter sur un peuple que la perte d'une bataille met à la discrétion de l'ennemi? » L'Empereur ne pouvait se faire à cette idée que la Chambre l'eût renversé parce qu'il avait perdu une bataille. Plus tard, il disait encore à Montholon : « Si j'avais été l'homme du choix des Anglais, comme je l'étais du choix des Français, j'aurais pu perdre dix batailles de Waterloo, sans perdre une seule voix dans les Chambres. »

Bien que la nuit fût venue depuis longtemps, Napoléon continuait sa promenade dans le parc, sous le ciel profond, scintillant d'étoiles. Ses paroles embrassaient le présent et l'avenir. Il semblait moins affecté de sa position que Beker ne l'était lui-même et paraissait avoir oublié son empire. Quand il parlait de lui, c'était pour causer de sa retraite projetée en Amérique, des moyens de gagner les Etats-Unis, des prétentions que les Alliés devaient avoir sur sa personne. « Il me tarde, disait-il, de quitter la France pour échapper à cette catastrophe dont l'odieux retomberait sur la nation. »

En rentrant au château, ses derniers mots furent : « Qu'on me donne les deux frégates que j'ai demandées, et je pars à l'instant pour Rochefort. Encore faut-il que je me rende convenablement à ma destination sans tomber aux mains de mes ennemis. »

L'Empereur, inoccupé et sans espoir, passa la journée du lendemain dans la rêverie et le souvenir. La Malmaison était encore telle qu'il l'avait habitée pendant le Consulat. C'était la même distribution des appartements, le même décor néo-grec, les mêmes meubles, les mêmes statues, les mêmes tableaux et, dans le parc, les vastes pelouses, les corbeilles de fleurs, les arbres exotiques, les taillis de sureaux et de lilas, les futaies d'ormes, d'acacias et de hêtres, les sources nombreuses, les petites rivières, l'impression de fraîcheur et de calme. L'Empereur retrouvait les sites et les intérieurs qui lui étaient familiers : l'allée de tilleuls, l'étang aux

cygnes, le temple antique, la salle du conseil avec des trophées d'armes peints en trompe-l'œil, le salon décoré de scènes d'Ossian, par Gérard et par Girodet, son cabinet de travail où tout était religieusement conservé dans l'état où il l'avait laissé, cartes déployées, livres ouverts, enfin sa petite chambre, attenante à celle de Joséphine. Chaque point de vue, chaque lieu, chaque objet le reportait à ses belles années du Consulat où les éclatantes faveurs de la Fortune séduite lui donnaient la croyance qu'il l'avait pour jamais asservie.

En 1815, aux mois d'Avril et de Mai, l'Empereur était venu plusieurs fois à la Malmaison avec la princesse Hortense.

Mais il était encore dans la lutte et dans l'espérance; les souvenirs avaient moins d'action sur son esprit. Maintenant ils le reprenaient tout entier. Il s'absorbait dans ses douces et mélancoliques évocations, oublieux du présent, revivant le passé.

Tantôt il restait silencieux, ranimant et suivant dans sa pensée des souvenirs lointains. Tantôt il rappelait à Hortense, à Mme Caffarelli, à Bassano, avec une certaine volubilité, des scènes et des incidents domestiques qui s'étaient passés à la



NAPOLEON ET LA REINE HORTENSE, en 1815
par E. A. GUILLOU — Photo Braun

Malmaison. La vue d'une allée, d'une peinture, d'un guéridon, du moindre objet lui en donnait l'occasion en ravivant sa mémoire. Il redisait des paroles de Joséphine, répétait des plaisanteries de Lannes, de Rapp, de Junot, de Bessières, contait des épisodes des fêtes de nuit et des parties de barres. Pendant une promenade au parc, avec Hortense, il s'arrêta devant un massif de rosiers en pleine floraison, et dit comme se parlant à lui-même : « Cette pauvre Joséphine ! je ne puis m'accoutumer à habiter ici sans elle. Il me semble toujours la voir sortir d'une allée et cueillir une de ces fleurs qu'elle aimait tant... C'était bien la femme la plus remplie de grâce que j'aie jamais vue ! »

HENRY HOUSSEAYE,
de l'Académie Française.

CARNINE LE FRANCO
ALIMENT LIQUIDE
LE PLUS RICHE
ET LE MIEUX TOLÉRÉ



LAS MENINAS

Tableau de Don Diego Rodríguez de Silva y Velásquez (1599-1660) — École de Séville.

LAS MENINAS

Velasquez a peint, dans cette toile fameuse, a petite infante Marie-Marguerite, posant devant l'artiste dans son atelier. Comme pour l'inviter, ou la forcer à la sagesse et à la patience, on l'a fait accompagner de tout ce qu'elle aime ou redoute : ses duègnes, ses compagnes, son écuyer, ses nains et son chien favori. Le roi et la reine sont aussi, dans le tableau, présents bien qu'invisibles et placés de telle sorte dans l'atelier de Velasquez, que le spectateur aperçoit seulement leur reflet dans la glace occupant le fond de la toile.

Un des grands motifs d'intérêt de ce tableau réside dans ce fait que Velasquez s'y est représenté lui-même devant son chevalet, vêtu de noir,

la moustache en croc, avec cette tournure aristocratique qui faisait de lui un des cavaliers les plus accomplis de son temps. C'est la plus authentique représentation du maître qui nous soit parvenue.

Peint en 1656, le tableau des Meninas faisait partie de la collection de Philippe IV, dont il décorait le cabinet de travail. Transporté au nouveau palais, après l'incendie de l'ancien, il ornait la chambre à coucher de l'infant héritier. Lors de l'inventaire de 1794, Goya, Bayen et Gomez l'estimèrent 60.000 réaux ; il fut ensuite placé dans le Musée du " Prado ".

LES GRANDS MUSÉES DU MONDE : « LE PRADO »
P. Lafitte et C^{ie}, Ed.

LE PROFESSEUR ROUSSY



Photo Ribaud

Gustave Roussy est né en Suisse de parents dont les ancêtres avaient été contraints de quitter la France, lors de la révocation de l'Édit de Nantes.

Il fit donc ses premières études à Genève ; et à la Faculté de Médecine de cette ville, il suivit les cours d'Eternod, de Prévost, de d'Espine, de Mayer et de Reverdin.

A l'exemple de tous ces maîtres, il vint concourir à Paris pour l'internat des hôpitaux, et fut reçu en 1901.

Docteur en Médecine en 1907, il fut chef des travaux de physiologie pathologique au Collège de France jusqu'en 1908, puis chef des Travaux pratiques d'Anatomie pathologique à la Faculté de Médecine de Paris.

En 1910, il était nommé professeur agrégé ; et en 1925, il succédait à Letulle dans la chaire d'Anatomie pathologique.

Le professeur Roussy a été particulièrement l'élève de Déjerine, de Darier, de François-Frank et de Pierre-Marie.

Son nom reste associé à celui de Déjerine dans la description du syndrome thalamique.

Avec Darier, il fit ses débuts dans la technique histologique au laboratoire de Ranvier ; et avec François-Frank, il acquit l'habitude de la précision mécanique de Marey dans les études expérimentales.

D'ailleurs, loin de vouloir faire de l'Anatomie pathologique une science morphologique pure, à la façon des Allemands, il en fait au contraire une science essentiellement dynamique, suivant la conception qui, depuis un siècle, a présidé à l'évolution de la science médicale française. Et c'est ainsi que ses études sur le système nerveux et les glandes endocrines l'ont conduit à affirmer la liaison qui existe entre l'anatomie et la physiologie pathologique, en unissant constamment l'expérimentation à l'étude chimique et histologique.

Médecin-chef des centres neurologiques de la 1^{re} Armée et de l'Armée de Lorraine, pendant la guerre, le professeur Roussy a, depuis 1918, consacré ses efforts surtout à l'étude du cancer, en utilisant les ressources du Centre anticancéreux de Villejuif, dont il obtint la création en 1921.

Il a, de plus, fondé l'Institut du cancer de la Faculté de Médecine, dont une partie des locaux seront prochainement inaugurés.

Le professeur Roussy est secrétaire général de l'Association française pour l'Étude du Cancer.

Il est membre de l'Académie de Médecine.

LA CARNINE LEFRANCQ, Suc Musculaire de Bœuf CRU CONCENTRÉ
représente le moyen **LE PLUS PRATIQUE** de réaliser la **ZOMOTHÉRAPIE**
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN, ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT

AU JARDIN

*J'ai mis mon cœur sous une rose :
En cherchant vous l'y trouverez
Avec ses souvenirs dorés,
Ses regrets, son ennui morose.*

*Demain la corolle déclose,
Lorsque vous la regarderez,
N'aura plus ces tons enivrés
Qu'un rayon de soleil compose.*

*Pourtant du bouquet qui mourra
Vers vous un parfum montera,
Plein de sensations cachées.*

*Et c'est mon cœur fidèle et doux,
Enfant, qui survivra pour vous
Dans cette odeur des fleurs séchées.*

Ph. BOYER.



Photo Braun & Cie

RADIO-SERMON par Albert GUILLAUME



CONCERT CHAMPÊTRE

Tableau de Giorgio Barbarelli, dit le Giorgione (1478-1511) — École Vénitienne

740302



L'antecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

24^e ANNÉE
N° 260

TÉL. COMBAT 01-34 R. DU C. SEINE 25-195

SEPTEMBRE - OCTOBRE 1929



LE DIXIÈME SALON DES MÉDICAMENTS



MARINE, par Pierre VELONNES

CARNINE LEFRANCQ PRÉVIENT ET COMBAT
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES

LE DIXIÈME SALON DES MÉDECINS

Compter deux lustres, pour un Salon, est en quelque sorte une consécration. Cela prouve, en effet, outre la persévérance dans l'effort, l'estime en laquelle il est tenu, l'encouragement, les applaudissements mêmes qu'il mérite. Tout cela, notre Salon des Médecins en a été gratifié, cette année, une fois de plus encore, d'abord par notre grand colonisateur, l'organisateur pacifique de notre Maroc, M. le Maréchal Lyautey qui a bien voulu, avec la plus grande bienveillance et la plus aimable bonne grâce, venir l'inaugurer, tenant ainsi, selon ses propres paroles, à témoigner au corps médical la considération en laquelle il le tient, ayant apprécié son aide au cours de son œuvre colonisatrice; ensuite par la double visite qu'a bien voulu lui rendre, inconnu, un autre grand personnage de notre Etat, lequel préside la plus haute de nos assemblées et qui, lui aussi, ayant trouvé, jadis, alors qu'il gouvernait une de nos grandes colonies, chez les Médecins, un concours dévoué et précieux, en a conservé de ce fait, le meilleur souvenir,

à lequel le fait continuer à s'intéresser à tout ce qu'ils font. Voilà, n'est-il pas vrai, un double témoignage d'estime destiné à nous dédommager un peu de l'injustice et de l'ingratitude qui sont trop fréquemment notre lot. Enfin, à ces consécration morales, peut-on dire, est venue s'en ajouter une dernière, non moins précieuse, celle qui nous fut apportée par un groupe d'artistes renommés, comme Léandre, Jonas, Villa, A. Point, Van de Put, vedettes des artistes Français, comme du Salon des Humoristes, qui voulurent bien, sans flatterie, ce dont sont incapables de tels professionnels vis-à-vis d'amateurs, ne pas trouver trop mauvaises et parfois, même,

bonnes les œuvres de nos exposants, et par cela même nullement vain notre effort. C'est donc fort de ce viatique, que nous allons entreprendre la visite du Salon des Médecins que nous avons la

coutume de faire ici ensemble, chaque année, avec nos aimables lecteurs.

Tout d'abord nous commencerons par saluer, en nous inclinant devant leurs dernières œuvres exposées, deux de nos Confrères décédés : le Dr M. Péralte, le chirurgien bien connu, qui fut un des fondateurs de ce Salon et un ami de la première heure, et M. Fontan, de Bordeaux. Ensuite, nous signalerons, avant toutes autres œuvres, celles de nos exposants étrangers, soit : de M^{me} Flamme-Mayné, une « Nature Morte » et, surtout, un « Benedicite » tout charme, lumière et coloris habile; de M. Forel de Morges (Suisse) « Claude » et « Bodishattiva », deux bronzes d'une excellente facture et « Egyptienne » une agréable statuette en bois.

Continuons, maintenant, par les Dames, chez lesquelles ce nous est un plaisir de signaler : de

M^{lle} Busquet, une bonne étude de nu, la « Messagère »; de M^{me} Castex, un « Philosophe », d'un beau sentiment; de M^{lle} Everart, une « Étude de Nu », d'une belle carnation; de M^{me} Kacheperoff-Macaigne, un « Paysage » d'un métier séduisant; de M^{lle} Lévy-Engelmann, de précieuses « Miniatures », dont la sienne, et de fraîches « Fleurs »; de M^{me} Lily-Pech, un vivant portrait du « D^r Pecharmant », le Chirurgien; de M^{me} Rouchine-Vitry, d'exquises « Miniatures » et un portrait de « M^{me} F^o Nozière », d'un art consommé; de M^{me} Daviau, « Pinocchio

et Poupée »; de M^{me} Delord, un bon « Portrait »; de M^{me} Dhaine, des « Oranges »; de M^{lle} Dumont, une

Portrait de
MADAME FERNAND NOZIÈRE
par M^{me} S. Rouchine-Vitry



LE BERCEAU
Gruyère, par F. de Hérain

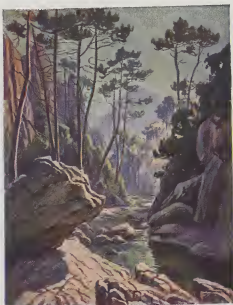
LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps





TOULOUSE — LA DALBADE
par le Professeur ESCAT



L'ESTÉREL — GORGES DU MAL-INFERNET
par le Docteur Ad. WILBORTS

CARNINE LEFRANCQ :: **PUISSANT RÉGÉNÉRATEUR**
DU SANG ET DE L'ORGANISME



LE DOCTEUR PÉCHARMANT
par M^{me} Lily PECH



MON PORTRAIT
par M^{me} Yvonne LÉVY-ENGELMANN



« Nature Morte » et une excellente « Étude de Tête de Vieillard » ; de M^{re} *Fricou*, « Veillée d'Hiver » ; de M^{re} *Guibert*, « Coin de Village » bien traité ; de M^{re} *Hulot*, une « Allée de Marronniers » ; de M^{re} *Heulin*, une « Étude de Tête d'Enfant » ; de M^{re} *Lecaron*, des « Fruits » bien observés ; de M^{re} *Mérot*, deux bons « Portraits d'Enfants » ; de M^{re} *Mingasson*, des « Roses » d'un précieux coloris ; de M^{re} *Persakis*, deux « Natures Mortes » ; de M^{re} *Richard*, un « Vieux Pot de Pharmacie », contenant des roses, d'une composition méditée ; de M^{re} *Sourice*, « Temps gris à Saint-Florentin-le-Vieil », d'une fine notation ; de M^{re} *Spinnewyn*, « Tête de Flamande » d'un curieux réalisme ; de M^{re} *Tarneau*, une décorative « Nature Morte » ; de M^{re} *Van den Broeck*, une fine miniature de sa Mère ; de M^{re} *Vincent X*, des « Fleurs ».

L'aquarelle, comme à l'accoutumée, était avantageusement représentée. C'est ainsi que nous citerons : de M^{re} *Auvergniot*, des « Dahlias » aux tons vibrants ; de M^{re} *Christophe*, des « Bluets » joliment nuancés ; de M^{re} *Flandin*, des « Chrysanthèmes » chatoyants ; de M^{re} *Bri-gnon*, des « Fleurs tendres » ; de M^{re} *Grégoire*, une « Vieille Rue », bien observée et traduite ; de M^{re} *Zabeth*, une « Fontaine de l'Âse » d'un art séducteur ; de M^{re} *Agniel*, des « Pins » ; de M^{re} *Bans*, d'aimables « Fleurs » ; de M^{re} *Daniel*, d'agréables « Anémones » ; de M^{re} *Kauffmann-Roy*, « Bord d'Étang » ; de M^{re} *Saint-Paul*, une bonne « Porte en Touraine » ; de M^{re} *Sattonnet*, « Temps gris » ; de M^{re} *Tribes*, « Citrons et Verres » de M^{re} *Thiéry*, « Village au Petit Servoz », bien observé.

À la Gravure et au Dessin nous avons noté : de M^{re} *Challiol*, un « Lac de Côme » ; de

M^{re} *Chapard* (Ry), « Vieux Moulin à Moret », bonne gravure sur bois ; de M^{re} *Delplace-Boucherie*, un excellent « Nu » au crayon ; de M^{re} *Richet*, une

« Femme au Chandail », d'un bel art. Enfin, à l'art décoratif nous avons remarqué, toujours avec un nouveau plaisir, les habiles et précieuses « Céramiques » de M^{re} *Henne*, et un joli « Plat aux Mimosas » de M^{re} *Clément*.

Pour leur part, nos Confrères, en ce qui regarde la peinture, étaient représentés par les œuvres suivantes que nous avons particulièrement distinguées : de M. *Barbié*, des « Raisins et Capucines, bien observés » ; de M. *Bernard*, « l'Ensoulelado » ; de M. *Bertin*, des « Soucis et Eilletts d'Inde » ; de M. *Bocquet*, « Automne au Pays Basque » ; de M. *Brodier*, un bon « Portrait » de son grand-père ; de M. *Ca-bon*, un « Vieux Breton » ; de M. *Chamaux*, un panneau de « Huit Pastels », tout sensibilité, couleur et lumière ; de M. *Chrétien*, des « Tartanes et des Brumes » d'une solide facture ; de M. *Géo Cim*, un « Gueux » et un

« Vieux Barcou », pris sur le vif ; de M. *P. E. Colin*, un « San Gignimano », d'une large et chaude

facture : de M. *Dargel*, « Soleil dans le Parc d'Argelès » ; de M. *Dawenport*, deux « Chapelles » d'un vigoureux coloris ; de M. *Dekeuwer*, deux « Portraits » d'un bon métier ; de M. *Delmond-Bebet*, « Vieille Église à St-Palais » tendrement peinte ; de M. *Dervieux*, deux « Paysages » finement observés ; de M. *Fay*, « Église Landaïse » aux effets hardis mais justes ; de M. *Fotel*, un « Port de Concarneau », chaud et vibrant ; de M. *Frogier*, en un panneau, un ensemble de « Notations » tendres

et séduisantes ; de M. *Giral*, « Calvaire de Cimiez » ; de M. *J. Halé*, un « Pont-Marie » d'une grande



POTRAIT D'UN MÉDECIN
Litho du Docteur Paul ANTOINE



LE PORT DE TOULON
par le Docteur André de GENÈVE

La Carnine Lefrancq



DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages eupéptiques de la viande crue sans aucun de ses inconvénients

habileté, d'une palette inspirée ; de M. Heitz, « Coin de Parc » ; de M. Hervochon, des « Bords de Rivière » ; de M. Jahan, « Sous Bois au Vésinet » ; de M. Jaïs, un « Port du Croisic », lumineux ; de M. Jaugeon, « Carantec » ; de M. Marc La Marche, le « Sommet le plus haut », d'un art très particulier, plein de promesses ; de M. Le Gendre, « Pavots et Automne », d'un coloris fermé et riche ; de M. Lortat-Jacob (Léon), un « Matin à Saulchery », pris sur l'heure ; de M. Lortat-Jacob (Etienne), une « Église des Croultes », d'une louable sincérité ; de M. Mahu, le « Mas et la Terrasse », bien observés et traduits ; de M. Millon, « Pommiers en Fleurs » aux tons bien orchestrés ; de M. Oberthür, des « Croquis d'Animaux » témoignant d'une belle maîtrise ; de M. Ollivier, un « Atelier de Prothèse », d'un agréable réalisme ; de M. Parrot, le « Tilleul » ; de M. Phéliepeau, le « Pont de Chambeau » ; de M. Picardeau-Bob, les « Desherités » ; de M. Quenay, un agréable « Port Normand », de M. Salas-Girardier, « Pont de Bruges », bien traité ; de M. Smadja, « Maison rue du Mont-Cenis » ; de M. Tassilly, des « Ormes », des « Rubiers » aux tons justes et fins ; de M. P. Vellonnes, un « Bassin du Havre » et une « Marine » largement traités ; de M. Wagner, un « Vieux Couple » d'une formule moderne et très pulissante ; de M. Wilborts, des « Gorges du Mal-Infret » et une « Bretagne Grise » d'un art médité et prenant.

Toujours en faveur, auprès de nos confrères, l'aquarelle nous a permis d'apprécier de M. Brintet, une « Plage de Cagnes » savoureuse ; de M. Cailjeux, un « Mont Saint-Michel » séduisant ; de M. Coutelle, de bonnes « Notations sur les Alpes et les Pyrénées » ; de M. Cuzin, l'« Église Saint-Eusèbe à Auxerre » ; de M. Dayras, un amusant « Salon au



LE TIREUR statue plâtre)
par le Docteur Alfred Jacquemais

charmant hymne à la nature.

Au dessin et à la gravure nous avons remarqué de M. Antoine, un lauréat des artistes français, une



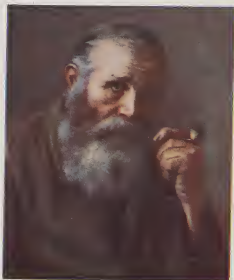
NANTES - L'HERMITAGE SAINTE-ANNE
par le Docteur Jean SENECHAL

magnifique « Iltho » le représentant en costume de contemporain de Rembrandt ; de M. Caussade, « Acrobates et Poupees », dessins à la plume débordants de prestesse et d'humour ; de M. Charbonnier, « Canal à Chaintreuilville », d'une ligne impeccable, plein de séduction ; de M. Choquet, deux bonnes lithos du « Puits à étages de Gien » ; de M. Charvet, l'« Obus » bien traduit ; de M. de Hérain, « Juif Marocain », eau forte d'un art consommé ; de M. Lereboullet, « Petit Village », agréable bois gravé ; de M. Ménétrei, la « Route

de la lagune à Santa-Cruz » d'un métier scrupuleux et agréable ; de M. Peugniez, un maître du crayon, un beau « Portrait de M^{lle} Simone » ; de M. Rifat,



Le plus énergique reconstituant
LA CARNINE LEFRANCQ
est préparée avec de la viande
de bœuf crue, choisie, dans une
USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la
science actuelle sont rigoureusement observées

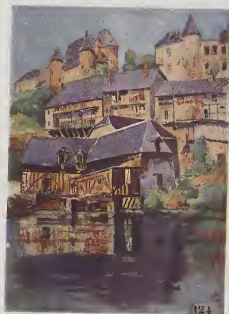


UN PHILOSOPHE
par Madame Louise CANTER



MON JARDINIER
par E. de KEUWEN

La CARNINE LEFRANCO, Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT
— C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ —



VIEILLE TANNERIE, A UZERCHE
par le Professeur GRIMBERT



MAISON A L'ILE-AUX-MOINES
par le Docteur William FROGIER



Portrait de G. CLEMENCEAU
par le Prof. G. HAYEM

de plus de signaler : de M^{lle} Hébert-Coëffin, « Cauchemar », une puissante main crispée, fortement inspirée de Rodin ; de M^{lle} Nissim, une gracieuse « Châtelaine » ; de M^{me} Sidler, un « Torse de Jeune Fille », d'un sûr et séduisant métier ; de M^{lle} Pitois, « Jeunesse » ; de notre plus vivant que jamais Président, M. le Professeur Hayem, plusieurs médaillons, rondes bosses ou profils de « Laënnec », « Clemenceau », « Bartholomé », « M^{me} A. F. », d'une grande conscience et pleins de vie ; de M. Albertin, un « Chevalier » et un « Pleurant », deux statuettes de bois habilement sculptées ; de M. Jacquemin, le « Tireur », joueur de boules solidement campé ; de M. Philibert, le « Buste de M^{lle} Arlette », sa fille, toute leuse ; de M. Villandre, le délicieux trio de ses « Trois Enfants », le buste du D^r Armeuille et une précieuse médaille du bon « Monsieur Vincent », tout nimbé de charité, le tout traité avec ce bel art fait de sentiment et de conscience qui sont son apanage ; de M. Brignon, deux bons « Bustes » ; de M. de Hérain, enfin, la belle Médaille du D^r Fauchet, le chirurgien, où s'allient, comme chez Villandre, le sentiment et la conscience. Enfin, à l'art décoratif, la vitrine de M. Ollivier, contenant, avec deux panneaux, des petits vases, « Céramiques à reflets métalliques hispano-mauresques » du plus chatoyant effet, retenait encore l'attention, par l'habileté d'exécution.

La conclusion, à cette longue mais agréable promenade parmi les œuvres de nos confrères, nous la demanderons au grand ar-

iste Léandre, qui a bien voulu présider le banquet de clôture de notre Salon. Nous la demanderons à sa grande compétence, à sa bienveillance et aussi à sa bonhomie et à sa philosophie souriantes. « Et vous aussi », nous a-t-il dit, en levant son verre en l'honneur de notre Salon, « vous avez voulu avoir votre violon d'Ingres ! Heureuse et utile diversion à ce que peut avoir de pénible et d'ingrat certains côtés de votre profession. Qui pourrait, à la vérité, faire douter de la sensibilité du médecin ? La médisance l'accuse bien, parfois, d'abréger la vie de ses clients, mais qui ajoute foi à la médisance ? Pas moi certes ! La science qu'il sert et qui le fait se pencher, pour les

sères humaines, ne lui interdit pas, au contraire, de s'attendrir aux beautés de la nature, de vibrer à la vue des belles nudités ou des beaux paysages. En ces temps où l'argent et le goût de la spéculation empoisonnent les trois quarts du monde, félicitons-nous qu'il se trouve encore des hommes que réjouisse le passe-temps de l'art. Jamais, en effet, un peu d'idéal n'a été aussi nécessaire ! »

Après cela qu'on ose donc dire que la bonne entente, entre artistes professionnels et amateurs est impossible. Hélas ! avec la société utilitaire qui se prépare, il est à craindre que l'art ne nourrisse plus son homme, avant peu, et qu'il ne soit destiné à ne devenir qu'un passe-temps, qu'une consolation, contre la dureté des temps, l'inextinguible de la lutte !



LE D^r ARMEUILLE
Terre cuite par
le D^r Ch. Villandre



CHATELAINE
Terre cuite
par M^{me} Jacqueline Nossin

PAUL RABIER.



Buste de
Mlle ARLETTE
Plâtre par le Docteur
A. Philibert

LACARNINE LEFRANCO

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, C'EST LE JUS

D^r HÉRICOURT
"LA ZOMOTHERAPIE" Rueff, éditeur





LE POT DE PHARMACIE
par M^{me} Suzanne RICHARD



LES DAHLIAS
par M^{lle} Lucienne AUVERGNOT



PAYSAGE
par Madame KACHEPEROFF-MACAIGNE



l'Enfanceclair

Revue Artistique & Littéraire



REVUE
EXCLUSIVEMENT RESERVEE
AU CORPS MEDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE
(SEINE)

24^e ANNÉE
N° 261

NOVEMBRE 1929

Tél. COMBAT 01-34 R. DU C. SEINE 25.105

LES ÉTAPES DE L'ENSEIGNEMENT CLINIQUE A MONTPELLIER

Jusqu'au début du XIII^e siècle, il n'existe nulle part d'enseignement médical officiellement organisé. Même à Montpellier, où, en fait, depuis les origines de la ville au X^e siècle, des particuliers, — commerçants juifs d'origine ibérique ou chrétiens de formation salernitaine, chacun isolément, à son domicile, « in scholis », disent les textes, — acceptent, contre redevance, de lire à quiconque les œuvres d'Hippocrate dont ils possèdent des traductions, il n'est pas de corps régulier de maîtres, puisque Guilhem VIII, en 1180, se refuse d'intervenir dans les querelles de boutique nées de la concurrence qu'ils se font entre eux.

Il faut attendre le 17 août 1220 pour que, devant les abus nés de l'absence de toute réglementation, le Cardinal Conrad, légat d'Honorius III, au nom du Saint-Siège dont relève la ville depuis la donation du comte Pierre de Melgueil, édicte les premiers statuts du groupement des maîtres et des élèves, littéralement « Universitas Medicorum ».

Dans ce document, qui est reconnaissance d'État et non création, il est fait, pour la première fois, allusion à l'enseignement clinique que le texte constate être extérieur à l'Université, puisqu'il spécifie, dans son vingtième alinéa, la possibilité pour l'élève de choisir tel maître qu'il voudra pour en suivre les leçons avant sa réception, dès son retour de la

localité où il s'est initié à la pratique médicale. Les statuts complémentaires des 14 et 21 janvier 1240 (nouveau style), dus à l'arbitrage de Pierre de Conches, prieur de l'église Saint-Firmin, paroisse de la ville, et du cordelier Hugues Mans, de l'ordre des frères mineurs, précisent qu'aucun élève ne pourra être présenté pour obtenir l'autorisation d'exercer — on traduira plus tard à la lettre par le mot « licence » — s'il ne justifie s'être, en cours de scolarité, livré à la pratique hors de la ville de Montpellier, pendant six mois.

Pendant les deux siècles suivants, la Faculté ou les Ecoles ne changent rien à une réglementation généralement respectée. Dans les textes revient souvent l'adage « Experientia Magistrorum optima » par où s'affirme un réalisme qui se prouve, dès 1376, par les dissections statutaires.

Cette réglementation est encore renouvelée dans les statuts de 1634, reproduits en 1698 avec quelques additions pour les mettre en harmonie avec l'arrêt du Conseil d'État du 18 avril 1639. Devenue, en effet, organisme d'État depuis la création par Charles VIII, en mai 1496, et par Louis XII, le 29 août 1498, de professeurs royaux stili-

pendis, l'Université de Médecine relève désormais du pouvoir central. L'article 22 rappelle que « les bacheliers seront



L'ANCIEN HOPITAL SAINT-ÉLOI
Actuellement Palais de l'Université

Numéro Spécial consacré par la **CARNINE LEFRANCO**
à l'Enseignement Clinique à Montpellier

à l'occasion du **XX^e CONGRÈS FRANÇAIS DE MÉDECINE**

Faculté de Montpellier — 15 au 19 Octobre 1929

tenus de se familiariser, n'importe où, avec la pratique de la médecine pendant six mois, et d'en rapporter lettres testimoniales, afin de pouvoir être admis à subir les examens de licence. Mais l'article 15 stipule cette nouveauté que « les visites et consultations naguère pratiquées à l'égard des lépreux s'appliqueront désormais aux malades de l'hôpital ou à ceux de la ville ». Ainsi, l'enseignement clinique est, pour la première fois, donné en milieu hospitalier par des maîtres de l'Université.

La perfection pour l'époque, du statut montpellierain lui vaut d'être pris en mal 1707, par Louis XIV, comme modèle de la réglementation de la médecine dans le royaume. L'article 26 ordonne « que dans toutes les Facultés et Collèges de notre Royaume, quatre docteurs se trouveront avec le doyen dans tous lieux assemblés précisément à 10 heures du matin, le jour marqué dans chaque semaine, pour y assister gratuitement de leurs conseils les pauvres malades qui se présenteront et qu'ils fassent écrire leurs avis par les bacheliers, licenciés, ou jeunes docteurs qui assisteront à ces visites de pauvres. Et pour ce qui regarde les maladies qui ont besoin d'opération manuelle, les dits docteurs auront soin de la faire faire en leur présence par un chirurgien capable et expérimenté ». C'est la création de ce que l'on appelle aujourd'hui : la consultation externe des hôpitaux.

Jusqu'alors, ces leçons incombaient par tour à n'importe lequel des huit docteurs qui constituaient le personnel enseignant de l'Ecole. Aux quatre professeurs royaux qui occupent sans spécialisation les chaires créées en 1496, à la sollicitation d'Honoré Piquet, sont venus s'ajouter, par transformation des quatre charges de docteurs agrégés les doublant, les charges créées par Henri IV, de professeur d'anatomie et de botanique, en 1593, puis, quatre ans plus tard, celle de professeur de chirurgie et de pharmacie. Des deux agrégatures restantes, l'une sera agrégée en 1673 par Louis XIV, en chaire de chimie. La dernière est à son tour transformée, le 7 mai 1715, sur les ordres du roi, en « régence pour la visite et le service des pauvres ». Huguenoit en est le premier titulaire.

Il a tôt fait de dénoncer cette démanigaison de rendre raison de tout, « par quoi on ne fait plus souvent que des raisonnements, rarement ou jamais de médecins ».

« Il faudrait donc que le programme des études fût réformé et la quatrième année consacrée à l'étude de la médecine pure, loin des hypothèses et des mots, qu'on en revienne à la saine observation auprès du lit du malade, que le médecin de pratique

fasse à l'hôpital pour les élèves ce qu'a fait pour eux le démonstrateur de botanique au Jardin des plantes, c'est-à-dire qu'ayant l'exemple sous les yeux, il décrive et fasse connaître les maladies par les symptômes qui les caractérisent. »

Mais si l'idée est dans l'air, il lui faudra encore près de trente ans pour prendre corps.

Par la suite, quand Louis XV crée quatre bourses pour le Service de Santé militaire auprès de l'Université de Montpellier, le ministre de la guerre Leblanc écrit, le 29 avril 1727, au chancelier François Chicoyneau : « On prendra surtout soin qu'ils (les élèves) assistent à tous les opérations et traitements de chirurgie qui se feront aux hôpitaux de la ville, et ils ne pourront être reçus au grade de médecine, qu'en rapportant les attestations des médecins et chirurgiens des hôpitaux comme quoi ils auront exactement assisté aux dites opérations. »

Nouvelle délibération de l'Ecole, en date du 6 février 1723 : « Il sera loisible aux étudiants de faire venir à l'Université, un jour de chaque semaine, de pauvres malades que M. de Sauvages, ou un autre professeur à sa place, consultera devant les dits étudiants, aux fins de leur apprendre à

consulter et à connaître les maladies, en sus que les étudiants seront exhortés à poursuivre en Cour la permission d'avoir à l'hôpital Saint-Eloi une

petite salle contenant quelques pauvres malades qu'un professeur puisse visiter et soigner pour l'instruction des étudiants qui assisteront à sa visite. » Boissier de Sauvages s'exécute en effet, non sans avoir protesté.

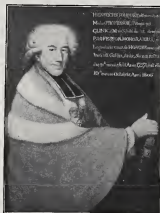
Cette organisation ne va pas sans soulever des difficultés du côté des administrateurs de l'hôpital Saint-Eloi.

Si le Bureau veut bien permettre aux étudiants en médecine ou en chirurgie d'assister aux visites du médecin ou du chirurgien-major, il se réserve de fixer le nombre des dits étudiants, et, en ce cas, de choisir ceux qui doivent avoir la préférence. Une décision du 19 juillet 1760 porte que leur nombre n'excédera pas celui de 20.

Tant de mesures restrictives marquent bien l'état d'esprit des administrateurs.

En 1768, c'est avec eux le conflit aigu qui s'apaise pour un temps et renaît encore en 1771.

La question tenait toujours fort à cœur à l'Université, elle y revient encore en 1782 ; dans le paragraphe 1 du projet de bibliothèque convenu le 26 août pour être soumis au Garde des Sceaux, Hue de Miromesnil, elle atteste que « le mercredi de chaque semaine... Messieurs les professeurs s'engagent et promettent dès à



HENRI FOUQUET (1727-1806)
Professeur de Clinique Médicale



A. LÉON BOYER (1864-1885)
Professeur de Pathologie Externe



La
CARNINE LEFRANCO
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Musculaire





LA VIERGE AU LYS

Tableau de Carlo Dolci (1616-1686) — École Florentine



La CARNINE LEFRANCQ, Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT
— C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ —

présent de faire, à perpétuité, des consultations médicales et qui seront toujours présidées par un ou deux d'entre eux, les dits professeurs, à tour de rôle ».

Dix ans plus tard, la loi du 12 août 1792 mettait fin à l'existence de toutes les associations. C'était la mort officielle de l'Université de Médecine.

En fait, l'Ecole ne suspend pas pour cela son activité. Leçons et actes scolaires continuent sans arrêt, comme le prouvent un certain nombre de thèses soutenues en l'an II, entre octobre 1793 et mars 1794. Si la dernière assemblée « per fidem » a lieu le 3 avril 1793, un dernier procès-verbal de collation de grade est daté du 28 nivôse an III de la République (17 janvier 1795).

Mieux encore, le professeur René, doyen de cette Université, dont Barthélemy est le dernier chancelier, après avoir arraché au pillage les reliques de l'Ecole, dont les bâtiments allaient être soumissionnés, a le crédit de se créer des appuis sur place dans le sein même de la société populaire. Dans sa séance du 11 germinal an II (13 avril 1794), le club débattit qu'il sera établi dans l'hospice des malades (Saint-Eloi), deux cours de clinique, et nomme M. Baumes pour l'interne, M. Fages pour l'externe. Ce dernier, alors employé à l'hôpital, se donne beaucoup de soins et complète plusieurs cours de chirurgie militaire très remarquables. M. Baumes, fixé à Nîmes, n'arriva, après bien des délais, que le 7 messidor an II (12 juin 1794), donna quelques leçons et les termina avant la fin du trimestre. Quelque incomplet qu'ait été ce cours, M. Baumes n'en a pas moins la gloire d'être le premier, en France, qui a professé la clinique médicale, et donné, comme il le disait lui-même, un essai de cet enseignement.

Le pouvoir central, devant le besoin d'officiers de santé pour les armées de la République, redonne un état civil à la Faculté sous le nom d'« Ecole de santé » par la loi du 14 frimaire an III (4 décembre 1794), et le 9 pluviôse (9 janvier 1795), elle reçoit 150 élèves, nommés au concours, et titulaires, pour trois ans, d'un traitement annuel de 1.200 livres.

Le décret du 26 frimaire (2 décembre) lui donne un personnel enseignant où les restes de l'ancienne

Université se mariaient aux débris du Collège de chirurgie. La fusion pouvait se réaliser sans heurts dans une ville où, à l'instigation de Chirac, la Faculté avait essayé, dès 1728, de créer des médecins-chirurgiens. Par là, dans les huit chaires dont chaque titulaire

était doublé d'un adjoint, aux anciens maîtres de la défunte Université s'ajoutaient cinq anciens membres du Collège de chirurgie. Ainsi accèdent à la robe de soie rouge ceux à qui, dix ans auparavant, était dénié le titre de Professeur pour n'être appelés que du nom de « gradués portant chausse », par allusion à la pièce vestimentaire qu'ils portaient sur leur robe d'étamine noire.

Trois chaires de clinique sont créées, l'une de clinique « d'après l'observation et la constitution », — clinique médicale, dirait-on aujourd'hui, — avec le vieux professeur Fouquet, doublé de Petiot, nouveau venu ; l'autre, de clinique chirurgicale occupée par le maître chirurgien Poutignon, assisté du professeur Vigarous ; la dernière, de « régime des femmes enceintes, d'accouchements, de suites de couches, de la manière d'allaiter ; du régime des nourrices, du sevrage et de l'éducation physique des enfants », dont le premier titulaire, le chirurgien Laborie père, avec le chirurgien Mejean pour second, est, après son décès, remplacé le

18 brumaire an IV (4 novembre 1795) par l'ancien ophtalmologiste Senaux, la veille professeur adjoint de pathologie, nosologie et météorologie, qui prend

comme adjoint le chirurgien Laborie fils.

Sous leur direction, ordonne la loi du 14 frimaire an III (4 décembre 1794), les élèves « observeront la nature des maladies au lit des malades et en suivront le traitement dans les hospices voisins des Ecoles », où deux salles de l'hôpital Saint-Eloi sont réservées à cet enseignement, ce que précise encore l'arrêté du Ministre de l'Intérieur, Lucien Bonaparte, en date du 9 floréal an VIII (29 avril 1800), décidant que « les professeurs de clinique assureront le service de l'hôpital civil de Montpellier ».

Sitôt investis à nouveau officiellement de leur charge d'enseignants, les professeurs de clinique se concertent, et, dès 1795, mettent au point une réglementation de la clinique. Du à Fouquet, ce document contient en puissance toute l'organisation actuelle.



JOSEPH-JEAN-NICOLAS FUSTER
Professeur de Clinique Médicale



ANCIEN HOPITAL SAINT-ELOI

Photo C. Cellier.



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCO

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ
SANS FORME DE SIROP DE SAUCEUR AGREABLE

FUMOUZE, 78, Faub. St. Denis, PARIS



Professeur BAUMEL
Clinique Médicale Infantile
Photo Calot

Professeur TRUC
Clinique Ophtalmologique
Photo Aubis

Professeur JEANBRAU
Clinique Urologique
Photo Aubis

Professeur ESTOR
Clinique Chirurg. Infantile
Photo H. Manuel

Huit ans plus tard, en exécution de l'arrêté du 22 fructidor an XI (9 septembre 1803), le conseil de l'école, par sa délibération du 2 vendémiaire an XII (25 septembre 1803), rédigeait un nouveau règlement qui se bornait à codifier l'état de choses existant alors. Relativement à l'enseignement clinique, les articles 5, 9 et 11 sont à rappeler :

Art. V. — Les cours de clinique se font dans l'hospice dit Hôtel-Dieu.

Le cours d'accouchements se fait dans le même hospice, conformément à l'article 30, titre V de la loi du 29 ventôse an XI (10 mars 1803).

Art. IX. — La clinique d'accouchements est enseignée dans l'hospice de l'Hôtel-Dieu.

Art. XIII. — Les professeurs de clinique et d'accouchements font eux-mêmes des règlements pour l'enseignement et le service de l'hospice, lesquels ne peuvent être mis à exécution qu'après avoir été délibérés par l'école, communiqués à l'administration de l'hospice et approuvés par le Ministre.

Le décret de l'an III n'avait en vue que le recrutement du personnel sanitaire pour les armées. N'importe qui peut exercer la médecine, sous condition de payer patente, ce qui donne lieu à de tels inconvénients que l'administration centrale du département établit dans vingt communes des jurys d'examen, composés de deux médecins, deux chirurgiens et un pharmacien « pour s'assurer de la capacité de ceux qui exercent sans diplôme ». Cette décision, plus que médiocre en ses résultats, doit faire place par la loi du 9 ventôse an XI (29 février 1803) à une organisation nouvelle de la profession qui va demeurer en vigueur jusqu'à la loi Chevandier, de 1892.

De même l'arrêté du 20 prairial an XI (8 juin 1803), appliqué à l'Ecole de Montpellier par le règlement du 2 fructidor de la même année (19 août), réglemente l'enseignement de la médecine d'une façon durable, puisqu'il n'y sera rien changé d'essentiel jusqu'à la constitution des Universités en 1896.

L'Ecole de santé devient Ecole de médecine qui, à la suggestion de Fourcroy, reçoit des élèves civils et procède à des réceptions doctorales. Le cadre enseignant comporte, outre le directeur, 16 professeurs, dont 4 honoraires, parmi lesquels Barthez et Chaptal : ils ne seront pas remplacés.

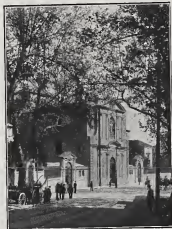
La clinique interne a comme titulaires : Lafabrie et Victor Broussonnet : la clinique externe Poutingon et Méjean, les accouchements J. Senaux, le père.

L'organisation de la clinique d'accouchements à l'hôpital St-Eloi ne se fait pas sans tiraillements, comme en témoigne la lettre que Senaux écrit de Paris au directeur René, le 2 nivôse an XIII (16 janvier 1805), et la lettre du Ministre au Préfet, sur le même sujet, le 25 fructidor (12 septembre) de la même année.

Deux ans ne se sont pas écoulés que la chaire d'accouchements va disparaître jusqu'à la « réforme » du 12 décembre 1824 qui préface à la nomination, en date du 21 mai 1825, de

Dugès, venu de Paris, pour l'occuper, et encore au bout de quinze mois sera-t-il remplacé dans cette chaire, le 17 janvier 1826, par Bernard Delmas, qui l'occupera jusqu'à son décès survenu le 26 novembre 1847.

La loi du 10 mai 1806, relative à la création de l'Université impériale, plaçait l'Ecole dans le cadre d'une Académie ayant comme chef un Recteur dont



HOPITAL GÉNÉRAL



La Carnine

RÉGÈNÈRE LE SANG
REFAIT LES MUSCLES
ACCROÎT LE POIDS
DU CORPS

Lefrancq

le premier est, précisément, choisi parmi les professeurs en médecine. C'est Charles-Louis Dumas. Le décret du 17 mars 1803, donne à l'Ecole le nom de Faculté dont les professeurs, comme ceux de l'ancienne Université de Médecine, choisis à la dispute, seront désormais nommés au concours, en vertu du statut du 31 juillet 1810, sauf la double éclipse de la Restauration et du Second Empire qui remettait en vigueur leur nomination directe par le pouvoir central.

La réglementation de l'an XI prévoyait un double enseignement de l'obstétrique. D'une part, pour les étudiants, dans chacune des cinq écoles de médecine de Paris, Montpellier, Strasbourg, Turin et Mayence, une chaire d'accouchements, maladies des femmes et éducation physique des enfants; d'autre part, pour les sages-femmes, un cours départemental professé dans l'Hospice du chef-lieu.

Le décret impérial du 20 mars 1807, notifié à l'intéressé le 21 avril, allait priver Senaux de son titre de professeur à l'Ecole, dans des conditions que son mémoire de 1808 « oppression et abus de pouvoir, etc... » semble rendre quelque peu troublantes pour la mémoire de son ancien collègue Chaptal, devenu, en 1800, Ministre de l'Intérieur. Entre autres arguments invoqués par Senaux dans ce mémoire, il faut en effet noter que cette décision — non motivée d'ailleurs — ne s'appliquait qu'à la seule école de Montpellier, à l'exclusion des quatre autres. Dépouillé de son titre, il doit renouveler réclamations sur réclamations pour obtenir, malgré la délibération extraordinaire de la Faculté, en date du 28 avril, qui le lui dénie



HOPITAL SUBURBAIN
HOPITAL CIVIL ET MILITAIRE

comme « n'étant plus professeur, ni même docteur », le droit au traitement de 6.000 francs et au port de la robe rouge que lui rend la lettre ministérielle du 30 mai 1807.

Le cours de Senaux aura lieu à l'Hôpital Saint-Elou avec « phantomes, mannequins et autres objets » mis à sa disposition par le Préfet le 5 mai 1807. Les leçons d'obstétrique théorique, faites à l'école par Delpech comme supplément à son « pensum » de clinique chirurgicale avant la nomination de Duges ne suffisent sans doute pas aux élèves, puisque la Faculté se plaindra encore, le 22 mai 1828, de ce que les étudiants n'ont pas accès à la Maternité comme les sages-femmes.

L'ordonnance royale du 12 décembre 1824 crée des agrégés pour remplacer les docteurs adjoints. Ils seront nommés au concours, sur place, jusqu'en 1880 où sera institué à Paris le concours commun à toutes les facultés.

Avant de disparaître, la monarchie légitime, par une dernière création, donnait à la Faculté sa structure définitive. Cédant à ses sollicitations, et comme suite aux articles 44 et 46 de l'arrêté du Conseil Royal en date du 1^{er} mars 1825, Mgr Denis Frayssinous, évêque d'Hermopolis, premier aumônier du Roi, ministre des affaires ecclésiastiques et grand maître de l'Université, crée auprès de la Faculté de Médecine de Montpellier, par arrêté du 24 avril 1826, deux places de chef de clinique à 600 francs l'une.

Il n'est pas sans intérêt d'observer que le pouvoir central ne fait guère que donner, après trente ans écoulés, un caractère officiel à la création du professeur Fouquet, qui, dans l'art. 2 du paragraphe II de son règlement de 1796, avait imaginé à la fois et le mot et la chose.

Les premiers titulaires de ces emplois, après un concours, débattu en latin, qui devait durer du 19 au 29 mai, étaient le médecin Fuster et le chirurgien Boyer; tous deux, par la suite, devaient devenir professeurs de clinique.

Le Second Empire avait essayé la création, sur la demande de Barre, en 1858, d'un dispensaire pour les maladies des yeux, ainsi que d'une clinique annexe des maladies syphilitiques et cutanées, faite à titre bénévole par deux professeurs.

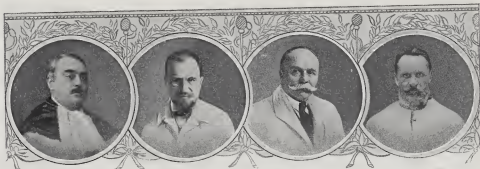
Il faut arriver à l'arrêté du Préfet

MUSÉE FABRE — MONTPELLIER



L'HOMME A LA PIPE (Portrait du peintre)

Tableau de Gustave COURBET (1819-1877) — École Française



Professeur MARGAROT
Clinique
de Dermato-Syphiligraphie
Photo Aubès

Professeur PAUL DELMAS
Clinique Obstétricale
Photo Aubès

Professeur GRYNFELDT
Anatomie pathologique
Photo Ribaud

Professeur MOURET
Clinique
Oto-Rhino-Laryngologique
Photo Ribaud

Lisbonne, en date du 14 décembre 1870, mettant les services de l'Hôpital général à la disposition de la Faculté, pour que s'ouvre une ère de nouvelles créations.

L'année 1878 verra l'ouverture de services nouveaux : cliniques annexes des maladies mentales, des enfants, et d'ophtalmologie, ultérieurement transformées en chaires magistrales ; — celle de clinique des maladies mentales et nerveuses (Professeur Mairet), par le décret du 10 décembre 1888, sera créée aux dépens de la chaire de pathologie générale ; — celle de clinique ophtalmologique (Professeur Truc), par le décret du 1^{er} avril 1891, en remplacement de la chaire de pathologie externe ; — celle de clinique chirurgicale infantile (professeur E. Estor), par le décret du 2 mars 1908, par transformation de celle de médecine opératoire.

L'Université de Montpellier créée, le 3 avril 1898, une chaire de clinique médicale des maladies des enfants (Professeur Baume).

La chaire de clinique obstétricale qui avait eu pour premiers titulaires Léon Dumas, — le fils succédant le 16 mars 1885 à son père Isidore, dernier titulaire de celle d'accouchements, maladies des femmes, etc., depuis le 20 septembre 1848 — et Joseph Grynfeldt le 22 janvier 1885, sera doublée en chaire de clinique obstétricale (professeur Vallois), du 10 décembre 1905 au 31 octobre 1926, et professeur Paul Delmas, à dater du 1^{er} novembre 1926

par décret du 27 octobre 1926, et de gynécologie (professeur de Rouville), par celui du 17 septembre 1920.

Création, en 1920, de la chaire d'oto-rhino-laryngologie (professeur Mouret), par le décret du 17 décembre, suivie, — le 16 décembre 1921, de celle de clinique des maladies des voies urinaires (professeur Jeanbrau) ; — par décret du 28 octobre 1922, le professeur Rimbaud était investi de la chaire de propédeutique médicale ; — enfin, le professeur Jean Margarat, par le décret du 24 juillet 1928, accédait à la chaire de dermatosyphiligraphie.

En outre, faudrait-il faire état de cliniques annexes pour les vieillards, la propédeutique chirurgicale, sans parler des huit consultations externes faites par des professeurs ou des agrégés et dont le succès auprès des élèves n'a cessé de s'affirmer.

Si la vitalité d'une école se manifeste par le maintien et l'accroissement de son activité, en dépit des circonstances difficiles ou contraires dont elle a toujours su tirer parti pour se mieux affirmer, ce n'est point, comme le dit Jean Astruc dans la préface de son livre sur l'histoire de ce corps savant, « une petite gloire pour la Faculté de Montpellier, d'être toujours demeurée attachée à l'observation de la nature », ce qui est, à proprement parler, le fondement de la clinique.

Professeur PAUL DELMAS.



Professeur VEDEL
Clinique Médicale
Président du XX^e Congrès
de Médecine
Photo Gossel

Professeur J. EUZIÈRE
Clinique Maladies nerveuses et
mentales
Doyen de la Faculté de Médecine
Photo Cairol

Professeur L. RIMBAUD
Clinique Propédeutique
Secrét.-Gén. du XX^e Congrès
de Médecine
Photo Cairol

VASES DE PHARMACIE À DÉCOR POLYCHROME

FAIENCES ITALIENNES - XVI^e SIÈCLE



De haut en bas et de gauche à droite :

MUSÉE DE SÈVRES : Vase ovoïde d'URRINO - Alarelle de CASTEL-DURANTE - Vase de CASTEL-DURANTE - Vase de CATTAGIOLO.
 MUSÉE DU LOUVRE : Trois vases à décor polychrome d'ALBARELLO - vers 1500.
 MUSÉE DE SÈVRES : Vase à bec d'URRINO - Bouteille à goulot étroit de FAENZA - Vase à couvercle de CASTEL-DURANTE.



Conteclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— DIRECTION —
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL COMBAT 01-34 R DU C. SEINE 22.125



24^e ANNÉE
N° 262

DÉCEMBRE 1929

GEORGES CLEMENCEAU

LE COLIBRI



Photo Braun & Cie

Il venait des malades. Il venait aussi des solliciteurs. Il arrivait aussi que le même personnage réunissait les deux qualités.

Parfois il se faisait d'étranges confusions. Un jour je vois entrer un ptitsique. Sans fermer la porte de la salle d'attente, j'installe mon client dans un coin de mon cabinet, et je lui dis d'un ton pressé : « *Déshabillez-vous.* » Pendant que le malheureux se prépare pour l'auscultation, un autre malade se présente. Encore un ptitsique ! Je le campe dans un autre coin, et, plus impératif que jamais, je crie de nouveau : « *Déshabillez-vous.* » Un troisième visiteur apparaît. Celui-

là est grand et fort, il a les joues fleuries et ne présente aucun signe morbide à l'œil le plus exercé. Il a entendu la parole assez brusque dont j'ai accueilli les deux hommes qui l'ont précédé. Il entre, il voit les camarades en train de se dévêtir. Sans hésitation il enlève d'un geste rapide sa veste et son gilet, puis laissant tomber son pantalon, il me dit placidement : « *Je voudrais une place dans les Postes.* » Le malheureux avait compris qu'il était d'uniforme de se mettre en chemise devant moi, quoi qu'on eût à me dire.

Ces sortes de méprises pouvaient rompre la monotonie des tristes spectacles. Mais il n'y avait guère de place pour le rire dans ce lamentable défilé de toutes les misères humaines. J'ai vu là, dans l'espace de quelques années, tout ce qu'on peut voir des infirmités, des souffrances d'en bas. Car souvent il fallait bien rendre à domicile la visite reçue au dispensaire. C'étaient de pénibles corvées, ces courses dans les pires quartiers de la Butte, ces séjours pourtant si rapides dans les cellules malsaines de ces ruches empestées où s'entassaient, sous les miasmes de tous les détritres, tant de familles ouvrières qui ne quittent les germes de mort de l'atelier que pour l'infection de l'affreux logis.

La **CARNINE LEFRANCO** EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX
contenant tous les ferments vivants du tissu musculaire.
TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÈNÈRE LE SANG
ET RENFORCE LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME

Je me plaignais de passer là. Que dire de ceux qui y vivaient? Les uns venaient au monde. D'autres mouraient. La souffrance et la joie, la haine et l'amour tissaient là, comme ailleurs, la trame de la vie. Moins d'égoïsme peut-être, parce qu'on s'y entendait crier de plus près. Les riches compatiaient s'ils avaient l'émotion de la misère vue, touchée du doigt. Mais ils vivent entre eux, et Rothschild, qui croit naïvement faire acte de bonté quand il envoie vingt mille francs à l'Assistance publique, ne sait pas qu'avec quelques louis donnés à propos, de sa main, il mettrait plus de joie dans son cœur et dans celui des frères vaincus dont la défaite condamne son triomphe.

C'est dans une de ces courses à travers Montmartre que je connus le *Colibri*. J'ai perdu son autre nom après trente années. Mais je retrouve, d'une vision très intense, un enfant de quatre ans, tout rose, dans un ébouriffement de cheveux fins et pâles où tous les souffles de l'air mettaient des farandoles. Deux grands yeux bruns éclairaient d'une flamme étonnée la transparence nacrée d'une petite face mutine tout en rires. Tendre et délicate merveille, devant laquelle s'affolaient les parents. De son esprit, de ses ruses, de ses réponses, c'était à qui des deux conterait cent histoires.

Une attaque de faux croup m'amena le père chez moi, une nuit de janvier. Je vis un homme décomposé, hagard, qui, pour tout propos, me dit : « Vous me reconnaissez bien : nous nous sommes rencontrés l'an dernier dans la politique. Mon petit va mourir, dépêchez-vous. »

Je ne le reconnaissais pas du tout, mais qu'importe ! De folles objurgations au cocher précipitèrent une course échevelée dans la nuit, et bientôt je pus dire la parole attendue. Ce fut une réaction de délire. Homme, femme, encore tout convulsés de l'affreuse étreinte de mort, incohérents, gesticulaient, pleuraient, riaient à l'idée de la vie subitement reconquise. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, je devins subitement pour eux le vieil ami de vingt ans. J'eus beau dire : rien n'y fit, je fus sacré dieu.

Je revins le lendemain, et, plus tard, je reçus de nombreuses visites à mon tour. C'était la plus belle et la plus heureuse famille. L'homme était comptable chez un entrepreneur, la femme vaquait au ménage. Ils vivaient dans l'aisance, parlant fièrement de leurs économies et d'un petit bien qu'ils avaient au pays. Ils étaient jeunes, ils s'aimaient : c'était tout leur secret.

A les voir, lui si résolu, elle si tendre et si vaillante, couvrir de passion leur petit *Colibri*, le plus desespéré sceptique eût reflété pour un temps quelque chose de l'infinie joie de vivre.

Comment deviner que les mouvements de la vie ne permettent pas de fixer le bonheur ?

Comment soupçonner que cette complète félicité d'amour est fragile autant qu'exquise, et vent sa cruelle compensation de douleurs ? Ils l'avaient entrevu au petit lit de l'enfant menacé. Ils ne s'en souvenaient déjà plus. C'était la plénitude de la vie heureuse.

Au square où jouait l'enfant, dans la petite chambre d'une propriété coquette, que de parties entre la jeune maman blanche et blonde et le petit *Colibri* répondant par des cris aigus et des battements d'ailes aux grognements du méchant loup qui, sous prétexte de le mordre, le cou-

vrait de baisers.

Le grand jeu, c'était la chanson du *Colibri*. Il s'agissait du petit oiseau qui veut trop tôt quitter son nid, malgré les avis de ses parents et qu'une déplorable culbute punit de son imprudence.

Je n'ai retenu que le refrain :

*C'est le petit colibri
Qui voudrait quitter sa mère,
C'est le petit colibri
Qui s'envole de son nid.*

Où,

Le colibri !

Pour n'être point lamartinienne, cette poésie n'en avait pas moins un merveilleux effet de gaieté sur l'heureuse famille. Le soir, quand l'enfant dévêtu se livrait aux bruyants éclats qui souvent, à cet âge, précèdent la brusque tombée du sommeil, la chanson du *Colibri* donnait prétexte à mille inventions de poursuites et de batailles se terminant en chatouil-



CLEMENCEAU, EN 1876

Photo Reims & Co



LA
CARNINE LEFRANCO.
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Museulaire



les, en caresses, en embrassements fondus. Au refrain suspendu sur le mot *oui*, le doigt maternel s'avancait menaçant vers la petite gorge tressaillante, et c'était une tempête de mains qui se débattaient dans les rires et dans les cris. Il n'en faut pas davantage pour faire trois heureux. Que n'arrêtons-nous le temps au passage?...

Un jour, je vis arriver la maman sérieuse. Elle n'était pas inquiète. Mais le *Colibri* n'avait pas ri depuis deux jours. Il n'avait pas voulu quitter le lit ce matin-là. Il se plaignait vaguement. Ce ne serait rien, puisque j'étais là.

Hélas! je n'eus pas plus tôt touché le petit ventre endolori, que j'eus la révélation de l'horreur. Je dis ce seul mot: « Je vais revenir », et je courus chez un de mes maîtres, grand cœur que ni la haute science ni la riche clientèle n'ont jamais pu distraire de ses devoirs de bonté. Le diagnostic fut tel que je l'avais prévu. Le pronostic: la mort, « *A moins d'un miracle* », dit l'homme qui, faisant tous les jours des miracles, savait ce qu'il en faut penser.

Trois jours durant, face blême et rigide, sans mouvements, sans voix, sans larmes, deux automates, penchés sur l'enfant, regardèrent la vie lentement disparaître. A chaque nouveau ravin creusé par la sinistre faux dans le petit masque bleuissant, apparaissait la correspondante blessure au visage désespéré des deux autres agonisants. De vrai, tous trois mouraient ensemble. Seulement, les deux maudits qu'épargnait lâchement le mal, étaient comme figés dans la terreur de survivre.

Parfois l'un d'eux prenait ma main, disant: « Puisque vous l'avez sauvé, ce n'est pas pour nous le tuer maintenant. Il y a sûrement quelque chose à faire. Quoi? » Et le silence lourdement retombait, coupé de l'effort haletant de la petite vie mourante.

Enfin, comme l'aube venait sur nous, la grande nuit de toujours fondit victorieusement sur sa proie. Et voilà qu'au seuil de l'éternel sommeil, l'enfant terrassé, mais lucide, fut étrangement pris du désir de se coucher dans la tombe au rythme ami du

chant qui le mettait au berceau. Une dernière lueur brilla dans les yeux glauques et les lèvres blanches distinctement murmurèrent: « *Le Colibri*. »

Sursautant, convulsés, les misérables parents, heurtant des regards fous, subitement comprirent. Le petit réclamait sa chanson. Déjà il avait attendu. Le geste fébrile faisait signe qu'il fallait se hâter. « *Le Colibri, je veux le Colibri* », dit un dernier souffle de voix, et la petite main saccadée impérieusement commandait: « Chantez donc, vous qui ne mourez pas encore. »

Le père s'abattit comme une masse, se tordant sur le plancher. La femme, alors, dans un raidissement suprême, la face blafarde, labourée de trous noirs, les yeux poignardant le vide, se leva pour l'action sublime que désertait la lâcheté virile. La mère héroïque chanta. Elle chanta le *colibri qui s'envole*, rauque, étranglée, tenant dans ses deux mains, les petites mains glacées.

*C'est le petit colibri
Qui voudrait quitter sa mère,
C'est le petit colibri
Qui s'envole de son nid.*

O martyrs qui vous livrés aux bêtes en paiement de l'éternelle félicité promise, qu'est-ce que votre

supplice auprès d'une pareille torture?

Grimace de mort ou sourire, le *Colibri* avait payé sa dette de douleur. La mère chantait toujours, incapable de se reprendre. Je la touchai du doigt. Elle s'effondra comme frappée d'une massue. Alors, enfin elle put crier, sangloter, pleurer. Ainsi la vie reconquit sa victime. L'histoire n'a pas de dénouement. Des possibilités de joies, des nécessités de douleurs, et la paix: tel est le cycle qui, toujours, recommence.

Ma vue devint odieuse à ce deuil. Je le compris, ne pouvant moi-même, sans souffrance aiguë, regarder ces deux suppliciés survivants. Ils me fuyaient. Je leur dis mentalement adieu.

Où sont-ils? Pleurent-ils toujours? La jeunesse a des baumes pour toutes les blessures. Parfois, je les rêve heureux. Un autre *Colibri* peut-être a fait ce miracle.

GEORGES CLEMENCEAU (*Le Grand Pan*).



VIEUX MONTMARTRE — La place du Tertre
par Paul TRELARD

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.

PRÉPARATION DE LA CARNINE LEFRANCQ

La CARNINE LEFRANCQ, reconstituant

† Pour préparer la CARNINE LEFRANCQ, il est nécessaire de CONCENTRER

le suc de viande de bœuf, dans le vide et à froid, opération des plus délicates et fort coûteuse.

La CARNINE est constituée par ce suc concentré, additionné de sucre et de glycérine, à l'aide d'un procédé spécial, suivant les proportions les mieux appropriées à la conservation et à l'efficacité du produit.



UN GROS CHAGRIN
par V. SCHRAM
Photo Braun et Cie

Si, comme beaucoup de sucs de viande, elle était simplement composée de suc musculaire, sortant des presses, mélangé avec une solution sucrée, sa richesse en éléments solubles de la viande serait de beaucoup inférieure à celle qu'elle présente effectivement.

AIX-EN-PROVENCE — MUSÉE DES BEAUX-ARTS



L'ÉTABLE DE BETHLÈEM

Tableau de Roger Van Der Weyden (1399-1464). — École flamande

Chanson de Joffroy RUDEL

(La Princesse Lointaine)

C'est chose bien commune
De soupirer pour une
Blonde, châtaine ou brune
Maîtresse.

Lorsque brune, châtaine
Ou blonde, on l'a sans peine...
Moi, j'aime la Lointaine
Princesse !

C'est chose bien peu belle
D'être longtemps fidèle,
Lorsqu'on peut baiser d'Elle
La traine,
Lorsque parfois on presse
Une main qui se laisse...
Moi, j'aime la Princesse
Lointaine !

Car c'est chose suprême
D'aimer sans qu'on vous aime.
D'aimer toujours, quand même,
Sans cesse,
D'une amour incertaine,
Plus noble d'être vaine !
Et j'aime la Lointaine...
Princesse !

Car c'est chose divine
D'aimer lorsqu'on devine,
Rêve, invente, imagine,
A peine !
Le seul rêve intéresse,
Vivre sans rêve, qu'est-ce ?
Et j'aime la Princesse...
Lointaine !

EMMEX ROSTAND



Le Docteur Georges CLEMENCEAU

Reproduction du Portrait-charge, par MOLOCH, paru en Juin 1937, dans le n° 9 de "CHANTECLAIR", dont l'édition est aujourd'hui épuisée.



GEORGES CLEMENCEAU

Le 12 janvier 1919, une foule villageoise était massée rue de la Chapelle, à Mouilleron-en-Pareds, au Bocage vendéen, pour assister à la pose d'une plaque commémorative sur une modeste maison.

Sur cette plaque on lisait :

« Maison où est né, le 28 septembre 1841, M. Georges Clemenceau, Président du Conseil et Ministre de la Guerre. La municipalité de Mouilleron-en-Pareds a fait poser cette plaque le 12 janvier 1919, en témoignage de ses sentiments de fierté et d'admiration pour son illustre compatriote, l'organisateur de la Victoire, le libérateur du territoire, vers qui monte, chaque jour plus ardente, la reconnaissance de la France. »

Les origines de la famille Clemenceau remontent fort loin, car le premier de ce nom dont on trouve mention serait Jehan Clemenceau, natif de Mareuil-sur-Le-Lay, imprimeur-libraire, qui avait épousé, le 12 janvier 1498, Isabelle Vayneau, dame de La Touche, de Dissoi, près Mareuil, et qui fut exempté de toutes charges publiques par lettres patentes de Louis XII, datées de Blois, 5 février 1508.

Le père de Georges Clemenceau, Benjamin Clemenceau, était médecin, philosophe campagnard, artiste même, sculptant et peignant à ses moments perdus. Il exerçait à Nantes.

C'est donc dans cette ville que le jeune Georges fit ses études classiques, qu'il termina en 1860, n'ayant d'ailleurs jamais été un brillant élève, toujours plus enclin aux récréations et aux jeux physiques qu'aux études patientes.

En 1860 donc, Georges Clemenceau était conduit à Paris, par son père, pour y commencer ses études médicales, et tout de suite, s'étant lié d'amitié au quartier latin avec des jeunes gens qui partageaient ses opinions philosophiques, il mena de front les études médicales et la politique.

Quand, en 1863, il fut nommé interne provisoire à La Pitié, le jeune étudiant avait déjà fondé deux journaux, le *Travail* et le *Matin*, qui n'avaient vécu que quelques numéros, et avait déjà été interné 77 jours à Mazas.

Tout de même il était reçu docteur en 1865, avec une thèse ayant pour sujet : *« La génération des éléments anatomiques. »*

Cette thèse avait été publiée chez Baillière; et elle devait, en 1867, avoir une deuxième édition, préfacée par le professeur Charles Robin.

Le jeune docteur, en effet, y soutenait les idées de ce dernier qui, adversaire de la théorie cellulaire de Virchow, prétendait que les cellules, par une sorte de génération spontanée, peuvent prendre naissance dans le blastème.

Bien que la doctrine soutenue fût peu défendable, cependant la thèse était remarquable; et l'on y trouve cette phrase, à propos des causes premières, que *« nous ne les connaissons jamais, pour la raison bien simple qu'il n'y en a pas, et qu'il ne saurait y en avoir. »*

Aussitôt reçu docteur, Georges Clemenceau se met en route pour étudier sur place les grands organismes sociaux


qui sont la Grande-Bretagne et les États-Unis, et on le retrouve comme professeur de littérature française dans un institut de jeunes filles, à Stamford, aux environs de New-York, institut dont une élève devait devenir sa femme.

Au 4 septembre 1870, Clemenceau, qui était revenu en France dès le début de la guerre, était nommé maire du 18^e arrondissement, et l'un de ses premiers actes fut de prescrire l'instruction laïque dans son arrondissement.

Georges Clemenceau, tout absorbé qu'il fut par la politique, n'avait pas cependant renoncé à la médecine; car, de 1874, année où il était réélu conseiller municipal du 18^e arrondissement, jusqu'en



Photo. Nadar



**CARNINE
LEFRANCO**
ALIMENT LIQUIDE
LE PLUS RICHE
ET LE MIEUX TOLÉRÉ

1885, où il était nommé député du Var, nous le trouvons installé au n° 23 de la rue des Trois-Frères, près de la Place des Abbesses, dans un modeste local organisé en un petit dispensaire où l'on faisait à la fois de la médecine et de la politique, sans toutefois que celle-ci nuisît à celle-là.

A partir de 1885, cependant, la politique absorba toute l'activité de Georges Clemenceau, et nous n'avons pas à parler ici de cette période de sa vie, qui est maintenant dans toutes les mémoires, et qui devait se terminer seulement après la guerre.

Le monde entier sait aussi comment Georges Clemenceau « fit la guerre », avec quelle énergie et quel bonheur ; et si l'on sait que la chose ne dut pas être facile, la suite des événements vint démontrer que « faire la paix » était une chose encore plus difficile.

Nous devons noter cependant que la carrière politique si active de Georges Clemenceau ne fut pas sans interruption.

Vaincu en effet en 1893 sur le champ de bataille électoral, Clemenceau se remit à écrire.

En 1895, il publie un premier volume, la *Mêlée Sociale*, composé des articles d'un nouveau journal qu'il a fondé, *La Justice*. Ce volume est précédé d'une préface qui est le manifeste des idées de l'auteur sur le spectacle et les destinées de l'univers, avec cette citation du *Livre de Job* en épigraphe : « N'y a-t-il pas comme une guerre ordonnée aux mortels sur la guerre ? »

Puis vient *Le Grand Pan* et *Au fil des jours*, où l'on trouve la même recherche de l'action de vivre à travers les fatalités naturelles.

Après la description de la lutte entre les êtres qui est le sujet de la *Mêlée sociale*, les pages du *Grand Pan* apportent la belle distraction de la vie

à l'homme en proie à la tourmente des idées et des événements. Un seul remède à tous les maux, l'action : « Pan nous commande. Il faut agir ! L'action est le principe, l'action est le but. L'action obstinée de tout homme au profit de tous, l'action désintéressée, supérieure aux pueriles gloires, aux rémunérations des rêves d'éternité comme aux désespérances des batailles perdues ou de l'ineluctable mort, l'action en évolution d'idéal, unique force et totale vertu. » Tout Georges Clemenceau est dans ces quelques lignes : sa philosophie et son tempérament ; et l'on ne peut que se réjouir de la défaite électorale de l'homme politique, qui le mit en liberté et lui permit le loisir de l'esprit et la joie de la découverte.

Le quatrième livre de Clemenceau, *Aux embuscades de la vie*, par ses trois parties : *Dans la foi*, *Dans l'ordre établi*, *Dans l'amour*, raconte les luttes de l'homme contre les rêves des croyances, contre les idées et les faits qui forment le tissu social, enfin contre l'homme lui-même, champ de bataille éternel des sentiments, des passions et des chimères. Notons que son cinquième livre, *Au soir de la Pensée*, a été écrit à 85 ans.

Rappelons enfin que le docteur Clemenceau avait fait jouer, le 4 novembre 1901, au théâtre de la Renaissance, un acte, le *Voile du Bonheur*, pièce imitée du chinois, où l'honnête homme aveugle ne va recouvrer la vue que pour voir à nu le mensonge autour de lui, et, plutôt que de croire à ces

spectacles, préfère retourner à sa cécité.

Georges Clemenceau est mort le 24 novembre dernier. Selon ses formelles volontés, il a été inhumé au Colombier, près de son père, dans la plus stricte intimité.



LES REVOCIS !
d'après l'estampe de "J'ai Vu"



CLEMENCEAU ÉCRIVANT
Dessin de Henri EVENSEN. Photo Braun & Cie

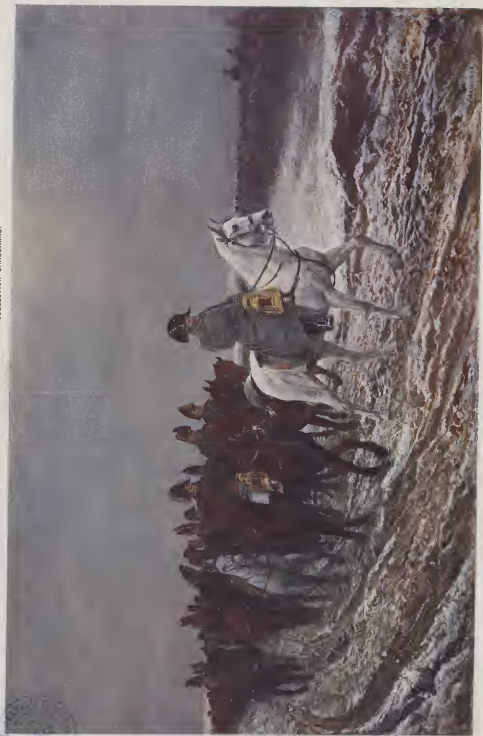


LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, C'EST LE JUS

Dr HERICOURT
LA COMPTONNENNE, Rue de la



"1814"

Tableau d'Ernest Meissonier (1815-1891). — Ecole française.